

Henriette Bernier

Bals, petits bals

roman



 Terres de France

PRESSES
DE LA CITÉ



Henriette Bernier

**BALS,
PETITS BALS**

Roman

Collection
« Terres de France »

© Presses de la Cité, avril 2012.
ISBN : 978-2-258-09196-2

OceanofPDF.com

*Bal petit bal
Où je t'ai connu (e)
Souviens-toi
Tu n'étais pour moi
Ce soir-là
Rien qu'un (e) inconnu (e)
Francis Lemarque [1](#)*

OceanofPDF.com

PRINTEMPS

Années 50

OceanofPDF.com

Sur la table de la cuisine, le matériel est prêt. Le démêloir, le peigne à queue, les bigoudis de trois tailles différentes, les épingles à cheveux, les fixe-crans et les foulards de mousseline.

Simone, la mère, a fini de laver et de ranger la vaisselle du souper. Elle a ôté son tablier et revient s'installer à la table avec sa « tricote », c'est-à-dire l'ouvrage en route, un début de pull-over en attente sur les aiguilles repliées comme des ailes d'oiseau, enroulé autour de la pelote de laine entamée. Gilbert, le père, a chaussé ses lunettes et ouvert le catalogue de Manufrance, Manufacture d'armes et cycles de Saint-Etienne, une véritable mine d'objets de toutes sortes, des plus courants aux plus surprenants, feuilleté et refeuilleté pendant des soirées entières dans tous les foyers ou presque, du nord au sud, de l'ouest à l'est, jusqu'ici en Lorraine, et au-delà. Un geste de la tête en guise d'invite à Alain, son petit garçon, et voilà le bambin calé sur ses genoux.

— C'est samedi, jour du salon de coiffure... dit Gilbert avec un clin d'œil en direction de l'autre bout de la table.

Et le gamin glousse, complice.

En effet, c'est un samedi du mois de mai de l'année 1952, et les filles de la maison, Juliette et Camille, dix-huit et seize ans, après la grande toilette vont se livrer au rituel de la mise en plis, en vue du dimanche, un jour qu'il convient de distinguer des autres, en raison de la messe du matin, du repas qui comporte toujours une petite fantaisie, des vêpres de l'après-midi, d'une promenade, d'une visite... Mais surtout, la mise en plis, tout comme les habits du dimanche, c'est pour le bal ! Elles doivent être belles pour le bal !

Elles arrivent dans la cuisine, les danseuses de demain, déjà en chemise de nuit, une serviette en turban autour de la tête. Depuis qu'elles ont fait

leur communion solennelle, elles ont droit une fois par an à l'indéfrisable chez le coiffeur du bourg. Une fois par an seulement, parce que l'opération, répétée plus souvent, risquerait d'abîmer leur chevelure, qu'elles ont belle toutes les deux, à cause des produits qui font friser et de la chaleur du casque. Leur mère, qui a vécu sa jeunesse au temps des cheveux courts, coupés à la garçonne, s'amuse parfois à fredonner, pendant leur séance de coiffure :

*Elle s'était fait couper les ch'veux
Comme une petit' fille
Gentille
Elle s'était fait couper les ch'veux
En s'disant ça m'ira beaucoup mieux* [2](#)

Mais les modes changent, et elle-même, comme les jeunes, se soumet à celle des frisettes.

Camille s'assoit la première, déroule la serviette qui libère ses cheveux mouillés. Les siens sont châtain clair, souples et pas trop fins, faciles à coiffer. Juliette les démêle soigneusement, et sur la tête de sa sœur elle trace avec le peigne une géométrie qui va guider son travail. Pour l'arrière, elle utilisera les gros bigoudis, pour la nuque les moyens. Elle sépare les mèches une à une, et en s'aidant de la queue du peigne elle les enroule lentement, pas trop serré (Aïe, tu tires trop, ça fait mal !), pas trop lâche pour que ça tienne. Chaque bigoudi est fixé par une épingle qui frôle parfois d'un peu trop près la peau du crâne (Aïe aïe aïe...). Sur le dessus, du côté opposé à la raie, pour obtenir un bel effet naturel, elle pince les mèches entre l'index et le majeur et les enferme dans les fixe-crans qui ressemblent à de petits pièges avec leurs fines dents de métal. Voilà, tout est posé. Il ne reste plus qu'à nouer autour de la tête de Camille le carré de mousseline qui maintiendra l'ensemble pendant la nuit, quand elle aura trouvé sur l'oreiller la position la moins inconfortable.

Changement de rôle, au tour de Juliette maintenant. Pas de fixe-crans pour elle, ses cheveux, d'un joli blond doré, sont trop fins pour supporter pareille torture. Rien que des bigoudis. Mais attention au sens dans lequel Camille devra les enrouler, tous vers l'arrière, aucun vers l'avant, la grande sœur ne veut rien, ni cran ni boucle, sur le front.

Malgré les curiosités de Manufrance, qu'il connaît mais semble à chaque fois redécouvrir, comme les pièges à nuisibles, les appeaux, les outils bizarres (cui-là, papa, il sert à quoi, déjà ?), Alain ne perd pas de vue le travail d'artistes de ses grandes sœurs. Quand il était encore un tout petit garçon, comme Simone ne lui coupait pas ses cheveux, doux et fins, elles s'amusaient parfois à lui poser des bigoudis. Quand il avait la patience de les garder suffisamment longtemps, il pouvait ensuite se contempler dans la glace, frisé comme un mouton, et il riait. Puis le temps est venu de faire de lui un véritable petit homme, à ne pas confondre avec une fille ! Finis les bigoudis. Sauf pour jouer avec. Pendant que ses sœurs faisaient leur toilette et leur shampooin, sur la table de la cuisine il fabriquait et alignait de drôles de bestioles, avec les bigoudis en guise de ventres, les épingles de pattes, et les fixe-crans de mâchoires... Mais pour cela aussi il est devenu trop grand, le voilà du côté de son père, du côté des clins d'œil et des plaisanteries.

— Faut souffrir pour être belles ! lance Gilbert.

Les Mourot forment une famille de Français moyens des années 50, qui ne sont plus tout à fait des années d'après-guerre, même si elles en portent encore bien des marques.

Gilbert et Simone se sont mariés en 1933, il avait vingt et un ans, elle dix-neuf. Les filles sont nées avant la guerre. Gilbert a été mobilisé, fait prisonnier, emmené en Allemagne. Il n'en est revenu qu'en 45. Mais il est revenu, sans avoir connu de près les horreurs découvertes après coup. Et alors que chez certains les séquelles de cette guerre ont engendré une sorte de désespoir qui les empêche de regarder vers l'avenir avec confiance, lui, doté d'une nature entreprenante et optimiste, s'est tourné résolument du côté de la vie, symbolisée par Alain, l'enfant des retrouvailles.

Gilbert est charpentier-couvreur, chef d'équipe pour le compte d'un entrepreneur. Il aime son métier, appris au temps de sa jeunesse. À ses qualités professionnelles s'ajoutent une jovialité et une bonne humeur constantes appréciées de ceux qui travaillent avec lui. Personne ne rechigne

à « faire des heures » quand les chantiers pressent. Elles se récupèrent au cours de l'hiver. Gilbert alors bricole à la maison. Un peu maçon, un peu plombier, voire carreleur, et pourquoi pas aussi peintre et électricien, il touche à tout et améliore constamment la maison longtemps louée et récemment achetée. Il a transformé une partie du grenier en chambre pour les filles, rénové la cuisine pour le plaisir et la fierté de Simone, et depuis peu, à défaut d'une vraie salle de bains comme en ont les riches, il a installé un bac à douche dans une partie de la buanderie. Un luxe, ou presque, qui a mis fin pour la famille aux ablutions dans la cuisine, dans l'évier pour les rapides ou dans un baquet pour les plus sérieuses, à tour de rôle pour ne pas se gêner, et surtout pour ne pas se montrer dans son intimité totale... Combien de fois Alain et Gilbert, oubliant volontairement ou pas que l'accès à la cuisine leur était interdit à certaines heures, ont-ils déclenché les cris de vierges effarouchées des filles, dont leur mère seule, et encore, était autorisée à voir les corps dénudés...

Simone est mère au foyer, un travail à plein temps pour tenir son intérieur, plus l'inévitable jardin et le petit élevage qui complètent inmanquablement les maisons à la campagne. Pour l'éducation des enfants, Gilbert lui a toujours laissé les pleins pouvoirs, sans pour autant s'en désintéresser. Avec les filles redécouvertes à son retour de captivité, comme maintenant avec Alain, il assurait le superflu, rafistolait les jouets, leur apprenait les jeux de cartes, à monter à vélo, sur celui de Simone, trop haut pour elles, si bien qu'elles pédalaient debout et lui courait derrière en tenant la selle jusqu'au redouté « Attention, je lâche ! ». Mais pour la propreté, la nourriture, les devoirs, il recommandait de toujours bien écouter « maman », qu'il nommait en riant « la patronne ».

Une patronne qui ne lui confisque cependant pas ses prérogatives de chef de famille, et pas seulement parce que certaines sont encore du domaine de la loi. Chez les Mourot, les choses sérieuses, ça se discute et se décide à deux. L'école, le choix d'un métier. Les autorisations de sortie aussi, en particulier vers les bals, les fameux bals dont les filles sont si friandes...

À quatorze ans Juliette a quitté l'école communale et commencé l'année suivante un apprentissage chez madame Bouleau, couturière au chef-lieu de canton. C'était son souhait. Elle voulait travailler, faire quelque chose de ses mains. Elle y a maintenant le statut d'ouvrière. Camille, moins

manuelle, a fréquenté à partir de ses douze ans le « cours complémentaire », la version rurale des collèges qui permettait aux adolescents des campagnes d'aller jusqu'au brevet, à condition d'avoir de bons mollets, car c'était à pied ou à vélo que la plupart s'y rendaient. Son diplôme brillamment obtenu, bien que modeste, lui a servi de sésame pour entrer « dans les Postes », une administration très convoitée, prometteuse d'échelons à gravir après quelques années de routine.

Le vélo, indispensable et universel ! Pour Juliette et Camille qui chaque matin pédalent de concert vers le chef-lieu. Mais aussi pour les gendarmes, encore, et les facteurs, pour les ouvriers des entreprises et des quelques usines, les particuliers qui ont à se déplacer, pour les collégiens. Le vélo pour le travail et les distractions. Tous les campagnards, des deux sexes, ont dans les années 50 des mollets fermes et galbés de cyclistes... Et cela a peut-être à voir avec l'engouement pour le Tour de France et ses champions, les Robic, Bobet, Darrigade et autres, sans oublier le Nancéen Gilbert Bauvin, qui combattent avec les seules armes de leur courage et de leurs forces.

Au nom du Père et du Fiiils et du Saint-Espriiit. Ainsi soit-iiil !

Le chapelet, ça n'en finit pas. Le mot ne désigne pas seulement l'objet, mais aussi la longue récitation des prières, des « Notre Père » par dizaines entrecoupés de « Je vous salue Marie ». S'il y a des dimanches où monsieur le curé libère ses fidèles sitôt les vêpres dites, il y en a d'autres, allez savoir pourquoi, où il les fait suivre d'un chapelet. Il s'installe alors sur un modeste trône de bois vermoulu placé à droite du chœur et ferme les yeux. Sans doute pour la gravité de la prière, peut-être aussi parce que le repas auquel il a été convié par l'une de ces familles très pieuses qui l'invitent à tour de rôle à leur table était un brin trop copieux... Il arrive parfois qu'entre deux « Notre Père » ou deux « Je vous salue Marie » se fasse entendre un ronflement du côté du siège sacerdotal... Le chapelet du dimanche est mené par madame Albertine, dite Titine, ce qui rime aussi avec sacristine, le rôle qu'elle tient à la paroisse. Avec elle, impossible d'écourter la litanie des prières, à cause des pauses entre les dizaines, et de

cette façon qu'elle a de faire traîner toutes les finales en *i* : Mariiie... que votre règne arriiive... ainsi soit-iiil...

Chaque dimanche, la messe le matin et les vêpres en début d'après-midi, c'est rituel, impossible d'y échapper, du moins pour les femmes et les filles, petites ou grandes, la tête obligatoirement couverte d'un chapeau ou d'un foulard. Par contre, les hommes, moins nombreux, moins assidus aux offices, qui arrivent porteurs d'un couvre-chef, le plus souvent une casquette, l'ôtent en franchissant la porte de l'église, découvrant parfois des crânes à demi dénudés ou des mèches en bataille, alors que les yeux de plâtre du Christ, de la Vierge et des saints préféreraient sans doute se poser sur des chevelures féminines plus avenantes...

Les doigts de Camille et de Juliette, comme ceux des autres jeunes filles assises avec elles sur le banc le plus proche du chœur, celui qui leur est réservé, s'impatientent de ne pas pouvoir faire filer plus vite les grains de leur chapelet. Toutes ces demoiselles échangent des coups d'œil et des hochements de tête dont le sens est clair : Ah la Titine alors ! Vraiment elle doit le faire exprès !

Ouf ! C'est enfin terminé. Monsieur le curé se lève, bénit une dernière fois ses fidèles et regagne la sacristie, suivi de madame Albertine.

Vite ! Vite ! Un dernier signe de croix, la gémuflexion, se retenir de courir dans l'allée de l'église.

— À tout à l'heure ! À tout de suite !

Il est deux heures passées de quelques minutes, à la guinguette le bal commence à deux heures et demie pile, il n'y a pas de temps à perdre.

Gilbert et Simone se dispensent des vêpres, et parfois aussi de la messe, surtout lui qui préfère bricoler le dimanche matin. Par contre, il aime prendre son temps l'après-midi, s'attarder à la fin du repas, siroter un premier café, un deuxième, profiter de son petit garçon.

— Alors, lance-t-il à ses filles qui déboulent, vous avez dit une prière pour moi ?

Pas de réponse. Elles ont déjà ôté les chapeaux, une petite cloche de feutre rouge pour Camille, un chapeau « Miss » marron, calotte toute ronde, bord relevé derrière et rabattu devant, pour Juliette. Elles montent dans leur chambre, se débarrassent de leurs gants blancs, remettent dans un tiroir chapelets et missels.

Pour l'essentiel, elles sont prêtes.

Elles ont dormi avec toutes ces choses piquantes sur la tête, qu'elles ont enlevées ce matin, et leurs cheveux libérés, secoués, délicatement brossés, finement peignés, ont pris les formes qu'elles voulaient, des boucles, des crans, de gracieuses ondulations, et pourquoi pas, d'un petit coup de peigne habile, un accroche-cœur sur le front de Camille. Pour la messe elles se sont habillées « en dimanche », sous-vêtements compris. Même le soutien-gorge et la petite culotte se doivent d'être plus fins, plus jolis que ceux de la semaine. Comme on est en mai, elles ne portent pas de bas, mais elles ne se dispensent pas pour autant de la gaine, censée mettre en valeur la courbe des hanches, le plat du ventre, la finesse de la taille qui n'en ont nul besoin.

Une couturière dans la famille, c'est une aubaine. C'est pour sa clientèle que madame Bouleau travaille et fait travailler ses deux ouvrières, mais elle ne refuse pas que celles-ci prolongent parfois leurs journées à des fins personnelles. Elles peuvent profiter, en plus de ses conseils, des installations, du matériel, des chutes de tissus, de rubans. Grâce aux mains habiles de Juliette, sa cadette et elle peuvent arborer ce dimanche de jolies robes coupées dans une cotonnade fleurie et agrémentées d'un petit col de dentelle du plus bel effet. Cependant, faute de temps et aussi de savoir-faire, pour les vêtements de demi-saison et d'hiver, les tailleurs et les manteaux, plus les chaussures et les chapeaux, Simone prend deux fois par an le car pour Verdun avec ses filles pour aller les habiller « en confection », à l'Innovation, le magasin le plus réputé de la ville, rue Mazel.

Deux heures et quart ! Juliette et Camille sont devant le miroir de leur chambre. Elles ne se maquillent pas. Les filles de la campagne ont le privilège d'un teint naturellement coloré. Juste du rouge à lèvres, une touche un peu plus appuyée pour l'aînée, deux années d'avance méritent bien ce petit avantage. Le tube de « Rouge baiser » passe de l'une à l'autre. Un nuage de brillantine sur les cheveux, avec le vaporisateur vissé sur le flacon.

Le parfum maintenant. Un luxe qu'elles se doivent d'utiliser avec parcimonie, une goutte derrière chaque oreille, une goutte au creux du poignet. C'est un beau flacon bleu, à la forme élégante. « Soir de Paris » de chez Bourjois, avec un J, comme joie, précise la réclame qui en est faite à la radio. Tous les slogans, le plus souvent mis en musique, quels que soient les produits vantés, Alain les adore et les connaît par cœur. Aussi, quand ses sœurs descendent, se met-il à chanter, sous l'œil amusé de Gilbert :

*La brillanti-ne
La meilleure la plus fi-ne
Mais oui c'est la
Brillantine Roja*

— Elles vont au bal... ajoute-t-il, devenu pensif.

La façon dont il prononce ces mots, un peu comme s'il s'agissait de quelque chose de secret, laisse deviner son incompréhension de petit garçon devant la hâte des filles.

Il sait ce qu'est le bal. À la fête du village ses parents l'y emmènent, il reste assis sur un banc pendant qu'ils dansent. Il voit passer devant ses yeux des jambes qui gigotent, des jupes qui tourbillonnent, ça fait du bruit, de la poussière. Il aimerait mieux la musique toute seule. Aussi ne proteste-t-il pas quand Simone lui prend la main et l'emmène à la maison pour le coucher.

Il y a sans doute dans le bal quelque chose de plus qu'un petit garçon comme lui ne peut pas savoir, et qui fait que le dimanche après-midi l'envolée de ses sœurs sur leur vélo ne ressemble pas à celle des jours de semaine.

Avoir seize ans, dix-huit ans, vingt ans, en ce début des années 50, c'est refléter les caractéristiques de l'époque. La page de la guerre est tournée et il s'agit de regarder vers l'avenir. Les jeunes ont entendu parler de l'Occupation, des batailles, des héros, de Jean Moulin, d'Anne Frank et de bien d'autres, des restrictions, des règlements de comptes et des atrocités

commises, sans pouvoir cependant en mesurer vraiment le poids. Ils ont toutefois conscience de vivre leur jeunesse dans une période de renouveau où tout le monde pourra trouver sa place à condition de le vouloir. Ils ont envie de vivre, de s'amuser, mais ils savent qu'ils doivent aussi travailler et ne pas faire les difficiles, accepter leur condition.

Beaucoup découvrent le travail au sortir de l'école primaire, à quatorze ans, en pleine croissance. Les enfants de paysans, en particulier les garçons, mais aussi bien des filles, participent aux travaux de la ferme, dont beaucoup se font encore dans des conditions difficiles. La traite des vaches à la main, le foin, la paille, le fumier à manipuler à la fourche. Les gerbes de blé, d'avoine, d'orge à mettre en tas derrière la moissonneuse, les jambes nues griffées par les éteules. Les pommes de terre à ramasser et à mettre en sacs en automne, les betteraves à arracher. La poussière de la batteuse en hiver. Apprendre à harnacher les chevaux, à les conduire. Et pour les filles en plus aider leur mère, au jardin, au lavoir, à la cuisine.

D'autres entrent en apprentissage chez les artisans : menuisier, charron, boucher, boulanger, coiffeur, couturière, comme Juliette chez madame Bouleau. Les choix ne se font pas toujours selon les désirs ou les aptitudes, mais souvent en fonction des opportunités. La discipline y est généralement rigoureuse, ou du moins naturelle. On est là pour apprendre à travailler ! Alors ils travaillent, tous ces jeunes apprentis, en bleu et en casquette, en tablier blanc taché de sang, en blouse rose ou blanche. Debout, assis, courbés. Au chaud, au froid, dans le silence ou dans le bruit.

Pour d'autres encore c'est l'usine, souvent la même que celle qui emploie leur père. La fromagerie de Cléry-le-Petit, la papeterie ou la « forge », pour désigner la métallurgie, de Stenay. Le vélo et la musette au dos, avec la gamelle qui sera réchauffée au bistro et arrosée d'un rouge-limonade. Des petits hommes qui ramènent leur maigre paye à la maison à la fin du mois.

Certains sont « aux écoles ». Au cours complémentaire jusqu'au brevet. Jusque-là encore semblables aux autres. Parfois ils continuent, vers le lycée, l'école normale, voire la faculté. Le car, le train, l'internat éloignent alors progressivement de leur campagne ceux qui voient loin dans leurs études.

Jeunesse travailleuse. Mais jeunesse avant tout. Surtout quand arrive le dimanche.

*Et dame quand on a travaillé
Six jours entiers on peut s'y payer
D'un cœur léger une fin d' semaine [3](#)*

Se reposer ? C'est ce que font leurs pères, leurs mères. Et encore... Se reposer, pour eux, signifie rarement ne rien faire, c'est plutôt faire autre chose. Le dimanche par exemple chez les Mourot, c'est Gilbert qui pose du carrelage au lieu de grimper sur les toits et Simone qui fait des œufs à la neige et un gâteau mousseline. Le dimanche, les ouvriers d'usine respirent dans leur jardin, la binette à la main. L'après-midi, peut-être, ils consentent à se reposer, pour de bon, une heure ou deux, dans un fauteuil ou à l'ombre d'un arbre...

Mais les jeunes ? Même fatigués, et certains le sont vraiment, ils n'ont pas l'âge de se reposer. Ils ont l'âge de s'amuser. La fatigue, ils l'oublient. Ils vont au bal !

Il serait exagéré de dire qu'ils n'ont pas d'autres distractions possibles. À Stenay, le cinéma Jeanne d'Arc donne chaque dimanche une séance l'après-midi et une le soir. Les films les plus appréciés sont les comiques et les « beaux drames » qui font pleurer.

Gilbert n'a pas de voiture personnelle, cependant l'entrepreneur pour lequel il travaille lui permet de disposer au besoin d'un véhicule, une petite camionnette, dans laquelle il emmène de temps en temps sa famille au cinéma, offrant en prime à ses enfants le Miko de l'entracte. Dans les années d'après-guerre, Juliette s'en souvient, et Camille un peu aussi, existait encore le cinéma ambulant, qui desservait les villages. Dans une salle communale, ou même dans un café aménagé pour la circonstance, un homme installait un écran et un projecteur, offrant ainsi aux campagnards la possibilité de découvrir des films et des acteurs, des « vedettes » qui semblaient appartenir à un autre monde.

Certains dimanches, faute de mieux, les jeunes se rassemblent par petits groupes, pour une promenade, ou bien passent l'après-midi chez l'un ou

l'autre, ou en famille, retombant dans l'enfance qui n'est pas si lointaine autour de ces jeux dont ils se moquent mais dont ils retrouvent tout de même le plaisir et les fous rires. Jeux de cartes, le misset, le machuré, jeux de dames, de l'oie, des petits chevaux.

Mais la reine des distractions, la plus courue, la plus intéressante, la plus... la plus tout ! c'est évidemment le bal !

Ont-ils conscience, ces jeunes qui s'y précipitent, que le bal mobilise tout leur corps, y compris leur tête et leur cœur, qu'il aiguisé leurs sens, qu'il leur fait découvrir une foule de sentiments, qu'il est une scène dont ils sont les acteurs, une arène où ils s'affrontent, une ouverture sur la vie, avec ses plaisirs, ses rivalités, ses opportunités, ses conquêtes, ses échecs...

Chaque village fête une fois l'an son saint patron. Grand-messe, réunions de famille, généreuses agapes, et bal ouvert à toute la population des alentours. Selon la saison ou les caprices du temps, ces petits bals de village ont lieu sur la place, sous les arbres décorés de guirlandes, ou dans la salle de la mairie, parfois même de l'école, dont les tables ont été entassées sous le préau. Les musiciens prennent place sur une simple estrade. Ce sont des gars du coin, des amateurs, que beaucoup appellent par leur prénom, tutoient, dont ils se moquent quand ils font des « canards »... L'accordéoniste travaille aux chemins de fer et celui qu'on appelle le batteur, ou encore le jazz, à l'usine, à moins que ce soit le contraire. Ils jouent pour le plaisir, et aussi pour une petite rétribution qui arrondira leurs fins de mois.

Ce n'est pas vers un bal de village que pédalent allègrement Juliette et Camille ce dimanche de mai. Elles ne les dédaignent cependant pas, quand elles n'ont rien d'autre à se mettre sous la dent, ou plutôt sous les semelles de leurs jolis escarpins qui n'apprécient guère le bitume rugueux des places.

Elles vont à la guinguette.

On n'est plus au temps de Renoir, des femmes corsetées qui dansaient en robes longues à volants et en chapeaux garnis de fleurs ou d'oiseaux, avec des messieurs portant moustaches et canotiers, dans les guinguettes au bord de la Marne... Il en reste une chanson, sur un air de valse :

*Ah le petit vin blanc
Qu'on boit sous les tonnelles
Quand les filles sont belles
Du côté de Nogent [4](#)*

Plus la survivance de ce nom de « guinguette » que portent encore quelques endroits où l'on danse le dimanche après-midi, généralement au bord d'un lac. Celui d'ici, de ce petit coin de Meuse, est dit « Vert », à cause du reflet des arbres qui l'entourent. Il fait la renommée d'un chef-lieu de canton, Dun, qui ne compte que quelques centaines d'âmes, et des villages environnants, dont certains n'en rassemblent que quelques dizaines.

La guinguette, c'est un modeste bâtiment planté au bord de l'eau, une grande salle au sol lisse, une buvette, un sentier qui fait le tour du lac, dont une anse de la rive fait figure de petite plage. Un terrain vague, à proximité, accueille les voitures, les motos, et surtout les vélos qui se pressent les uns contre les autres comme leurs propriétaires sur la piste de danse. De Pâques à la Toussaint, presque tous les dimanches après-midi on y danse, on dit « avec orchestre », même si les musiciens sont encore des amateurs, même s'ils ne sont que trois, avec le saxo, quatre quand un violon vient y ajouter sa note de charme. De Pâques à la Toussaint. Il y a de quoi sourire. Ce sont des fêtes religieuses qui déterminent les périodes d'amusement que la religion ne recommande pourtant pas vraiment. Disons qu'elle les tolère, du moment que les jeunes filles, même si ce n'est pas de leur plein gré, assistent à la messe et aux vêpres avant de s'y adonner...

Mais alors, est-ce à dire que de la Toussaint à Pâques on ne danse plus ? Non. Moins souvent, mais on danse encore. Dans la grande salle de la mairie de Dun, qui fait office de salle des fêtes, sur un beau parquet ciré, avec de vrais orchestres, de Verdun, de Sedan, voire de plus loin, annoncés par le journal. Ce sont des bals de nuit. Ceux qui habitent sur place, ou qui peuvent profiter d'une voiture, ont de la chance. Les autres ? Ils, elles bravent l'obscurité, le froid, la pluie... Gilbert ne va tout de même pas demander la camionnette à son patron pour emmener au bal ses filles qu'il lui faudrait aller rechercher en pleine nuit. Alors, les vélos ! Les filles demandent la permission à leur mère, qui les envoie vers leur père.

— Vous croyez que c’est un temps pour pédaler !

— Trois kilomètres, papa, on les fait bien pour aller travailler !

Elles sont prêtes, plus que prêtes, comment leur refuser ?

— Oui, bon, mais ne rentrez pas trop tard.

La permission de minuit n’est que symbolique. Quand Gilbert et Simone, qui ont le sommeil plus léger les nuits de bal, entendant grincer la porte et chuchoter les filles, jetteront un œil sur le réveil, les aiguilles auront souvent largement entamé leur course vers le petit matin.

Par-dessus leur toilette de bal, elles enfilent un manteau ou un imperméable, s’encapuchonnent, mettent des gants de laine, des bottes, glissent les escarpins dans les sacoches. Les vélos sont équipés de phares, qui leur ouvrent la route. Des groupes se forment.

À proximité de la salle des fêtes, un sympathique agriculteur laisse ouverte sa grange qui accueillera les nombreux vélos et les motos et permettra de se refaire une beauté au sec.

Juliette est une spécialiste de la danse. Son père dit qu’elle a ça dans la peau. Le goût de la musique, surtout l’accordéon, le sens du rythme. Avant même d’avoir atteint l’âge d’aller au bal, quand elle entendait à la TSF un air de danse, elle esquissait toute seule dans la cuisine des pas adaptés d’instinct à la musique. Dès qu’elle a commencé son apprentissage, elle a demandé la permission de fréquenter la guinguette.

— Tu n’as que quinze ans, a dit Simone, mais demande à ton père.

Le père a dit non. À seize ans il a donné le feu vert.

Camille semblait moins pressée, hésitante.

— Je ne sais pas danser... Juliette, faudrait que tu m’apprennes...

Juliette, qui avait parfait ses compétences par la pratique, a initié sa sœur à toutes les danses, dans la cuisine assez vaste pour qu’il ne soit pas nécessaire de pousser la table et les chaises.

En commençant par la plus facile, le paso-doble, que l’on appelle aussi marche, parce qu’il se danse sur des airs entraînants. Elle fredonnait un air de marche et prenait en main sa cadette.

— Laisse-toi guider, ne sois pas si raide... Essaie de suivre la musique.
Ensuite elle lui a appris le tango, toujours en chantant.

*Le plus beau de tous les tangos du monde
C'est celui que j'ai dansé dans vos bras
J'ai connu d'autres tangos à la ronde
Mais mon cœur n'oubliera pas celui-là* [5](#)

Pour la valse, la reine des danses, l'apprentissage s'est révélé plus difficile !

— Mais si, j'te dis, tu vas y arriver ! On va tourner doucement, pour commencer.

*Etoile des neiges
Mon cœur amoureux
S'est pris au piège
De tes grands yeux* [6](#)

Juliette s'irritait parfois des faux pas de Camille.

— C'est pourtant facile, on tourne sur trois temps ! Un deux trois, un deux trois.

La java aussi se danse sur trois temps, mais on tourne à tout petits pas, en se dandinant un peu.

*La java la plus belle
Celle qui ensorcelle
Et que l'on danse les yeux dans les yeux
Au rythme joyeux
Quand les corps se confondent* [7](#)

— Et la rumba, c'est comment ?

— Ça ressemble au tango, mais en un peu moins lent, et avec de légers déhanchements. Tiens, regarde !

Juliette esquissait une rumba et riait en ondulant des hanches.

— J'oserai pas, disait Camille.

Il y avait aussi le swing, que les soldats américains avaient fait découvrir en 44 aux jeunes filles françaises. Mais le swing, affirmait Juliette, ne peut s'apprendre qu'avec un garçon.

Dansé dans vos bras... mon cœur amoureux... les yeux dans les yeux... quand les corps se confondent... Serrée dans les bras de sa sœur, appliquée à mettre ses pas dans les siens, Camille devinait cependant que la danse, la vraie, dans les bras des garçons, ne devait pas être seulement une question d'habileté ni de souplesse, comme une gymnastique, ce que ses futures expériences ne tarderaient pas à confirmer.

Trois heures moins dix. Elles n'ont pas perdu de temps, les gazelles. Leur père les nomme ainsi quand il veut rendre hommage à leur qualité de cyclistes, dont les jambes tricotent aussi vite que les pattes des gracieuses bestioles.

On ne les a pas attendues à la guinguette, où pour les musiciens l'heure c'est l'heure, comme au boulot. À deux heures et demie pile, ils donnent le coup d'envoi, par une marche toujours, afin de mettre tout de suite les danseurs dans le feu de l'action. Il fait beau, les portes de la salle de danse sont largement ouvertes sur la terrasse qui abrite les tables et les chaises de la buvette, pour la plupart inoccupées. Juliette et Camille s'arrêtent à l'entrée de la salle, qu'elles parcourent du regard, à la recherche de leurs copines habituelles, copines d'école, de voisinage, d'apprentissage, de travail. La musique s'arrête, les couples, encore peu nombreux, se séparent.

— Tiens, il y a Jeannine, et Marie-Claire ! Et Claudine aussi ! Bonjour. Bisou. Comment ça va ? On est un peu en retard, à cause du chapelet. T'en as une jolie robe, elle est neuve ? Tu dansais avec qui, là ? J'sais pas, j'le connais pas. Oh il est pas mal ! Tu trouves ? On se met où ? On reste debout ou on s'assoit ?

Si on s'assoit, c'est sur les bancs rangés le long des murs de la salle. On reste un peu debout.

— Ici ?

— Non, c'est trop loin de l'orchestre.

À partir de maintenant, on entre de plain-pied dans les rites, dans les règles, dans les codes. Tout y est en rapport avec les relations entre filles et garçons. Tout.

Voilà que l'orchestre entame un cha-cha-cha. Camille sent deux bras se poser sur ses épaules et deux mains sur ses yeux.

— Devine qui c'est !

Elle arrache les deux mains, se retourne. À sa voix elle l'avait reconnu : Michel !

De la sixième à la troisième ils ont pédalé ensemble vers le cours complémentaire, partagé la même classe, les mêmes bonnes notes, les mêmes fous rires.

— On danse tous les deux ?

C'est elle qui a proposé. Parce que Michel est plus qu'un copain, presque un frère. Parce que danser le cha-cha-cha, surtout avec lui, c'est rigolo. D'ailleurs, maintenant qu'il l'a entraînée sur la piste ils rient, en essayant, face à face, de faire à peu près les mêmes pas, sans se toucher, ou presque, seulement quand ils s'embrouillent.

Mais à un garçon... tout court, qu'elle ne connaîtrait pas, ou à peine, en tout cas pas assez pour se le permettre, jamais elle n'oserait demander : Tu dances ? ou à plus forte raison : Vous dansez ?

Car ce sont eux, les garçons, les futurs hommes, donc les futurs « chefs », de famille, d'entreprise, de service, de rayon, de bureau, de chantier, d'agence... qui choisissent leurs partenaires : Tu dances ? Vous dansez, mademoiselle ?

Vous dansez, mademoiselle ? Il est vrai que c'est flatteur d'être choisie. Mais parfois gênant. Si celui qui invite ne plaît pas, et les raisons en sont nombreuses, la fille peut tout de même refuser. Mais à une condition : ne pas accepter ensuite une autre invitation pour la même danse. On prétend même que si elle bravait cette interdiction, le garçon aurait le droit de la gifler ! Un droit jamais exercé, les éconduits, vexés, se contentent

généralement de maugréer : Elle se prend pour qui, celle-là ? Encore une qui ne connaît pas la politesse !

Il existe cependant une façon, moins risquée, mais plus hypocrite, de refuser un danseur.

Prendre un petit air sage et désolé :

— Non, merci, je ne peux pas, je suis retenue.

Les filles n'ont plus de carnets de bal, comme les belles d'autrefois, pour y noter les noms de leurs partenaires. Retenues, elles le sont rarement. Sauf parfois par un bon valseur, par exemple, qui vient de découvrir les talents d'une valseuse de son niveau et lui demande de lui réserver la prochaine.

Les refusés ne sont pas dupes. Ils les voient bien, ensuite, les filles, un peu gênées, faire semblant de chercher du regard ceux qu'elles sont censées attendre, et qui, pour cause, n'arrivent pas. Ils les voient bien se précipiter vers des copains « embauchés » pour la circonstance.

— Fais-moi danser, s'il te plaît, parce que je viens de dire que j'étais retenue au grand gars, là-bas, qui me regarde de travers...

Ce privilège de l'initiative dont peuvent se prévaloir les garçons, encore faut-il qu'ils soient à la hauteur pour en profiter ! À vingt ans, on croit facilement qu'on a le monde à sa portée, et pourquoi pas à ses pieds. Mais la réalité des choses est parfois un peu différente. Un refus, deux confirment peut-être seulement le caractère réputé capricieux des filles... Mais quand ils se multiplient... Quand ils obligent les garçons à modérer leurs visées, à se tourner vers celles qui aux premières notes d'un nouveau morceau attendent visiblement une invitation qui tarde, dont elles doutent, alors que les heureuses élues sont déjà sur la piste...

Ceux-là pourtant ne perdent pas tout de leur privilège. Car pouvoir choisir laisse la possibilité d'y renoncer, que ce soit ou non de bon gré. Tandis qu'être l'objet d'un choix et s'en voir écartée a forcément un goût plus amer. Ce sont toujours les filles qui « font tapisserie ». Les garçons ravalent leur dépit en ricanant entre eux ou en allant se changer les idées à la buvette.

Mais la nature, dont la vocation première est d'appareiller les espèces pour les perpétuer, ne fait pas trop mal les choses. Bien sûr, elle ne donne

pas des chances égales à tous, mais elle prend soin aussi de varier les caractères et les goûts. Si bien que malgré quelques frustrations et manquements aux règles, de toute cette jeunesse qui communie chaque dimanche ou presque dans la cérémonie de la danse, peu sont rejetés ou seulement écartés.

Parce que leurs points communs sont plus forts que leurs différences, en particulier leurs conditions de vie, qui font rarement d'eux des orgueilleux. Question de milieu et d'époque. Peut-être en auront-ils la nostalgie plus tard.

Les filles ont tout de même une possibilité qui leur est propre, celle de pouvoir danser entre elles, et cela sans arrière-pensées ni crainte du ridicule. Et pas toujours par dépit. Pas forcément pour éviter de rester sur le banc comme des laissées-pour-compte. Au contraire, pour le goût de la danse, en particulier de la valse, parce que les garçons, surtout ceux de leur âge, ne la pratiquent guère, ou alors si mal. Puisqu'il s'agit de tourner, ils tournent, mais sans respecter le rythme, ni les « reprises », où on glisse quelques pas avant de repartir, parfois à l'envers, le summum du savoir-faire. Plus que pour toute autre danse, valser avec un maladroit comporte des risques, de pieds écrasés, de chevilles tordues, voire de chutes, dont on se relève difficilement, et plus au moral qu'au physique... Alors mieux vaut enlacer une autre bonne valseuse et tournoyer avec elle en toute sécurité.

Les garçons, par contre, ne dansent jamais entre eux, sauf pour se donner en spectacle, comique cela va de soi. La version virile est vite interrompue, car même s'ils ont trop bu les deux hommes ressentent la gêne de cette étreinte contre nature, que le public n'apprécie pas. La version mixte, elle, déclenche des rires, l'un singeant la femme, que pourtant ils n'honorent guère par leurs simagrées.

Choisir une cavalière. Accepter une invitation. Que de critères entrent en jeu, alors qu'il faut faire vite !

Les petits évitent celles qu'ils nomment les grandes bringues, les grandes sauterelles, les grandes perches. Les hauts de taille hésitent à prendre dans leurs bras des filles trop petites dont ils ne verront que les cheveux. Les efflanqués jaugent les tours de taille, de poitrine et de mollets. Les modestes font semblant de ne pas voir les beautés qui attirent pourtant bien des regards. Les plus rapides ont déjà mis à profit le court instant qui sépare

deux danses pour ne pas se faire damer le pion. Les autres se contentent ou se résignent...

Les filles espèrent, à défaut de pouvoir choisir, être sollicitées par des cavaliers plaisants, ou convenables, ou passables. Parce qu'elles ne peuvent pas multiplier les refus. Parce que l'habit ne fait pas le moine et qu'un garçon peut se révéler un agréable danseur même sans ressembler à Jean Marais ou à Gérard Philipe, tout comme elles ne sont pas des sosies de Brigitte Bardot ou de Mylène Demongeot.

Alors on fait des concessions, des deux côtés. Mais ensuite on se venge en tournant la déception en dérision, on en rajoute, sans crainte du mauvais goût.

— Celle-là, dure à traîner comme une charrue, on ne m'y reprendra pas...

— Et la blonde qui paraissait mignonne, de près on s'aperçoit qu'elle louche !

— Tu as vu le brun avec lequel je viens de faire une marche ? Refuse-le s'il t'invite, il secoue tout son corps comme s'il avait la danse de Saint-Guy ! J'étais gênée, tu peux pas savoir...

Même dans les bras de danseurs expérimentés, les filles restent des filles sensibles à l'allure et à la coquetterie. Elles remarquent des cheveux trop courts, trop longs, des coiffures ridicules, des excès de brillantine, des pellicules sur les cols de veste, des pantalons mal repassés, des odeurs de mauvaise eau de Cologne, de transpiration, d'étable même, sur des garçons de ferme qui pourtant « rechangés » en demeurent imprégnés, des chaussures mal cirées ou éculées. Tant de détails qui ne rendent que plus intéressants ceux qui ont la chance, ou le bon goût, ou les moyens, et pourquoi pas tout ensemble, de posséder la bonne taille, la bonne allure, les bonnes manières.

Les garçons s'efforcent aussi d'adapter le type de danse, plus ou moins lente, ou rapide, bien rythmée ou pas, aux cavalières choisies.

En fonction de leurs compétences, connues ou supposées.

— Tu vois la grande sauterelle, là-bas, en rouge ? Pas terrible, hein, mais pour danser le swing, y a pas mieux. Je me la réserve.

En fonction d'un début d'attirance, d'une idée derrière la tête.

— La petite rouquine, Maryse je crois qu'elle s'appelle, elle me plaît bien, au prochain tango je vais l'inviter.

Le swing c'est pour swinguer, alors que le tango c'est pour...

Prendre la fille dans ses bras. Placer la main droite juste où il faut dans son dos. Ni trop haut, ni trop bas, un peu au-dessus de la taille. Lui prendre l'autre main, et trouver là aussi la bonne position pour le bras gauche, ni tendu, ni replié vers le corps, pas encore... Le tango ça se danse serré, mais l'étreinte se doit d'être progressive, en fonction des réactions de la cavalière. C'est un rythme. C'est une musique avec, comme les pas, ses glissades, ses crescendos et ses retenues. Accordéon et violon.

Violon pleureur violon coquin
Y a du bonheur dans tous les coins [8](#)

Le batteur pose ses baguettes, se fait chanteur et roucoule. La Paloma adieu !

Après un tango, l'orchestre observe une pause un peu plus longue. Ce ne sont pas les jambes qu'il faut reposer, mais les cœurs qui ont battu un peu vite, sous les effets conjugués de la Paloma, des corps rapprochés, des souffles courts...

À proximité de la buvette, où les tables se garnissent peu à peu, retentissent soudain des exclamations de joie et des rires.

— Christian ! Ah, salut Christian ! T'es en perm ?

C'est un jeune homme d'ici, bien connu, un bon gars. Un ouvrier couvreur, qui travaille et se forme dans l'équipe de Gilbert Mourot. Depuis six mois, il fait son service militaire en Allemagne, comme bon nombre d'appelés, une séquelle de la guerre, une sujétion imposée aux vaincus.

Vite entouré, il serre les mains des copains, embrasse des filles, aperçoit Juliette et Camille, les hèle.

— Les filles de Gilbert, mon maître !

Elles accourent, il les embrasse, deux bises bien claquées sur les joues.

Il a fière allure, bien que sa tenue militaire, pantalon et blouson court de drap kaki, manque un peu d'élégance. Mais son visage rayonne et ses yeux brillent sous le calot qu'il porte penché de côté, la pointe au niveau du sourcil.

— Et ici, dit-il en désignant le haut de sa manche gauche, qu'est-ce que vous voyez ?

Deux galons. Caporal-chef, le Christian !

— Ça s'arrose ! Patron, une bouteille de mousseux ! On est combien ? Dix ? Douze ? Deux bouteilles, deux !

Les bouchons sautent, le mousseux pétille, les filles rigolent en faisant un peu la grimace, elles n'ont guère l'habitude.

Visiblement heureux, le beau militaire crâne. Fait semblant de se tromper au moment de payer, sort un billet allemand qui déclenche l'hilarité. Quel farceur !

Le mousseux émoustille les garçons.

— Et les filles, là-bas, elles sont comment ? Paraît que c'est toutes des blondes avec...

De grosses poitrines, d'après le geste qui déclenche des rires.

— Faut pas croire, des *Fräulein* et des *Gretchen*, y en a des belles aussi !

— Charrie pas, Christian ! Quand même pas comme les Françaises !

Le prestige de l'uniforme, la gloire du soldat, même si ses tâches à la caserne manquent sérieusement de panache, ce qu'il ne décrira pas, ça impressionne toujours les filles.

Tout à l'heure, quand la joyeuse tablée aura regagné la salle de bal, quand le batteur annoncera une « danse bleue », bien des regards se tourneront, envieux, vers le fringant caporal-chef.

Les fameuses danses bleues, toujours des tangos, sont rares, une ou deux par séance, elles n'en ont que plus d'importance. Elles sont attendues. Pour les filles elles ont valeur de revanche, mais aussi d'audace, d'engagement, de risque, d'incertitude, d'échec...

Ce sont elles qui exceptionnellement vont inviter les garçons, qui, en principe, doivent accepter, c'est leur tour de se soumettre à la règle. Elles ont leurs idées d'avance, repèrent le cavalier convoité, celui-ci, ou à défaut

celui-là, ou encore... Elles calculent l'heure approximative où la danse bleue sera annoncée, s'arrangent pour se trouver alors au plus près de leurs élus.

Oser. Surtout quand on a visé haut. Un bel inconnu ou presque, par exemple un de ces jeunes Verdunois qui viennent de temps en temps à la guinguette, ni à vélo ni à moto mais en voiture s'il vous plaît, comme des hommes. Ou celui qui tout à l'heure a laissé comprendre à sa dernière partenaire de tango, en maintenant son étreinte quelques secondes après que s'est tue la musique, qu'elle ne lui déplaisait pas...

Quand l'un des musiciens annonce : « Et maintenant, une danse au choix des dames et des demoiselles ! », les garçons sont aux aguets. Ils ne bougent pas, ne s'avancent pas. Parfois ils trichent un peu, par des regards, voire des clins d'œil qui ont valeur d'encouragement et donnent ainsi aux mignonnes timides ou seulement réservées le petit surplus d'audace qui peut-être leur fait défaut.

— Vous dansez ?

Mine de rien, dans les bras des garçons qu'elles ont choisis, les filles jettent des regards vers les autres couples. Et tout à l'heure, entre copines, elles vont se livrer sur certains appariements à des commentaires avec des rires étouffés pleins de moquerie.

— La Maryvonne, elle s'est fait souffler celui qu'elle voulait, elle a invité celui d'à côté, il a au moins dix centimètres de moins qu'elle ! Ils étaient ridicules !

Une pointe de jalousie perce parfois dans des remarques qui se veulent critiques.

— La Jacqueline, t'as vu qui elle a invité ? Il a au moins vingt-cinq ans. J'aurais pas osé, moi...

Tout ce qui ressemble à de l'audace, chez les filles qui n'ont pas froid aux yeux, porte à la critique. Elles sont vite qualifiées de culottées, de mal élevées, de coureuses... Mais, dans le fond, elles font des envieuses. Alors elles se vengent, charmantes petites vipères, en gloussant des moqueries. Sur les dadais, les boutonneux, les mal nippés, et les godiches qui les ont choisis.

Chaque dimanche, au milieu de l'après-midi, les trois musiciens marquent une pause. Jouer d'un instrument donne soif. Danser aussi. C'est le coup de chaud à la buvette.

« Rafraîchir ». C'est ainsi qu'on désigne non seulement l'action de boire, par le verbe seul amputé du pronom, mais aussi la manière de le faire, avec qui, en buvant quoi. Ce sont les garçons, en principe, qui invitent les filles à « rafraîchir », souvent en groupes, parfois en duos. Joyeuses tablées autour de tournées de sodas, de diabolos menthe ou grenadine, parfois de bière, rarement de vin blanc, exceptionnellement de mousseux. Les rares solitaires poussés seulement par la soif s'accourent au comptoir le temps de vider leurs verres, puis font quelques pas au bord du lac ou vont attendre sur les bancs de la salle la reprise du bal. Il arrive parfois, rarement à vrai dire, que le gérant de la guinguette, qui pourtant connaît son monde et veille au grain, soit obligé d'user de son autorité et de sa musculature pour endiguer quelques débordements, disputes, gestes et paroles déplacés, bagarres, lesquels peuvent également se produire dans la salle de danse pour d'autres raisons que l'alcool, des histoires de rivalité ou de jalousie...

Parce que...

On va au bal pour tu sais quoi [9](#)

La danse est un prélude aux amours naissantes, dont beaucoup seront passagères, certaines durables, voire éternelles. À part quelques bravaches, provocateurs et malotrus qui vont droit au but, les garçons respectent d'instinct ces moments où naissent le désir et l'envie de le faire partager. Un désir qui n'a rien d'ardent encore, qui ressemble plutôt à une émotion. Le bras qui enlace d'un peu plus près la cavalière qui ne se raidit pas, la main qui se fait caressante, les têtes qui se rapprochent, les yeux qui se rencontrent et se sourient. La danse est finie, il faut se séparer.

Parfois ça ne va pas plus loin. L'un, ou l'autre, se reprend. Plus souvent l'autre, la fille, ce n'est pas à elle de provoquer. Les garçons sont plus hardis et, comme les jeunes coqs, n'hésitent pas à jouer les séducteurs même sans intention de poursuivre, uniquement pour se rassurer eux-mêmes.

Quand se dessine l'éventualité d'une suite, ça se traduit par des regards, une autre invitation à danser, des joues qui se frôlent, la promesse de se revoir le dimanche suivant.

Comment dit-on alors pour désigner ce commencement délicieux, qui en même temps fait un peu peur, ce qui n'est pas incompatible, où l'on n'est pas encore amoureux, mais peut-être ?... Il vaudrait mieux ne rien dire, car les mots en usage, fausse pudeur, vraie maladresse, ne sont pas à la hauteur. C'est sans doute pourquoi entre eux les jeunes les emploient comme en plaisantant, alors qu'il n'en est rien.

Je voyais bien qu'il me « courait après ». Tout de suite il m'a « resserrée ». J'ai « fait une touche ». Des mots sans finesse ni poésie qui ne rendent pas compte de la beauté de ces instants...

— On fait la prochaine encore ensemble ?

— Si vous voulez.

— Sauf si c'est quelque chose que je ne sais pas danser, j'ai pas envie de vous marcher sur les pieds !

Un petit rire. On se sent bête, on ne sait quoi se dire, on se regarde et on se sourit.

La musique reprend.

— Bon, c'est une rumba, on y va ?

La rumba pour tu sais quoi, c'est presque aussi bien que le tango.

— On pourrait peut-être se tutoyer ?

— Si vous... si tu veux, oui...

Après la rumba, par un coup de cymbale retentissant, le batteur annonce que ça va bouger, les danseurs de swing préparez-vous !

— Pfff, un swing... On va faire un p'tit tour dehors ?

Un chemin fait le tour du lac, jalonné de saules penchés sur l'eau et de buissons touffus, un petit chemin qui donne plus envie de s'arrêter que de marcher...

Être dans les bras d'un garçon pour la danse n'a rien de choquant. Comment s'y prendrait-on autrement ? Mais là, où l'on n'est plus face à

face pour danser, les gestes ont soudain une autre dimension, un autre sens. Une main prise doucement, un bras qui enlace les épaules, des lèvres qui effleurent une joue, frôlent un coin de bouche... Les buissons deviennent complices d'un peu d'isolement, les arbres offrent un appui aux corps qui s'enlacent comme pour danser, mais ce n'est plus la musique qui les guide, ou alors une autre petite musique intérieure à laquelle il faut pourtant résister. L'écran de verdure peut laisser entrevoir les silhouettes à d'autres couples eux aussi à la recherche d'un abri, ou à des promeneurs. On n'ira pas plus loin. Pas plus loin que des baisers. Pas plus loin que des caresses, des effleurements plutôt, qui ressemblent à des questions. La prochaine fois ?... peut-être ? jusqu'où ?

Quand ce n'est pas le petit chemin, c'est le lac, une promenade sur l'eau. Le gérant loue des pédalos, à deux ou quatre places, à la demi-heure, à l'heure. À quatre places c'est plutôt pour la rigolade, les garçons pédalent à toute vitesse ou font tanguer l'embarcation pour le plaisir d'entendre crier les filles éclaboussées ou apeurées. Apeurées pour de vrai ou pas, parce qu'elles savent bien faire semblant aussi, pour se rendre intéressantes. On n'embarque pas sur les pédalos à deux places pour rire. Ceux-là n'évoluent pas au milieu du lac, mais recherchent sur la rive l'écran de quelque saule pleureur. C'est encore plus romantique que le petit chemin, bien que les pédalos n'aient pas le charme des gondoles vénitiennes ni des canots des années folles poussés à la rame par des jeunes hommes gominés. Mais le romantisme est rarement à l'origine de ce choix. Si les garçons peuvent en espérer plus de discrétion, et par conséquent d'initiative, les filles font valoir le danger de naufrage en cas de turbulences exagérées, soit qu'elles redoutent d'y succomber, soit qu'elles les craignent.

Ils ne savent pas, ces candidats à l'unique et grande aventure de l'amour, qui n'en sont qu'aux prémices, bien modestes par rapport à tout ce qui les attend, de déceptions et de souffrances peut-être, mais surtout de merveilles et de bonheurs, ils ne savent pas que quoi qu'il leur arrive ils ne les oublieront jamais, ces doux émois, ces petites audaces, par lesquels tout a commencé.

Pour tout on se souvient du premier, de la première... Le premier jouet, le premier vélo, la première permanente, le premier soutien-gorge, la

première cravate, les premières règles, le premier jour d'apprentissage, d'internat, de travail, la première cuite, la première voiture, et la liste pourrait ainsi se dérouler indéfiniment. On n'oublie jamais le premier amour, même s'il n'a été qu'une pâle esquisse, même s'il n'a duré que ce que durent les roses...

Le bal a commencé par une marche, il s'achève de même. La dernière danse dure toujours plus longtemps que les autres, mais il faut bien une fin. Les musiciens s'emploient illico à ranger leurs instruments. La salle se vide, au bar c'est l'heure des derniers verres. La foule des danseurs et danseuses se disperse, il faudra un peu de patience à certains pour retrouver leur monture noyée dans le flot des vélos. On se raccompagne, on s'attend, on s'attarde un peu, on pose des jalons.

— Tu reviens dimanche prochain ? Sûr ? Je penserai à toi dans la semaine.

— Oh, tu dis ça...

— Si, je t'assure. On s'embrasse ?

— Pas devant tout le monde !

— Allez, un petit bécot...

Juliette et Camille arrivent juste pour le souper. Un peu décoiffées, un peu haletantes. Gilbert les regarde, se demande si l'éclat de leurs yeux et le rose de leurs joues sont dus seulement au fait qu'elles ont dansé et pédalé. Simone était à peine plus âgée que Juliette quand il lui a fait comprendre qu'elle lui plaisait, et s'ils se sont mariés rapidement, c'était pour ne pas prolonger les risques de l'attente. Elle était si belle, sa Simone, comme le sont ses filles que cet après-midi des garçons ont tenues dans leurs bras... Il ne s'aventurera pas sur le terrain dévolu à la mère. Il se contentera des habituelles questions :

— Alors, c'était bien ? La valse, tu t'y fais, Camille ? Y avait le violon ?

Alain, qui ne perd pas une miette des conversations, et cherche toujours à comprendre le pouvoir de ce bal dont elles ne se lassent jamais, lance innocemment une question entendue dans la bouche de sa mère :

— Vous avez « rafraîchi » avec qui ?

— De quoi tu te mêles, à ton âge ? lui lance Juliette, qui saisit cependant la balle au bond : Avec Christian, petit curieux !

Christian, sa perm, l'Allemagne, ses galons et ses qualités, et Gilbert qui s'en mêle, il manque au chantier, et vivement qu'il revienne... Christian éclipse le bal et ses énigmes.

Les jours de semaine, Simone n'a jamais besoin de réveiller Juliette et Camille le matin. Comme leur père, elles ont déjà « un réveil dans la tête ».

Mais certains lundis, quand la veille elles ne sont pas allées danser l'après-midi à la guinguette mais dans un bal de nuit, et qu'alors le sommeil a été court entre leur retour et l'heure du lever, elle entre doucement dans la chambre. Pelotonnées dans leur lit, les belles boucles de la veille en vrac sur l'oreiller, elles ressemblent aux fillettes qu'elles étaient encore il y a peu.

— C'est l'heure...

Quelques grognements : Mmm... déjà... Quelques étirements, et les voilà debout. Elles se contenteront aujourd'hui d'une toilette de chat, garderont sur elles un petit reste de « Soir de Paris », et au moment du départ pour le travail leurs premiers coups de pédale manqueront un peu d'ardeur. Les premiers seulement.

Alain dort encore, Gilbert est déjà parti, sur les chantiers la journée commence de bonne heure. Simone, qui a déjeuné avec lui, se ressert un café et s'attable avec ses filles.

— Je ne vous ai pas entendues rentrer cette nuit, il était tard ?

Son bol dans les mains, les lèvres ourlées de cacao, Juliette répond :

— Non, pas trop, deux heures je crois... ou un peu plus...

— Vous vous êtes bien amusées ?

Les deux têtes opinent. Oui.

— Vous avez été sages ?

Sages. Elles savent ce que signifie ce mot dans la bouche de leur mère les lendemains de bal. Rien à voir avec la sagesse de l'enfance, soyez gentilles, bien polies et écoutez la maîtresse à l'école. Simone, à sa façon, a initié Juliette, puis Camille, déjà en partie renseignée par son aînée, car de quoi parlent des sœurs qui dorment dans la même chambre, avant de sombrer dans le sommeil, quand elles vivent cette métamorphose tant attendue qui fait enfin d'elles des jeunes filles, en apparence des presque femmes ?

Initié, si on peut dire... C'est-à-dire comme elle l'a été elle-même par sa mère, avec cette retenue instinctive des femmes, toujours un peu teintée de la culpabilité originelle et de la difficulté à prononcer les mots crus de l'amour, de sa pratique, de ses conséquences. Il y a des choses qui se font mais ne se disent pas. Qui se chuchotent, ou se devinent, comme le plaisir, qu'on tait.

Amusez-vous, profitez de votre jeunesse, dit Simone, mais méfiez-vous des garçons. Ils ne sont pas comme les filles, ni dans leur corps, ni dans leur tête. Ils aiment conquérir, découvrir, souvent impatients, exigeants.

Danser avec les garçons, oui, rire avec eux, aussi. Les trouver charmants, pourquoi pas ? Mais connaître les limites. Quelles limites ? Inutile de le préciser, les filles le devinent. On peut leur accorder ce qui s'offre à la vue de tout le monde, la main, la joue, le creux du cou. La bouche, extrême limite. Mais bientôt ce sont les parties intimes de leurs corps, celles que seule leur mère peut voir, et encore, qui attirent leurs mains gourmandes. Celles que cachent des tissus délicats, que défendent des agrafes et des élastiques. Ils y rencontrent des rondeurs, des douceurs, des moiteurs qui les rendent fous. Ils perdent la tête, ce qu'elles, les filles, doivent absolument éviter.

Juliette est née neuf mois pile après le mariage de ses parents. Gilbert se conduisait-il en conquérant, en impatient ? Comment Simone réussissait-elle à calmer ses ardeurs sans le décourager ?

L'amour charnel, le désir ardent, « le péché de chair », tout ce qui fait clignoter le signal « danger », a toujours existé. Dans les légendes, les romans et les films dont se délectent bien des femmes, même et surtout les

sages et les vertueuses. Et dans la vraie vie. Des siècles ont passé, balayant les privilèges, le temps des courtisanes, des favorites, du droit de cuissage et autres pratiques, il en reste cependant des traces quasi indélébiles. Les audaces des garçons sont encore jugées normales, celles des filles déplacées. On ne dit pas d'un garçon qu'il est un « coureur » et d'une fille une « coureuse » sur le même ton, indulgent et pourquoi pas flatteur pour l'un, réprobateur pour l'autre. Mais la raison essentielle en est simple, elle est de nature biologique. Quand faut-il y a, c'est la fille qui en porte la preuve irréfutable et le poids. Tous les garçons ne sont cependant pas des lâches, dépourvus de cœur, loin de là. La plupart assument, et les couples ainsi formés par obligation et par devoir ne seront pas forcément moins heureux que les autres. Mais le risque de l'abandon existe, et l'expression « fille mère » est lourde de conséquences, morales, matérielles, qui tachent et même brisent des familles, qui hypothèquent des vies.

Simone cache sa difficulté à expliquer tout cela sous des grands mots : soyez dignes, soyez propres. Tout en sachant que la dignité et la propreté auxquelles elle fait allusion sont souvent question de chance, et d'apparence. Toutes les mariées « en blanc » ne méritent pas ce symbole de pureté. Tous les « enfants de sept ou huit mois » ne se trompent pas de date quand ils pointent un peu trop tôt le bout de leur nez.

Mais ce n'est pas en brandissant la menace du danger qu'on l'éloigne le plus sûrement. Et puis il ne faut pas voir le mal partout.

Allez danser, les filles, dans les bras des garçons. La jeunesse, c'est si beau, si fragile. Tâchez de ne pas passer à côté. Mais soyez prudentes...

Camille sent bien que les mots un peu solennels de Simone, les lendemains de bal, que ses regards à la recherche de quelques indices, une hésitation, un trouble, une rougeur qui pourraient laisser supposer des secrets, s'adressent surtout à Juliette, qui fréquente assidûment les bals depuis deux ans, alors qu'elle, la petite, les découvre seulement.

Et c'est vrai que jusqu'à présent elle a surtout observé, et qu'en acceptant les invitations à danser, elle pense encore plus à la technique et aux bonnes manières qu'au plaisir. Les pas glissés, la valse oh la valse un deux trois un deux trois et comment prévoir la reprise... la java ça va vite hou la la je sens que je vais déraiser... la main des danseurs de tango à la

bonne place ou pas... et s'il me retient pour la prochaine qu'est-ce que je dis... Elle n'a encore fait aucune danse bleue. Si, en réalité, quelques-unes, mais avec Michel, que toutes les filles aiment bien tellement il est gentil et drôle avec cette bouille de gamin qu'il a gardée, mais qu'elles ne choisissent pas pour s'offrir un petit moment d'émotion... et peut-être davantage.

— Eh ben Camille, dit-il, gouailleur, la voyant hésiter, t'oses pas inviter un garçon, ou alors y en a pas un qui te plaît ? Même pas moi ?

Les autres ne rient pas pendant les danses bleues, eux si. Des autres et d'eux-mêmes.

Juliette a de l'avance sur sa cadette. Normal. Elle a déjà « fait des touches », « rafraîchi » en tête à tête. Elle s'est laissé emmener sur le petit chemin, sur un pédalo à deux places. Rien de sérieux, des amourettes.

La première fois que Camille l'a vue sortir de la salle et s'éloigner main dans la main avec un garçon, elle a guetté leur retour. Et quand ils sont revenus, une demi-heure plus tard :

— Ne me regarde pas comme ça, lui a dit Juliette, on n'a pas fait de mal !

— Bouge pas, t'as un peu de mousse dans les cheveux, je te l'enlève...

De la mousse de l'arbre contre lequel elle s'était adossée, pressée par son galant.

On n'a pas fait de mal...

Elle est où, la barrière entre le faire ou pas, le mal, elle consiste en quoi précisément ? Est-ce qu'elle est la même pour tous, ou plutôt pour toutes, puisque c'est aux filles de ne pas la franchir ? Et quand la volonté de résister vient à manquer, est-ce qu'on s'en rend compte ? À temps ?

Elles sont marrantes, les filles, quand elles parlent des garçons avant d'avoir rencontré l'amour, même quand il n'est rien d'autre encore qu'une

petite « touche ».

— Moi j’aime pas les blonds. Les cheveux blonds, ça va bien aux filles, pas aux garçons.

— T’as raison, ça fait fade.

— Y en a quand même des pas mal, des blonds, le fiancé de ma cousine qui se marie bientôt il est blond, eh ben lui je le trouve beau.

— Des exceptions, y en a pour tout !

Les blonds. Un autre jour elles en auront contre les frisés, ou les porteurs de lunettes, ou encore contre les roux.

Elles y vont de bon cœur, de leurs commentaires, de leurs rires, de leurs affirmations catégoriques. Jusqu’au jour où...

Camille, elle, ce sont les frisés qui ne lui plaisent pas. Peu importe la couleur de leurs cheveux. Un peu ondulés à la rigueur, mais frisés, non !

Un dimanche d’août, à la guinguette, alors que sur la piste trottent allègrement des couples danseurs de java, dont Juliette et un beau grand brun, de ceux qu’elle préfère, un petit jeune homme vient s’asseoir près d’elle. Leurs regards se croisent, il lui sourit. Un peu après, c’est elle qui se tourne à nouveau vers lui. Il est frisé. Châtain mais frisé. Il lui sourit encore. Il a l’air gentil. Elle lui rend son sourire.

— Vous êtes d’ici ?

— Oui, enfin presque, d’un village pas loin.

— Moi je suis en vacances chez ma tante, pour trois semaines.

La java est finie.

— On fait la prochaine ensemble ?

Et voilà Camille dans les bras du petit jeune homme frisé pour une marche, et qui s’y trouve bien. Puis pour un tango. Et elle s’y trouve encore mieux. Puis il l’invite à la buvette, pour « rafraîchir » en tête à tête.

— Je t’ai repérée tout à l’heure, lui dit-il, j’avais prévu de t’inviter à danser. Tu t’appelles comment ?

— Camille. Et toi ?

— Gérard.

Ensuite ils dansent encore. Il assure son étreinte, elle ne se dérobe pas. Elle sent son souffle tout près de son visage. Et voilà, pas gêné, qu'il lui colle un petit baiser sur la tempe. Elle lève les yeux, rencontre les siens, qui sourient. Elle sourit aussi.

Juliette... Où est Juliette ? Est-ce qu'elle m'a vue ?

Juliette était sur un pédalo à deux places, avec le beau grand brun. Ils reviennent, et la grande sœur voit la petite avec le frisé qui la serre de près. Et qui, le bal fini, la raccompagne jusqu'au parc à vélos, où elle l'attend, sans le grand brun. Entre eux ça ne va plus, il s'est montré trop hardi et elle a dû se défendre, au risque de faire chavirer le pédalo.

— Tu reviens dimanche prochain, Camille ?

— Oui.

— Je t'attendrai ici. Deux heures et demie, d'accord ?

Elle n'ose pas lui dire qu'elle sera peut-être un peu en retard, à cause du chapelet...

Les deux sœurs pédalent jusqu'à la maison sans mot dire.

L'une repense aux gestes du beau brun, se demande si elle ne s'est pas affolée un peu vite. Il a pris la mouche. Pas un mot jusqu'au retour à l'embarcadère. Même pas la main tendue pour l'aider à débarquer, comme si avec des escarpins c'était facile. Déçu, ou vexé ? Sûrement vexé, il devait se croire irrésistible. Dommage, il danse tellement bien.

L'autre a un peu les jambes en coton. Et une envie de rire, mais intérieurement, rien que pour elle. Gérard... Elle n'aimait pas ce prénom, ni les garçons aux cheveux frisés. C'est à n'y rien comprendre. Vivement dimanche prochain !

— Vous n'êtes pas bavardes, les filles, ce soir. C'était pas bien ?

— Si, comme d'habitude.

— Et toi, Camille, on dirait que tu n'as pas faim, que tu rêves...

— C'est la chaleur, maman.

— Moi aussi j’ai eu chaud, ajoute Juliette.

Le samedi suivant, alors qu’elles s’emploient à leur mise en plis hebdomadaire, Gilbert lance, toujours un brin moqueur :

— Elle va être contente, demain, la grand-mère Antoinette, de savoir que vous avez fait vos chichis pour elle !

Camille dresse la tête, contrariant un geste de Juliette qui laisse tomber son peigne.

— Demain ? On va chez mémère demain ? Vous aviez dit le dimanche d’après !

— Oui, mais y a du changement. La camionnette, le patron peut me la laisser demain, mais pas l’autre dimanche. J’ai fait prévenir la grand-mère, la secrétaire a téléphoné à sa voisine.

— On y va demain ?

— Ben quoi, Camille, d’habitude c’est toi qui trouves qu’on n’y va pas assez souvent, et aujourd’hui on dirait que ça te défrise ! C’est pas le moment, en pleine mise en plis !

Alain, en digne héritier de l’humour de son père, pouffe de rire.

On dirait que maintenant Camille fait la tête. Simone s’approche.

— C’est à cause du bal ? Que vous le manquiez une fois, ce n’est tout de même pas un drame, que ce soit ce dimanche-ci ou l’autre, qu’est-ce que ça change ?

— Rien, mais vous aviez dit...

Simone n’insiste pas, un peu étonnée tout de même que la contrariété vienne de la petite. Mais bof... demain chez la grand-mère elle n’y pensera plus.

Silence le soir dans la chambre des deux filles.

Juliette hésite à questionner Camille : Il t’a donné rendez-vous, ton petit danseur ?

À se moquer un peu d’elle : T’es amoureuse, ben dis donc c’est du rapide !

À la rassurer : T'en fais pas, tu le retrouveras !

À lui balancer une petite roserie : S'il ne te voit pas, il se consolera avec une autre !

Elle s'abstient. Elle est passée par là, toute contente alors qu'on lui fiche la paix.

Même prévenue la veille seulement, mémère Antoinette, experte en conserves maison, en légumes du jardin et en pâtisseries croustillantes, a fait des merveilles. Après le repas, on transporte les chaises sous un pommier et on chante les vieilles chansons d'autrefois qui font rire ses petites-filles et encore plus Alain. Même quand il s'agit de la plus triste de tout le répertoire, celle qu'entonne justement la grand-mère et dont ils reprennent en chœur le refrain :

*C'est aujourd'hui dimanche
Tiens ma jolie maman
Voici des roses blanches
Toi qui les aimes tant*

Alain trépigne de joie, attend que la situation se corse.

*Sur son petit lit blanc
Là-bas elle m'attend*

Et rejoint le chœur pour les dernières paroles :

*Et quand tu t'en iras
Au grand jardin là-bas
Toutes ces roses blanches
Tu les emporteras [10](#)*

Oubliée la guinguette, oubliés les tangos, oublié le petit frisé...

Mais au cours de la semaine qui suit, jour après jour Camille se remet à attendre l'instant où elle va le voir venir vers elle, lui sourire, l'entraîner sur la piste, la prendre dans ses bras, la serrer un peu plus que la première fois,

peut-être, et pourquoi pas lui proposer le petit chemin... Gérard, comme prénom, finalement c'est pas mal.

Les jours s'étirent. Jeudi... Vendredi... Samedi, enfin, la mise en plis... Dimanche ! La messe. Les vêpres ! Chapelet ou pas ? M'sieur le curé, par pitié... Chapelet !... La Titiine plus traînante que jamais. Je vous salue Mariiiiie... Ainsi soit-iiiiil !...

Trois heures moins quelques minutes. Gérard n'est pas là, près du fouillis de vélos. Ni au bord du lac, à la guetter.

Enfin elle l'aperçoit, à l'entrée de la salle. Mais... il y a une fille près de lui. Ça ne veut rien dire. Si, parce que voilà les musiciens qui entament une rumba et lui qui enlace la fille. Il aperçoit Camille, lâche sa partenaire et s'approche. Sans sourire.

— J't'ai attendue dimanche dernier ! C'est ça tes promesses ?

— J'ai pas pu. On a eu un empêchement. On a été chez ma grand-mère.

— Elle a bon dos ta grand-mère !

— C'est vrai, j'te jure !

Elle regrette d'avoir dit ça, j'te jure, parce qu'elle voit bien qu'il ne la croit pas, ou qu'il ne veut pas la croire, parce qu'il a attendu pour rien. Comment elle dit, déjà, maman, pour les garçons ? Exigeants, impatients...

La fille attend son danseur en manifestant des signes d'impatience. Camille la connaît un peu, de vue seulement, elle fait partie de celles dont on ne dit pas de bien.

Elle finit par s'approcher.

— Alors Gérard, tu viens, oui ou non ?

— Oui, j'arrive. Écoute, Camille, j'allais pas t'attendre tout l'après-midi... pour rien en plus...

Elle reste en bordure de la piste de danse, voit la fille ostensiblement pendue au cou de Gérard. Elle le fait exprès, pense-t-elle, pour me faire maronner.

— Camille ! Je te cherchais !

C'est Michel.

— T'en fais une tête !

Il l'emmène à la buvette, lui offre un diabolo. Elle lui explique pour la semaine dernière, le repas chez la grand-mère, le rendez-vous manqué.

— De toute façon y avait rien eu entre nous. Et d'abord je sais pas ce qui m'a pris, j'aime pas les frisés.

Premier chagrin d'amour ? Non, vu qu'il n'y avait pas encore amour. Juste un petit pincement au cœur, un peu douloureux sur le coup. Il s'estompera vite. Mais elle ne l'oubliera jamais complètement, puisqu'il était aussi une première expérience. Elle en rira, et en gardera peut-être un peu de rancune à l'égard des frisés...

Printemps 1954. Juliette a fêté ses vingt ans. Dans sa famille. Puis dans l'atelier de madame Bouleau, qui a débouché une bouteille de champagne. Pas du mousseux, parfois baptisé champagne, du vrai de vrai. Les cousettes étaient un peu pompettes et elles ont chanté.

*On n'a pas tous les jours vingt ans
Ça nous arrive une fois seulement
C'est le jour le plus beau d'à vie
Alors on peut faire des folies [11](#)*

Juliette l'avait faite avant, sa folie. Parce que maintenant elle « fréquente », ce qui signifie que c'est du sérieux, que les familles sont au courant. Le jour de Pâques seront célébrées ses fiançailles, avec la bague comme preuve officielle d'amour et d'engagement. Elle n'a pas attendu pour donner à son futur sa preuve personnelle. Elle ne l'a dit à personne.

Peut-être Simone l'a-t-elle deviné... Peut-être elle aussi en son temps avait-elle un peu triché avec la sacro-sainte morale... Mais à ce stade-là peut-on encore parler de mal, de faute, ou simplement d'un peu d'avance ? Camille s'en doute, mais ne dit rien. Elle observe sa sœur et son futur beau-frère et pense à son tour qui arrivera. Elle se dit que ce moment-là, elle aussi le voudra secret.

C'est au mariage de Jeannine, la première ouvrière de madame Bouleau, que Juliette a rencontré l'homme de sa vie.

— Tu verras, lui avait dit celle-ci, je te réserve un cavalier qui devrait te plaire...

Parmi les préparatifs de tous les mariages, celui de la composition du cortège n'est pas le plus anodin, surtout pour la jeunesse, car il s'agit de faire des cavaliers et des cavalières des couples assortis pour le temps de la fête, avec souvent une arrière-pensée : et pourquoi pas pour plus longtemps, voire toujours ? Les mères, les grand-mères proposent, conseillent, en fonction des âges, des situations, et sans l'avouer jouent les marieuses. Celui-ci avec celle-là, ils iraient bien ensemble, ce qui peut vouloir dire qu'ils seraient assortis physiquement... mais tout aussi bien que le gars ferait une bonne affaire, les parents de la fille ayant « du bien ».

Jeannine a épousé un instituteur, et Juliette s'est trouvée au bras d'un collègue du marié. Près de lui sur le chemin de la mairie, de l'église, et au repas. Un garçon gentil, agréable, mais c'est pour un autre qu'elle a eu un coup de foudre, un cousin du marié.

Les bals de noces se doivent d'être gais. La danse du balai, menée par le garçon d'honneur, fait et défait les couples. Aux trois coups frappés sur le sol il faut changer de partenaire, souvent dans le rire, car tout le monde doit participer, jeunes ou vieux. Quant à la danse du tapis, c'est une simple ronde, jusqu'à ce que le garçon d'honneur, encore lui, lance le jeu en allant déposer le tapis aux pieds de celle qui va devoir s'y agenouiller avec lui et l'embrasser, puis à son tour s'emparer du tapis et inviter quelqu'un... S'embrasser à genoux n'est pas toujours facile, les filles se prennent les pieds dans leurs robes longues, les aînés ont perdu leur souplesse... Dans le relâchement de ces danses fantaisistes, les cavaliers et les cavalières se mélangent, se confondent, et c'est ainsi qu'après la danse du tapis Juliette s'est retrouvée à valser dans les bras d'un Roland qu'elle n'allait plus quitter.

Quand au milieu de la nuit les jeunes sont allés dénicher les mariés, sans bruit ni lumière jusqu'à la porte de leur refuge enfin trouvé, pour les surprendre, Juliette était guidée par une main ferme, et quand ils ont fait

irruption dans la chambre et dans l'intimité toute neuve du jeune couple, ils ont échangé un coup d'œil. Un signe...

Le cavalier de Juliette, l'instituteur, qu'elle lui a décrit, aurait plu à Simone, comme gendre. La profession est bien considérée, même si elle est modestement rémunérée. C'est en partie pour cette raison que les enseignants font souvent des « mariages pédagogiques », les bals annuels des écoles normales, qui ne sont pas mixtes, servant de prétexte à des rencontres. L'institution se fait ainsi entremetteuse et reconnaît, sans l'afficher, les mérites de la danse, parfois supérieurs à ceux des conférences, des stages et autres activités censées être plus nobles, dans la probabilité et l'art de former des couples.

Elle n'a cependant aucun regret, Simone, ce Roland Daubré, l'élú de sa fille, bien de sa personne, employé dans une coopérative agricole, à Carignan, dans les Ardennes, où vit sa famille, a immédiatement conquis toute sa future belle-famille. Il possède une moto et kidnappe souvent sa belle, le dimanche, pour l'emmener chez ses parents, ou ailleurs.

Alain observe les amoureux, guette leurs petits gestes, qui restent discrets. Le bras de Roland qui entoure la taille de Juliette, sa main qui glisse sous la table. Si après le repas ils sortent et s'éloignent un peu, il brûle d'envie de les suivre mais n'ose pas.

— Ils vont où ? Faire quoi ?

Personne ne lui répond.

Alain est un petit garçon curieux, intrigué, plus encore que par le bal, vaguement troublé. Les amoureux... Dans la cour de l'école, les grands, garçons et filles, se moquent les uns des autres en criant : Il est amoureux-eux ! Elle est amoureux-se !

Les dimanches où Roland partage le repas de la famille, Juliette est dispensée des vêpres, et Camille pédale seule jusqu'à la guinguette, où les fiancés feront peut-être une apparition un peu plus tard.

Elle aussi a franchi des étapes. Quand elle danse elle n'a plus besoin de penser aux pas, de compter, même pour la valse. Elle a accepté des invitations à prendre le petit chemin, le pédalo à deux places. Pas avec le même garçon. Elle a été embrassée, de vrais baisers. Des mains ont caressé

son corps, tenté des approches osées, jusqu'à présent repoussées. Elle a manqué des rendez-vous, exprès. Elle a fait des jalouses, par exemple quand un charmant jeune homme en uniforme de la marine n'a dansé qu'avec elle tout un après-midi, et qu'elle sentait sur elle tant de regards envieux.

— T'en auras un aussi d'amoureux, toi, quand t'auras vingt ans ? lui demande Alain.

— Bien sûr, et peut-être même avant !

— Ah bon, t'auras le droit ?

Où, comment franchit-on les limites quand on a dix-huit ans, vingt ans dans ces années 50 où le sexe est tabou, à commencer par le mot lui-même, où dans les histoires d'amour on ne veut voir que le côté romantique, le côté cœur ? La presse du cœur, c'est d'ailleurs ainsi que l'on désigne les journaux féminins, *Intimité*, *Confidences*, *Nous deux*, qui atteignent des tirages énormes, avec au menu des romans-photos, des histoires à l'eau de rose et des conseils de vie quotidienne, en occultant pudiquement tout ce qui touche à l'amour charnel.

Et pourtant la mode, pour les filles, est aux tailles cintrées, aux jupes en corolles sous lesquelles froufroutent des jupons, ce qui souligne leurs atouts, leur poitrine, leurs jambes, leurs genoux... Même sans le vouloir, et parfois elles le veulent, elles aguichent les garçons et doivent leur résister.

Mais ce mélange de désir, d'envie d'oser, de « savoir », de transgresser la loi, freiné par cette retenue instinctive venue de si loin, et par la peur des conséquences aussi, n'est pas sans un certain charme. Il donne du piment à l'attente. L'issue n'en aura que plus d'importance.

Celles qui cèdent, les après-midi ou les nuits de bal, le font dans des lieux sans romantisme ni confort. De l'herbe ou de la mousse, de la paille ou du foin en guise de couche, trahies parfois au retour à la danse par des jupes froissées ou des brindilles... Les rendez-vous clandestins, à plus forte raison dans des chambres où se glisser à l'insu des parents, sont des cas extrêmes, à la limite de l'impossible.

8 mai 1954. Un jour férié. Comme chaque année, un bal de nuit est prévu à la salle des fêtes du chef-lieu qui sera décorée de draperies bleu-blanc-rouge. Le bal de la victoire.

Bien des fois Simone a raconté à ses filles les scènes de liesse qui ont accompagné la nouvelle de la capitulation allemande, le 8 mai 1945. Les cloches de toutes les églises sonnaient à la volée, les gens dans les rues riaient et s'embrassaient. Des bals s'improvisaient sur les places, à la campagne dans les granges.

Pourtant, il y avait encore tant de souffrances, d'attentes, d'incertitude, d'angoisse. Tant de disparus, de dégâts, de problèmes... Il aurait pu paraître indécent alors de danser et de rire. Ça ne l'était pas. Parce que la plupart de ceux qui riaient pleuraient en même temps. La joie, le soulagement, l'espoir l'emportaient sur la peine, mais ne l'occultaient pas.

8 mai 1954. Cet anniversaire ne sera pas célébré comme les autres années. Hier, à Diên Biên Phu, en Indochine, l'armée française a cessé le combat, vaincue.

— Camille, va donc chercher le pain, dit Simone.

Elle a entendu la voiture du boulanger, qui ne connaît, comme bon nombre de commerçants, que des moitiés de jours fériés.

— Ah c'est toi, Camille !

Il la connaît bien, c'est une copine de sa fille qui aime aussi beaucoup le bal. Et justement il a une nouvelle à ce sujet.

— Y a pas de bal, ce soir, c'est supprimé, je profite de ma tournée pour prévenir les jeunes, pour qu'ils ne se déplacent pas pour rien.

— Supprimé ? Vous êtes sûr ?

— Eh oui. Si tu ne me crois pas, prends ton vélo et va voir, c'est affiché à la porte de la salle des fêtes.

— Pas de bal... mais pourquoi ?

— À cause de l'Indochine, Diên Biên Phu, vous n'avez pas entendu à la radio ?

Si. Gilbert a écouté les informations au poste. Et il a dit qu'il se doutait que ça finirait mal, parce que cette guerre était un vrai bournier, et que pour s'en sortir là-bas il fallait bien connaître le terrain.

Il est dans la cuisine quand Camille rentre et pose le pain sur la table. Elle le jette plutôt.

— Ben quoi, Camille, en voilà des manières !

— Le boulanger vient de me dire que le bal de ce soir est annulé.

— Normal. On ne danse pas quand il est question de défaite.

Gilbert a prononcé ces mots d'un ton rare chez lui, celui de la gravité.

Qu'est-ce que Camille connaît de l'Indochine et de cette guerre qui vient ainsi de s'achever ?

À l'école primaire d'abord, avec l'instituteur, puis au cours complémentaire avec le professeur d'histoire-géo, elle a appris comme tous les écoliers et les collégiens de son âge la liste des colonies françaises et en a tracé les cartes. Ça tenait du dessin avec les couleurs à respecter pour les montagnes, les plaines, les fleuves. Les noms des pays et des villes étaient parfois un peu difficiles à retenir, mais amusants à prononcer, surtout pour Madagascar, et l'Afrique noire. Tananarive... Fianarantsoa... Oubangui-Chari... Bobo-Dioulasso...

L'Indochine ? La carte prenait la forme d'un grand S, avec une pointe en bas. Annam, Tonkin, Cochinchine, Laos. Elle pourrait encore la refaire de mémoire.

Dans la famille Mourot, comme dans beaucoup d'autres, quand on parlait de guerre, rarement à vrai dire, c'était encore de celle que tout le monde ici, les civils comme les militaires, avait connue, traversée, subie d'une façon ou d'une autre. L'Indochine, c'est au bout du monde. N'y combattaient, pourtant depuis six ans déjà, que des soldats de métier, engagés volontaires. Les causes et le déroulement en étaient compliqués. C'est de la politique, disait Gilbert.

Juliette s'en moque, non pas de la terrible bataille perdue, mais du bal annulé. Facile ! elle a son Roland, son fiancé comme elle dit avec la bouche

en cœur, maintenant qu'elle a la bague de fiançailles au doigt, et si elle aime toujours danser, exclusivement avec lui, les danses bleues, les touches, tout ça c'est fini pour elle, elle s'en passe facilement.

Mais Camille... Elle avait un rendez-vous, et pas avec le premier venu, avec le fils du géomètre qui va passer son bac le mois prochain...

Ce soir-là, autour de la table, à laquelle Roland est convié, il n'est d'abord question que des petites choses de la vie, de celles qui en rendent l'ordinaire agréable. De la quiche lorraine de Simone, toujours réussie mais à chaque fois encore meilleure que d'habitude. De la véranda par laquelle Gilbert envisage de prolonger la maison. Des saints de glace qui approchent mais qui, espérons-le, ne mériteront pas leur nom ! Car, dit Simone, les patates commencent à lever et une gelée ne leur ferait pas de bien.

C'est Roland qui amène la conversation sur l'Indochine, après un silence.

— Sur les trente-cinq mille hommes pris au piège de Diên Biên Phu, dit-il, il paraît que quelques centaines seulement ont survécu.

Gilbert hoche la tête. Lui aussi y pensait.

— Et en Afrique du Nord ça pourrait bien péter aussi, poursuit Roland, surtout en Algérie.

— Parlons d'autre chose, coupe Simone.

Gilbert et elle sont nés pendant la Première Guerre mondiale. Ils en ont entendu des récits, vu des traces sinistres, des cimetières, des monuments aux morts dans tous les villages, jusqu'aux plus petits. Ils ont vu les femmes pleurer, remplacer les hommes dans tous les travaux, y compris les plus rudes. On leur a dit ensuite qu'il n'y aurait plus de guerre, que celle-ci était la der des der. Et vingt ans après, au plus beau de leur jeunesse, ils en ont subi une autre, qui les a séparés. Comme sa mère, Simone s'est débrouillée seule, avec ses deux fillettes. Et si Gilbert n'était pas revenu, comme tant et tant ? Il aurait pu y rester, lui aussi. Cette fois personne n'a dit que cette guerre-là était la der des der. On n'osait plus y croire. Et la preuve, cette guerre d'Indochine, commencée presque aussitôt. Et peut-être bientôt l'Algérie...

Le « parlons d'autre chose » de Simone a coupé la chique à tous, mais n'a pas pu empêcher les pensées. Les siennes, celles de Gilbert dont elle admire et apprécie tant la gaieté naturelle, mais dont elle décèle si facilement les moments de gravité, rares mais bien réels, où il est ailleurs, reparti en arrière ou au contraire projeté dans un avenir qui l'inquiète. Celles de Juliette qui dévore son Roland des yeux, d'un regard qui semble dire : pourvu que...

Alain perçoit « l'ange qui passe », qui serait plutôt un démon, sans comprendre ni oser poser ses pourquoi et ses comment.

Et Camille ?

C'est l'heure à laquelle aurait dû commencer le bal, dans la belle salle des fêtes qui va rester fermée. La nuit sera silencieuse, sans musique ni rires. Est-ce que le fils du géomètre, en ce moment, pense à elle comme elle pense à lui, à ce petit rien prometteur qu'il y a eu entre eux ? Dimanche prochain à la guinguette, alors ? Non. Il est pensionnaire à Verdun et les grandes sorties sont rares, à plus forte raison avant le bac.

Elle pense à cela mais elle en a un peu honte. D'un côté une bataille perdue, des milliers de morts, même si c'est à des milliers, des dizaines de milliers de kilomètres. De l'autre un bal, quelques heures passées à danser dans les bras d'un garçon, qui peut-être l'aurait invitée à « rafraîchir », donc emmenée au café ouvert les nuits de bal, avec un détour par une petite rue sombre pour quelques baisers... Elle a envie de pleurer. Pour le bal manqué.

Elle se lève pour aider sa mère à débarrasser. Quand Roland est là, comme des vêpres Juliette est dispensée des tâches ménagères. Le silence dure autour de la table.

— On fera la vaisselle demain, dit Simone.

Puis, reprenant place à la table :

— Alors, si on parlait de ce mariage ? On pourrait déjà au moins en fixer la date. Tiens, Camille, apporte-moi donc le calendrier.

À la fin de la soirée, Alain endormi, affalé sur la table, est porté dans son lit par Gilbert qui déclare que lui aussi tombe de sommeil et va se mettre

entre les draps. Juliette raccompagne Roland, mais la moto ne démarrera pas tout de suite.

Simone s'assoit sur une chaise, attire Camille contre elle, l'installe sur ses genoux, comme la petite fille qu'elle est encore un peu.

— T'as toujours pas digéré ton bal manqué, toi, hein ?

— Si, mais...

— Mais quoi ? T'avais un rendez-vous ? Tu peux me le dire, va...

Elle sent Camille contre elle qui hausse les épaules.

Ce serait peut-être le moment pour des confidences, et pourquoi pas des questions, des conseils... Mais Camille se lève brusquement et se dirige vers l'escalier qui mène à la chambre du haut où Juliette la rejoindra tout à l'heure, silencieuse et heureuse, avec un goût de baisers sur les lèvres.

En posant le pied sur la première marche elle se retourne et lance à sa mère :

— Le bal, j'm'en fous !

Procéder dans l'ordre, pour n'oublier personne.

Voyons les familles. Des grands-parents de la mariée ne reste que mémère Antoinette, encore alerte et rieuse malgré les épreuves qu'elle a traversées, deux guerres, la maladie et la disparition de son mari, pépère Jean, que les filles ont à peine connu et Alain pas du tout. Quant à Gilbert, il a été élevé avec son frère aîné Émile par des parents qui leur paraissaient à tous les deux anormalement âgés, et dont en plus ils ne portaient pas le nom, Jusset. La raison en était simple, ceux-ci n'étaient que les parents nourriciers des deux petits Mourot. Mourot, c'était le nom de leur mère, une femme sans homme, morte de maladie quelques mois seulement après la naissance du cadet. Émile et Gilbert, enfants de l'Assistance publique, avaient été placés chez les Jusset, des gens au grand cœur, qui ont eu le bonheur de voir « leurs deux gamins » apprendre un métier et se marier avant de disparaître.

Les oncles et tantes. Un couple du côté de Gilbert, Émile et sa femme Solange, qui vivent en Haute-Marne, un du côté de Simone, son frère Jacques marié à une... Simone elle aussi, qui viendront de la Nièvre. Des cousins et cousines, trois d'un côté, quatre de l'autre, certains déjà mariés, parents, les derniers adolescents. Cela fera de la jeunesse.

Du côté des Daubré, il y aura davantage de monde. Roland a encore un grand-père et les deux grand-mères, deux sœurs aînées, mariées et mères de famille, et trois frères cadets, dont l'un, Marc, a dix-huit ans comme Camille. Plus quelques oncles et tantes, et leur descendance.

À cette liste déjà longue va s'en ajouter une autre, celle des « relations ». De voisinage, de travail, d'invitations à « rendre ». Des gars qui partagent les chantiers avec Gilbert, dont Christian, qui a repris sa place non sans avoir été un peu tenté de « rempiler », pour les galons et le prestige de l'uniforme. Madame Bouleau et son mari, Jeannine et le sien, Claudette la nouvelle petite apprentie. Les jeunes gens et jeunes filles du village dont les familles ont invité Juliette et Camille aux mariages de leurs propres enfants. Il s'agit de n'oublier personne, au risque de blesser des gens.

— Michel ! s'écrie Camille. C'est pas moi qui me marie mais je veux qu'on invite Michel, c'est comme mon frère !

Ajoutons Michel.

On a déjà largement dépassé la cinquantaine ! constate Simone. Sans compter « les leurs », c'est-à-dire les relations et les obligations de la famille Daubré.

Plus la deuxième vague, celle des moins proches, qu'il conviendra d'inviter pour le dessert et le bal, c'est l'usage. Tout comme pour le vin d'honneur, après la cérémonie, qui sera pris au café du village.

Gilbert ne dit rien, ces arrangements et ceux qui vont suivre, les menus, les toilettes, les invitations, autrement dit « l'intendance », sont du domaine des femmes. Tout ça va en coûter, de l'argent, pense-t-il, mais cet argent-là il le sortira de bon cœur, parce que marier sa fille aînée c'est quelque chose et que, sans chercher à éblouir le village, il veut tout de même qu'on pense et qu'on dise ensuite que le Gilbert et la Simone Mourrot ont rudement bien fait les choses...

Au matin d'un beau jour lumineux de septembre, au bras de Gilbert, Juliette ouvre le cortège. Devant eux marche le petit couple d'honneur, Alain qui étrenne à huit ans sa première « grande culotte » (expression enfantine du mot « pantalon »), un œillet glissé dans la pochette de sa chemisette, ses cheveux lustrés à la brillantine Roja, tenant la main d'une petite Muguette de six ans, nièce de Roland, une poupée aux boucles blondes en robe rose, socquettes blanches et souliers vernis, un bouquet à la main. Alain fier comme un pape, mais un peu gêné aussi. Amoureux-eux... Dans ses oreilles résonnent les quolibets des grands benêts moqueurs. Les gens se mettent aux fenêtres ou sur le seuil des portes pour voir passer les cortèges de noces.

Tu vois, lui a dit Simone à l'occasion du dernier mariage célébré au village, bientôt à la place de la mariée ce sera Juliette et tu seras son garçon d'honneur.

Fier, Alain, qu'on le voie ainsi, tout beau, important, mais lundi matin, dans la cour de l'école... Amoureux-eux...

Derrière la mariée et son père viennent le vrai garçon et la vraie fille d'honneur, les grands, Camille en robe longue, presque aussi belle que Juliette, mais sans voile, au bras de Marc. Puis les jeunes, assortis au mieux. Puis les couples, les vrais. Ensuite les vieux, on dit plus gentiment les anciens, au bras de qui le leur a tendu. Le seul grand-père a proposé les deux siens, l'un à sa femme qui s'appuie de l'autre côté sur sa canne, l'autre à mémère Antoinette. Devant eux, la troisième grand-mère s'est arrimée à un oncle veuf.

Enfin, Simone au bras du père du marié, celui-ci fermant le cortège avec sa mère.

Juliette et Roland à la mairie, face à « l'officier d'état civil » ceint de l'écharpe, un peu juste car il a du coffre. Puis à l'église, debout dans le chœur, face au curé solennisé par ses atours sacrés. Alain a rejoint sa mère, Muguette la sienne. Ils se reprendront la main pour la sortie. Tout le monde a trouvé place dans les bancs, la cérémonie peut commencer. Dans le silence et le recueillement que même en cas de bonheur et de joie impose le lieu.

Mais cela n'empêche pas les pensées, ni les regards.

Des mariés l'un vers l'autre, furtifs mais profonds. Je t'aime. Moi aussi.

Des mères sur leurs enfants. Les perdrons-nous un peu ?

Des couples entre eux. Quand c'était nous... On a bien fait... Si on avait su...

Les absents ne sont pas oubliés. La petite larme de mémère Antoinette est autant pour pépère Jean que pour la petite-fille célébrée aujourd'hui. Sous les yeux mi-clos de Gilbert se dessinent les visages des parents Jusset, sans lesquels il ne serait pas l'homme heureux qu'il est devenu. Il les rouvre et regarde Simone, elle a toujours vingt ans ! Les jeunes, les cavaliers et les cavalières qui n'ont encore guère eu le temps de se découvrir, se regardent à la dérobée. Elle est pas mal, la cousine du marié... Pourquoi ils m'ont mise avec celui-ci, j'aurais préféré celui-là...

Alain se penche carrément en avant pour apercevoir Muguette, dans la travée d'en face, qui se trémousse à côté de sa mère comme si elle avait, ou a peut-être, envie de pipi. Amoureux-eux.

Camille ? Sa grande sœur qui se marie, c'est comme si c'était un peu elle. C'est comme une répétition. Elle suit, elle écoute. Quand ce sera moi... Quand, avec qui ?

Elle ne peut pas échapper à un petit voile de tristesse. Parce qu'en attendant elle va dormir seule dans la chambre d'en haut.

— Tu dors, Juliette ? Pas moi.

— Moi non plus.

— On cause un peu ?

— Si tu veux.

La mise en plis, elle va devoir se la faire toute seule, les veilles de bal. Et si je me faisais couper les cheveux, court, ça serait plus pratique ? C'est pas la mode...

Juliette ne travaillera plus chez madame Bouleau, ce serait trop loin. Si elle continue à faire des robes pour elle, est-ce qu'elle en fera encore pour moi aussi ?

Un cantique de circonstance, gaillardement entonné par le curé, suivi par des voix de femmes, ramène à la réalité Camille, un peu honteuse de ces pensées égoïstes, comme elle l'a été le soir du 8 mai dernier. Elle connaît le

cantique, où il est question d'amour. Elle se met à chanter joyeusement. Bonheur à toi ma Juliette !

Quand, le 8 mai 1954, à la table de ceux qui n'étaient pas encore ses beaux-parents, Roland avait suggéré qu'en Algérie ça pourrait bien péter, il ne se trompait pas.

Les faits, six mois plus tard, lui donnent raison. Des troubles de grande ampleur, en novembre, laissent présager que l'affaire est sérieuse, à en croire le ton des politiques, Pierre Mendès France, président du Conseil, François Mitterrand, ministre de l'Intérieur, qui affirment une volonté d'y mettre un terme avec la plus grande fermeté.

L'Algérie, ça n'est pas l'Indochine. Question de distance, d'abord. Question de statut, aussi. C'est une partie de la France, trois départements, Alger, Oran, Constantine, où vivent bon nombre de Français d'origine, les « pieds-noirs ». Camille se souvient d'une phrase apprise dans son livre de géographie du cours moyen, qui avait nécessité l'explication de l'instituteur : « La Méditerranée traverse la France, comme la Seine traverse Paris. »

Depuis novembre, Gilbert écoute plus régulièrement, plus attentivement la radio. Cette affaire d'Algérie l'inquiète, comme si la proximité augmentait le danger.

Bientôt on apprend que les besoins en hommes sont insuffisamment couverts, qu'on les estime à deux cent mille, ce qui suppose, contrairement à ce qui s'est passé en Indochine, qu'il va falloir faire appel au contingent. Des militaires de carrière, tout le monde n'en a pas parmi ses proches. Des fils en âge de faire leur service, si, du moins beaucoup. Ou des neveux, des cousins, des amis, des connaissances.

— Encore heureux que Roland en ait fini avec « son temps », répète Gilbert.

Les appelés envoyés là-bas, un peu comme ceux qui s'en étaient allés la fleur au fusil en 14, partent sinon joyeusement, du moins sans trop d'inquiétude. On ne parle pas de guerre, mais de « maintien de l'ordre », de

« pacification ». Et puis, pour beaucoup de ces gars de vingt ans qui n'ont jamais voyagé, ou alors pas bien loin, franchir la Grande Bleue, même au fond des cales ou sur les ponts surchargés de bateaux aux noms évocateurs, le *Ville-d'Alger*, le *Sidi-Ferruch*, a un petit goût d'aventure qui les exalte. Ce n'est que le début.

Camille réaménage la chambre qui lui paraît anormalement grande, le lit et l'armoire de Juliette ayant été affectés à Alain que le mariage de sa sœur a décidément fait grandir d'un coup. Après avoir eu droit au titre de garçon d'honneur, à une cavalière, au privilège de distribuer avec elle à tous les invités les deux petits morceaux, un rose et un blanc, de la jarretière de la mariée, le fait de se retrouver avec un « beau-frère » lui permet d'avoir désormais « sa » chambre ! Lui qui dormait jusque-là dans l'alcôve qui prolonge celle de ses parents, derrière un rideau de velours que Simone tirait chaque soir. Cela ne manquait pas de charme, lui permettant parfois de se glisser entre eux pour des câlins, mais maintenant qu'il a étrenné son premier pantalon, ce n'est plus de son âge. Il n'a pas fallu longtemps à son bricoleur de père pour repousser les limites du grenier qui couvre toute la surface de la maison et lui arranger une « vraie » chambre.

La jarretière de la mariée... Elle lui a causé une belle surprise, à Alain, le jour du mariage, presque de la peur. C'était au dessert, la superbe pièce montée de petits choux caramélisés trônait sur la table. Tout à coup, un grand cri ! Et Juliette se mettait à gigoter, en criant encore, repoussait sa chaise, comme s'il se passait quelque chose sous la table ! D'où enfin surgissait Marc, tout rigolard, brandissant une poignée de rubans.

— Ah c'était bien accroché, j'ai eu du mal à l'avoir !

Toute la tablée riait aussi et applaudissait. Alain questionnait Simone.

— Avoir quoi ? Accroché où ? C'est quoi, maman ?

— La jarretière de la mariée !

— Mais c'est quoi la jarretière ?

Sommairement renseigné, il applaudissait, comme tout le monde. Mais sans rire. Qu'est-ce qu'il y avait de rigolo là-dedans ?

Des rubans fixés au-dessus du genou, sous la robe longue de la mariée. Il avait dû relever la robe, Marc, pour s'en emparer... Comme pour le bal, il y avait du mystère, peut-être même du louche, là-dessous...

Pendant la fin de l'automne et l'hiver qui suivent le mariage de Juliette, Camille va moins souvent au bal. La saison s'est achevée à la guinguette et il lui coûte d'enfourcher son vélo sans sa sœur à ses côtés pour les bals de nuit. Elle revoit le fils du géomètre, une seule fois, il l'invite pour une danse, puis lui annonce que, son bac obtenu avec mention, il étudie le droit à la fac de Nancy.

— Et vous ?

— Je suis employée à la poste.

— Ah !

Il n'ouvre plus la bouche après, plus un mot. Non mais pour qui il se prend...

Gilbert, qui en avait le projet en tête, a franchi le pas, il a acheté une auto, une Aronde d'occasion. Souvent, à l'approche des dimanches, il lance des propositions. Si on montait voir les jeunes ? On prendra mémère Antoinette en passant. On « monte » vers Carignan, le fief de la famille Daubré. Par contre, c'est une « descente » qu'effectue la famille vers la Nièvre pour le basculement dans la nouvelle année. Quitter la maison pour trois jours, ça n'était jamais arrivé aux Mourot. À voir les préparatifs de Simone, on aurait pu croire qu'ils émigraient pour des semaines !

Parfois, c'est tout bonnement vers une séance de cinéma que les emmène l'Aronde.

— Une voiture, ça change la vie, répète Simone qui se fait belle pour chaque sortie.

— T'as vu, ta mère, plaisante Gilbert avec un clin d'œil en direction d'Alain, quand elle se met du rouge aux lèvres, elle se prend encore pour une jeune fille.

— Ben quoi, elle est aussi belle que les jeunes, maman, même plus.

— Plus belle que Juliette, que Camille ?

— Non, quand même pas, mais pareil.

— L'été prochain, promet-il au gamin, on ira voir passer le Tour de France.

— Où ? À Paris ?

— Non ! On regardera l'itinéraire sur le journal, le Tour passe toujours par la Lorraine ou pas très loin.

Alain se met à chanter :

— En passant par la Lorraine, avec leurs vélos !

Gilbert, tout bon chauffeur qu'il est, ne s'aventurerait pas jusqu'à Paris avec l'Aronde.

— On verra Bobet, papa ?

Le grand Louison Bobet, vainqueur en 53, en 54, pourquoi pas aussi en 55 ?

La promesse, en juillet, sera doublement tenue, par le père, et le champion.

Depuis qu'elle travaille, Camille donne sa paye à sa mère, comme la plupart, pour ne pas dire la totalité, de ces jeunes engagés si tôt dans la vie active. Pour certains, orphelins de père ou aînés d'une nombreuse fratrie, c'est une nécessité absolue. Mais même ceux chez qui règne, à défaut d'opulence, une modeste aisance n'y trouvent rien à redire. Les parents subviennent à tous leurs besoins, à la maison ils trouvent la table garnie, le linge lavé et repassé. Pour leurs dépenses et plaisirs personnels, ils en gardent un peu, ou alors on leur en redonne. Aux garçons de quoi fumer, inviter les filles à « rafraîchir », leur payer à l'occasion l'entrée de bal ou le cinéma, aller boire un coup au bistro. La cigarette, l'apéro, à condition bien sûr de ne pas abuser, symbolisent la virilité.

— Tiens, mon garçon, trinque avec nous, t'es presque un homme, à c't'heure !

Aux filles de quoi se payer des babioles, des bijoux de pacotille, du parfum, de quoi séduire ces presque hommes...

Mettre de côté. À seize ans, à dix-huit ans, on n'y pense pas. On vit au jour le jour, pour tout, et surtout pour l'avenir. On espère. On verra bien. Y a pas de raison.

Les fiançailles, le mariage changent la donne. Heureux, mais responsables. Fiers de le devenir, mais pressentant le poids.

— Garde ta paye, maintenant, a dit Simone à Juliette quand elle s'est fiancée, tu en auras bien besoin.

Gilbert cherche-t-il à consoler Camille du départ de Juliette, ou à lui redonner à l'arrivée du printemps la rage de la danse ? Ou tout simplement à suivre le progrès ? Sans être complètement abandonnés, les vélos se raréfient, les gendarmes, les facteurs se voient peu à peu motoriser.

Il apprend que la fille de son patron revend son scooter, ce sera prix d'ami pour celle du chef de chantier. Il s'agit d'une Vespa, une marque italienne, un engin d'une stabilité relative, au carénage vert pâle, avec des roues de petite taille. Alors que les garçons lorgnent plutôt les motos, les filles en pincent pour les scooters qui leur donnent un petit air moderne et audacieux et attirent les regards à leur arrivée à la guinguette.

Autre progrès, si on peut utiliser ce mot basement matérialiste pour une question de religion, la corvée dominicale des vêpres perd progressivement de sa rigueur. Vu le nombre sans cesse décroissant des fidèles, essentiellement du genre féminin, le curé en réduit la fréquence, et secoue de plus en plus souvent la tête de gauche à droite en direction de madame Albertine : Non, pas de chapelet. La vieille dame, attachée à son rôle, file bougonner dans la sacristie, pendant que les jeunes filles s'éparpillent en riant. Au nom du Père et du Fiiiils et du Saint-Espriiit, c'est finiiii, Titine !

Juliette continue la couture à domicile, se constituant peu à peu, par les connaissances de sa belle-mère, une petite clientèle qui lui suffit et lui permet de ne pas oublier sa sœur.

Sur sa Vespa, vite apprivoisée, Camille a de l'allure. La taille plus que jamais mise en valeur par une large ceinture élastique aux boucles dorées, la jupe à carreaux Vichy, une mode lancée par Brigitte Bardot, découvrant ses jambes... Elle ne s'est pas fait couper les cheveux, mais les a au contraire laissés pousser et les noue en une queue-de-cheval qui manque encore un peu de longueur, mais virevolte déjà joliment quand un garçon l'entraîne dans un swing ou un be-bop.

— À mon avis, prédit Gilbert en entendant pétarader la Vespa, elle ne tardera pas à nous ramener un gendre, elle aussi...

À Camille qui a retrouvé son entrain, gagné en assurance aussi, refusant plus nettement des danseurs indésirables, en invitant plus facilement d'autres pour des danses bleues, qui se laisse entraîner plus volontiers pour « rafraîchir » en tête à tête ou davantage, mais pas jusqu'au bout, pas encore, manque toutefois la présence de Michel.

C'était à l'entrée en sixième, au cours complémentaire. Le professeur chargé d'accueillir les nouveaux élèves dans la salle qui serait la leur (puisque c'étaient les enseignants qui se déplaçaient, ce qui en obligeait certains à trimballer leur matériel, compas et rapporteur, cartes...) leur avait demandé de rester groupés au fond et d'occuper les bancs et les tables, à deux places, au fur et à mesure de l'appel, en commençant par ceux du devant, face au tableau. Ce serait plus facile pour les reconnaître, des changements pourraient intervenir ensuite.

— Marquay Michel !

— Mourot Camille !

La gamine avait pris place à côté du gamin. Ils n'avaient jamais eu la moindre raison, ni l'envie, de changer de place. Et cela pendant quatre années, jusqu'au brevet. À chaque rentrée, quand ils se retrouvaient ils se disaient : On se remet ensemble ? D'accord ! Leur amitié était si naturelle qu'ils n'étaient même pas charriés. Amoureux-eux, ça ne se cantonnait pourtant pas à l'école communale, pourtant ils n'y avaient jamais droit.

Michel aurait voulu passer le concours d'entrée à l'école normale qu'il aurait sans doute réussi. Les études y étaient gratuites mais sa mère, veuve, n'aurait pas pu assumer les inévitables dépenses annexes. Avec son brevet, il avait été embauché à la fromagerie de Cléry, au laboratoire, où, sous la responsabilité du chef de service, il avait vite compris ce qu'on attendait de lui, puis progressé.

Mais le jour du mariage de Juliette, ravi de cette invitation, satisfait du choix de sa cavalière, il avait confié à Camille :

— On va déménager.

— Pourquoi ? Pour aller où ?

Sa mère avait fait la connaissance d'un homme, par l'intermédiaire des petites annonces du *Chasseur français*, un veuf père d'une fille de quatorze ans. Un Meusien lui aussi, d'un village situé un peu au sud de Verdun. Ils s'étaient rencontrés, et l'homme, simple et chaleureux, avait voulu connaître les trois enfants Marquay.

— Et alors ? avait demandé Camille.

— Il est sympa. Tu sais, j'ai guère connu mon père, j'avais cinq ans quand il est mort, Françoise et Jean-Pierre étaient tout petits, ça nous a manqué. Je comprends maman, si elle peut espérer avoir la vie plus facile avec Robert, j't'ai pas dit, il s'appelle Robert, Robert Vaillant, je la comprends, elle le mérite bien.

— Mais... ton travail ?

— Tu sais qu'il y a la fromagerie Hutin à Dieue ? Figure-toi que Robert y travaille, bien placé, il m'y fera embaucher, au labo, il va y avoir une place.

— Ils vont se marier, ta mère et lui ?

— Se remarier plutôt, peut-être, oui. Mais ça ne sera pas une grande noce, comme celle de Juliette aujourd'hui.

Depuis que le printemps a réveillé la guinguette, Michel manque à Camille les après-midi de bal. Pas en tant que danseur, chacun tentait ses chances de son côté, les rumbas, les tangos, les danses bleues, les petits coups de cœur, les « touches ». En tant que complice. Des commentaires, des moqueries, dont ils ne se privaient pas, de leurs initiatives, couronnées ou non de succès, de leurs déceptions, ou vexations, qu'ils se confiaient.

— T'as vu la fille Béraud, la robe qu'elle a ? Les rayures en travers, ça grossit, elle n'en a pourtant pas besoin...

— Prochain tango, tu sais qui je vais inviter ? La miss !

Une jeune fille du canton, bien roulée il est vrai, élue miss Dun au dernier bal en salle.

— T'oseras pas...

— Tu verras.

Refusé, le Michel. Tout net.

— Bien fait ! Non, Michel, je rigole. C'est qu'une bêcheuse. Allez viens, on le fait tous les deux, ce tango.

Il n'était pas pour tu sais quoi, ce tango-là, il était pour rigoler.

Camille a espéré que Michel reviendrait à la guinguette, oh pas tous les dimanches, à cause de la distance, au moins quatre-vingts kilomètres aller-retour, mais de temps en temps. Oui mais comment ? À vélo ?

Souvent, entre deux danses, elle a regardé du côté de l'entrée. Sait-on jamais...

Et voilà qu'un dimanche de juillet, il déboule à la guinguette ! D'abord salué par quelques copains.

— Tiens, Michel ! On a su que t'étais parti. T'es où au juste ? T'as retrouvé du boulot là-bas ?

Après quoi il s'avance à l'entrée de la salle.

Camille valse maintenant comme une championne. La jupe tourbillonnante, la queue-de-cheval dansante, la tête renversée en arrière, les yeux mi-clos, elle sourit et tourne dans les bras d'un beau jeune homme qui tient fermement sa taille. La musique s'arrête. Le jeune homme ne desserre pas son étreinte, la tête de Camille qui semble un peu étourdie se pose sur son épaule. Ils restent ainsi enlacés quelques secondes, avant de prendre la direction de la buvette, main dans la main.

C'est alors que Camille voit Michel. Elle lâche la main de son... danseur, qui semble être un peu plus que cela. Elle se précipite vers son ami, son frère, lui claque deux grosses bises sur les joues.

— Bon, je te laisse, Camille, dit l'autre que ces deux bises ne troublent pas, trop sonores pour être suspectes. Je vais prendre un verre, à tout à l'heure.

— Ne restons pas là, Michel. Je suis contente ! Tu vas me raconter...

Ils sortent de la salle. Où aller ? Pas à la buvette, c'est trop bruyant. Le petit chemin ? Ils ne l'ont jamais pris ensemble, ils n'avaient rien à y faire. Alors ils s'éloignent à peine, s'accourent à la rambarde qui devant la salle de bal borde le lac.

— Alors, t'es venu comment ? Pas en vélo tout de même ?

— Non. Robert m’a prêté sa moto, en attendant que j’aie la mienne, parce que je vais en acheter une, bientôt. Encore une paye et ce sera bon.

— Comment ça se passe avec lui ?

— Super bien. Maman est heureuse, on dirait qu’elle rajeunit.

— Et ton travail ?

— Bien aussi. Et chez toi ?

— Tout le monde va bien. Je leur dirai que je t’ai vu. Papa a acheté une auto.

Un silence s’installe. Ils croyaient avoir tellement de choses à se dire, et puis non, en quelques petites phrases banales ils en ont déjà fait le tour. De temps en temps Camille jette un regard vers la buvette.

— Tu fréquentes ? demande Michel.

Elle hausse les épaules. Fréquenter... il sait pourtant ce que le mot signifie.

— Enfin je veux dire, tu...

— Oui... un peu... bon...

Les voilà gênés tous les deux. Comme s’il y avait quelque chose de changé entre eux. Mais oui, il y a quelque chose de changé. Elle n’a pas envie de lui en parler, de ce beau garçon, parce qu’il est plus qu’une « touche », parce que... parce qu’elle est allée... pas trop loin encore, mais presque...

— Tu fréquentes...

Il voulait quoi, Michel ? La provoquer ? Se moquer d’elle ? Le silence s’installe.

— Bon, dit Michel, je vais y aller. Parce que je suis surtout venu par ici pour voir mes grands-parents. J’ai fait juste un crochet par la guinguette. Je pensais bien te voir. Salut, Camille !

Re-grosses bises. Il s’éloigne. Le beau garçon attendait Camille, il la prend par la taille, l’entraîne.

Il est belge. Brun mais belge, c’est rare mais pas impossible. Il faut croire que déjà il n’y a plus assez de séminaristes en Lorraine et dans les

Ardennes, car on y voit des cures occupées par des prêtres venus du Nord, Hollandais ou Belges. Le beau brun, qui se prénomme Albert, est le neveu et le filleul de l'un d'eux, qui dessert quelques paroisses meusiennes frontalières de son pays. Ce curé-là, un original qui déconcerte quelque peu ses ouailles, possède une curieuse voiture, genre sport, décapotable, d'un modèle ancien dont la rareté fait le charme. Albert, depuis qu'il a terminé ses humanités en juin, à vingt-deux ans il était temps, en attendant d'intégrer le cabinet immobilier de son père à Bruxelles, passe l'été chez son parrain qui lui prête généreusement sa « torpédo ». De quoi faire sensation dans les lieux où l'on s'amuse, à la guinguette par exemple.

Camille elle-même se demande comment elle a pu être séduite par ce garçon, de belle allure certes, mais du genre m'as-tu vu. La danse ? La voiture ? Le fait que bon nombre de filles faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour attirer son attention, alors qu'elle a été choisie, elle, sans l'avoir cherché ? Sa manière de s'y prendre pour séduire, directe et audacieuse, mais loin de la balourdise ou de la vulgarité derrière lesquelles les jeunots inexpérimentés cachent leur maladresse ? Il lui a plu, un point c'est tout, la réflexion se prête mal au coup de cœur.

— On va faire un tour ?

— Si tu veux...

C'est la seconde fois qu'Albert emmène Camille « faire un tour », non pas sur le petit chemin du lac, mais dans la campagne, à bord de la torpédo. Et qu'il bifurque dans le premier sentier à peu près carrossable qui mène à l'orée d'un bois.

Aujourd'hui elle se sent mal à l'aise. Dimanche dernier, l'audace et la précision des caresses, dans l'habitacle minuscule de la voiture, ont provoqué chez elle un mélange troublant de désir et de crainte, malgré une certaine gêne en fonction des lieux. Aujourd'hui, elle n'est plus sûre de ce désir et elle ne peut s'empêcher de penser, comme si c'était le moment, à Michel, avec l'impression de ratage de leurs retrouvailles.

Pourtant Albert se fait plus pressant encore, au point qu'elle se persuade qu'il doute de sa virginité, qu'il croit qu'elle a déjà...

— N'aie pas peur, lui souffle-t-il, je ferai attention.

— Non, non, s'il te plaît... je ne veux pas. Non !

Il ne la force pas. N'insiste pas. Il se rajuste, sort de la voiture, s'en éloigne un peu. Elle aussi remet de l'ordre dans sa tenue, sa coiffure.

Albert reprend sa place au volant, démarre brusquement. La torpédo cahote sur le sentier inégal, puis file sur la route, jusqu'à la guinguette où elle stoppe net.

— Tant pis pour toi, Camille, tu ne sais pas ce que tu perds, mais rassure-toi, c'est pas perdu pour tout le monde. Salut !

La première fois... Elle a failli la connaître, elle a bien fait de se reprendre. Le temps n'en est pas venu encore. Ce n'était pas le lieu non plus. Une voiture, celle d'un curé qui plus est ! Ni l'élue. Ce n'était pas elle qu'il voulait, le séducteur belge, mais une conquête, une de plus.

Quelle a été la première fois de Simone, sa mère ? Elle n'ose même pas l'imaginer, sauf que c'était avec Gilbert, il ne peut pas en être autrement. Et la première fois de Juliette ? Je lui demanderai, se dit-elle.

Elle ne le fera pas. Question de pudeur, d'instinct aussi, à chacune son secret.

Le dimanche suivant, un incident se produit à la guinguette, alors qu'un groupe de filles est attablé à la buvette autour d'une tournée de diabolos menthe. Camille confie à quelques copines que si elle avait voulu... avec le beau Belge brun... Ensemble elles se vengent, elle d'avoir dû repousser ses avances trop précises, les autres de n'en avoir pas eu le privilège, en lui taillant un costume peu flatteur de coureur, de « gandin », de fils à papa, ou plus exactement à tonton. Elles se marrent.

— Mais au fait on ne l'a pas vu aujourd'hui !

— Le curé avait peut-être besoin de sa voiture !

— Pas pour la même chose que lui, j'espère !

Tout près de là, un garçon et une fille semblent se disputer. À mots couverts d'abord, puis le ton monte, on devine que ce qui se dit ne doit pas être très catholique. La fille éclate soudain en sanglots et s'enfuit en criant :

Salaud ! Le garçon hésite à rejoindre ses copains à la buvette et finalement s'éloigne, l'air furieux.

— C'est Marie Jauvet, le bruit court qu'elle serait enceinte, sa mère aurait dit à une voisine qu'elle ne se « voyait » plus depuis deux mois et qu'elle ne voulait pas dire le nom de celui qui... Elle devait se douter que ça ne lui ferait pas plaisir, au gars. La pauvre, elle est venue ici pour le relancer, mais faut croire qu'il se défile.

— Quel âge elle a ?

— Pas tout à fait dix-huit ans.

— Qu'est-ce qu'elle va devenir si celui qui lui a fait ça ne veut pas se marier avec elle ?

— Pfff, j'en sais rien.

— Peut-être qu'elle va « le faire passer »...

Elles se taisent. « Le faire passer », elles savent ce que cela signifie. Plus ou moins. Le but de l'opération, oui. Les moyens, rarement. Ce sont des choses que les mères ne révèlent à leurs filles que quand elles se retrouvent au pied du mur. Quand, contraintes et forcées, par-delà leur fierté bafouée, leur colère et leur dépit, bravant les interdits de la religion, elles optent pour cette solution.

Les filles gardent le silence. Elles pensent à Marie, qui vient d'ajouter son désarroi en public à sa faute. SA faute.

Demain peut-être, ou un peu plus tard, quand la rumeur de ses déboires aura pris un peu d'ampleur, il y aura sans doute des mères qui profiteront de l'occasion pour mettre leurs propres filles en garde. Que cela vous serve de leçon... Elles parleront peut-être en connaissance de cause, ayant réveillé des blessures anciennes, des souvenirs enfouis de potions et autres remèdes plus amers les uns que les autres, du temps de leur jeunesse, mais aussi de leur vie de femmes impuissantes à contrôler leur fécondité et l'ardeur de leurs maris.

En fin de ce même après-midi, quand il entend le ronflement du scooter de Camille annonçant son retour, Alain gicle de la maison et se précipite.

— Camille ! Je vais être tonton !

Beau-frère, c'était déjà bien. Tonton, un grade de plus.

— Ils sont venus cet après-midi, explique Simone un peu plus tard. Ça y est, Juliette attend. C'est prévu pour janvier de l'année prochaine.

— Ils y ont mis le temps, ajoute Gilbert.

Simone lui jette un regard amusé. Eux deux ont été plus rapides.

— Tu ne dis rien, Camille, tu n'es pas contente ?

— Si, bien sûr, mais c'est la surprise, je ne m'y attendais pas.

— Quand on se marie c'est pourtant à ça qu'il faut s'attendre...

Même des fois quand on ne se marie pas, se dit Camille, frappée par la coïncidence entre le bonheur de Juliette et la détresse de Marie.

Juliette mariée, bientôt maman, a définitivement changé de camp. Elle est désormais plus proche de sa mère et de sa belle-mère que de sa sœur, qui ne la voit plus tout à fait avec les mêmes yeux.

Elle dort avec un homme, elle sait ce qu'est un corps d'homme. Camille s'est déjà trouvée dans leur chambre, elle a vu leur lit défait, les deux oreillers rapprochés, les draps froissés, des sous-vêtements épars sur la descente de lit. Elle retient ces questions qui la troublent. C'était comment la première fois ? Et maintenant ? Des mois se sont écoulés avant l'annonce d'un enfant, ils y ont mis le temps comme dit Gilbert. Ils ont dû « faire attention », l'expression lui rappelle Albert. Comment ?

Elle observe Juliette, ses seins ont grossi, sa taille commence à s'épaissir.

— Tu as encore des nausées ? demande Simone quand la famille se réunit.

Des taches sont apparues sur son visage. Elle est devenue un peu capricieuse, ou un peu languissante, selon les jours.

— Oh, maman, tu as encore fait du lapin ? J'ai pas envie d'en manger...

— Sortir ? Pour aller où ? Je préfère m'allonger un peu...

Et Roland dans tout ça ? Il la couve, tout pataud, entre inquiétude et incompréhension.

Voilà donc ce qu'elles cherchent, les filles, quand elles vont danser ? Pas à quinze ou seize ans, bien sûr, mais un peu plus tard, quand on dit dans leur entourage qu'elles sont bonnes à marier. Elles cherchent un amoureux, un vrai, qui sera un mari, puis un père. À cette sorte de jeu de l'amour et du hasard Juliette a gagné.

— À quand ton tour, Camille ? lance parfois Gilbert, qui croit déceler de l'envie dans les regards de sa cadette sur son aînée.

De l'envie... oui... Quelle jeune fille ne rêve pas de son prince charmant, de sa robe de mariée, de sa nuit de noces, du bonheur au quotidien ? C'est un beau début, mais c'est aussi une fin.

Pas la fin de la jeunesse, tout de même, mais celle de ces années où la mise en plis du samedi, la robe du dimanche, la guinguette et les « touches » en perspective sont les principales préoccupations.

Installer une maison, l'entretenir, faire à manger pour l'homme qui rentrera du travail... De tout cela Juliette est fière. Camille n'est pas sûre qu'elle le serait, elle. À moins que l'amour transforme tout en plaisir, même les tâches matérielles répétitives.

Attendre un enfant. Avoir des nausées, grossir, un peu, beaucoup. Accoucher. Un sujet encore que les femmes, celles qui savent de quoi elles parlent, n'abordent qu'entre elles.

Un jour où Juliette et Roland étaient chez les parents et que la table avait été dressée dans le jardin, Simone et la future maman se sont attardées à la cuisine où elles étaient allées préparer le dessert. Camille les a rejointes. Elles parlaient, presque à mi-voix bien que seules. Elles se sont tues quand elle est entrée, avec un regard de connivence. Qu'est-ce qu'elles pouvaient bien se dire ?

Camille, de toute évidence, ne se sent pas prête à suivre de près la trace de sa sœur. Ce n'est pas demain qu'elle va « fréquenter ». Quel culot, ce Michel, tout de même, de quoi il se mêlait ce jour-là ? D'un autre elle aurait pu prendre cela pour de la jalousie, mais de lui ?

En août de cette année 1955, la situation s'aggrave en Algérie, où la pacification prend de plus en plus la forme d'une guerre, face à des fauteurs de troubles devenus des ennemis. Moins hostile que l'Indochine avec les pièges de ses marécages infestés de vermine, l'Algérie n'en déconcerte pas moins les militaires français avec ses djebels, ses défilés étroits et ses douars propices aux embuscades. Pour renforcer les effectifs, le gouvernement décide de rappeler des réservistes, qui non seulement ont réintégré leur famille, mais en ont pour beaucoup fondé une, sont devenus des maris, des jeunes pères. Ils ont repris leur place dans le monde du travail où ils vont manquer. Les libérables sont maintenus sous les drapeaux. La durée du service militaire passe de dix-huit à vingt-quatre mois. On ne sait pas ce que réserve l'avenir, en particulier que d'étape en étape elle atteindra trente mois. Trente mois... On a beau dire que le temps passe vite, deux années et demie ça compte dans une vie, surtout quand on est en train de se construire, à tous points de vue. Des manifestations, vaines, ont lieu dans quelques villes de garnison et dans les ports d'où partent les appelés et les rappelés, accompagnés de mères, de femmes, de fiancées angoissées.

Juliette tremble.

Quand elle a fait la connaissance de son Roland, au mariage de Jeannine, il était encore « sous les drapeaux », en permission pour quelques jours. Quand ils se sont promis et donnés l'un à l'autre, c'était juste après « la quille ».

Pour le rappel des réservistes, l'armée remonte le temps et ratisse. Un jour d'octobre, Roland reçoit une convocation. Il la lit et se fige. Juliette la lui arrache des mains. Des lettres, des chiffres, des mots tremblent sous ses yeux pleins de larmes. Quelques-uns suffisent à justifier sa crainte. Matricule... Une date... Caserne de... Embarquement...

Juliette laisse tomber le papier, porte ses mains à son ventre où bouge son enfant.

Faut-il donc que l'histoire se répète sans cesse dans ce qu'elle a de plus dramatique ? s'interrogent Gilbert et Simone, qui ont vu le soir même arriver leur fille et leur gendre avec la voiture de monsieur Daubré père.

— Qu'est-ce qu'y a... a soufflé Simone. Il est arrivé quelque chose...

Elle a pensé au petit. Non, si c'était ça, Roland serait venu tout seul.

— Ah nom de Dieu, a ajouté Gilbert, je parie que c'est Roland qui est rappelé... Putain de guerre...

Juliette vit désormais au rythme des lettres de son mari et des progrès de son ventre. Roland écrit qu'elle ne doit pas s'en faire pour lui, qu'il fait partie d'un peloton affecté à la protection d'un domaine agricole appartenant à une riche famille de colons, le mot est encore d'usage, que le secteur est tranquille. Il joint parfois des photos en noir et blanc où on le voit, seul ou dans un groupe, avec en arrière-plan des palmiers, des ânes, ou encore des gamins aux pieds nus qui ne semblent pas craindre ces soldats français souriants.

Une guerre ? Vraiment ? Était-il nécessaire de désorganiser des familles pour envoyer des hommes garder des fermes qui ne sont peut-être même pas menacées ? L'angoisse de Juliette alterne avec des accès de colère, de révolte. Qu'on me le rende, puisqu'il ne sert à rien là-bas !

Cependant, elle n'est ni sourde ni aveugle. Même sans le vouloir, elle voit, elle entend des informations moins rassurantes que les lettres de son mari, des informations de guerre. Tous les appelés et les rappelés ne gardent pas des fermes tranquilles. Les bateaux qui traversent la Méditerranée rapatrient aussi des « corps ».

— Maman, il y a bal dimanche soir, à la salle des fêtes.

— Oui, c'est annoncé dans le journal, « ils » disent avec un orchestre de choix, deux accordéonistes, cinq musiciens en tout.

« Ils » disent... Ceux qui font les journaux, en commençant par le correspondant local qui fournit les informations, les faits divers, importants ou anodins, réjouissants ou tristes.

— Tu crois que je peux y aller ?

— Pourquoi tu n'irais pas ?

— C'est par rapport à Juliette...

— Qu'est-ce que ça changera, que tu ailles danser ou pas ? C'est pas ça qui fera revenir Roland plus ou moins vite.

— Je sais, mais...

C'est Juliette qui est au cœur du problème, et cependant, une fois passé le choc de la surprise et de la révolte, elle se montre d'un calme étonnant.

Si c'était moi, pense Camille, j'aurais une de ces frousses... autant de la grossesse qui progresse que de l'absence du mari. Est-ce seulement une affaire de courage, de volonté ? Elle en a sans doute beaucoup, mais ce n'est pas tout. Camille croit avoir compris.

La jeunesse de mémère Antoinette a été marquée par la guerre de 14. Celle de Simone par la guerre de 40. Voilà qu'une autre guerre touche maintenant Juliette.

Et si c'était un passage obligé, une sorte d'adoubement, une épreuve initiatique pour les femmes, une façon de combler la différence entre elles et les hommes, de leur durcir la peau et le cœur pour leur entrée dans la vraie vie, celle des responsabilités, des difficultés ?

Ce sont les hommes qui font les guerres, avec leurs armes, leurs fusils, leurs mitrailleuses, leurs grenades, avec leurs chars, leurs avions. Ce sont eux qui luttent sur les champs de bataille, qui tombent dans les embuscades, qui sautent sur les mines. Pendant ce temps-là les femmes les attendent, espèrent leur retour en livrant elles aussi d'autres formes de guerre, sans armes, des guerres de survie.

Camille se souvient de ces cours d'histoire où le professeur énumérait tous les métiers dans lesquels les femmes des années 14-18 remplaçaient les hommes, avec gravures à l'appui dans le livre, non seulement dans les administrations et les services, mais aussi dans l'agriculture, labourant avec des bœufs, dans la métallurgie, travaillant à la chaîne.

Quand les hommes sont à la guerre, les femmes deviennent des chefs de famille, élèvent les enfants. Simone parle rarement de ces années 39-45, dont Juliette et Camille, malgré l'absence du père, n'ont pas gardé un mauvais souvenir. Parce que leur mère a su les préserver des difficultés, des angoisses qu'elle-même a connues, parce qu'elle en a trouvé la force en elle.

Voilà. Juliette marche sur les traces de Simone, elle donne le change, elle tient le coup, elle cultive l'espoir. Elle en mérite la récompense.

Mais celles qui ne peuvent pas ? Celles qui flanchent, gémissent, baissent les bras, désespèrent ? Elles sont plus à plaindre qu'à blâmer, les pauvres. Camille est persuadée qu'à la place de sa sœur elle serait plutôt dans cette catégorie-là...

Elle va tout de même au bal avec orchestre de choix. Coiffée, habillée, chaussée avec soin. Une robe de lainage écossais, à la jupe évasée, ceinturée de noir. Des bas fins, des escarpins vernis à talons, quelques centimètres, juste de quoi mettre ses jambes en valeur. La queue-de-cheval retenue par un ruban de velours noir. Les lèvres passées au « Rouge baiser ». Une touche de « Soir de Paris ». Le manteau à capuche pour protéger tout cela, et en route vers le bal sur le scooter ronflant.

Juliette... Que fait-elle à cette heure-ci ? Sans doute, assise sur le canapé du salon de ses beaux-parents, regarde-t-elle la télévision, les mains croisées sur son ventre de plus en plus tendu. Ce ventre qu'elle-même, Camille, ose à peine regarder, et qui provoque de la part d'Alain des questions que parfois Simone fait semblant de ne pas entendre pour ne pas y répondre. Gilbert parle d'acheter à son tour un poste de télévision après avoir bien observé, à l'occasion d'une visite, celui de la famille Daubré, grand écran, belle finesse d'image et haute fidélité sonore. Sur son scooter, Camille sourit au souvenir de cette scène où monsieur Daubré père, fier de son acquisition, avait parlé en technicien averti avant de faire apparaître la magie de l'écran, comme s'il en était lui-même le concepteur.

Un beau bal, vraiment. Un orchestre de choix, en effet, les deux accordéonistes jouant ensemble ou alternativement selon les danses. Un chanteur, dans le registre de l'entrain ou du charme selon les morceaux interprétés. Camille a rejoint un groupe de copines. Ensemble elles font des yeux un tour de salle, à la recherche de connaissances, de danseurs éventuels. Albert le Belge n'a pas réapparu depuis l'été. L'étudiant en droit qui semblait mépriser une simple postière non plus. Mais tiens, là-bas, le petit frisé, Gérard, fait un signe de la main à Camille. Un peu plus tard il vient l'inviter pour une danse sans intention, apparente de reprendre à la case départ sa manœuvre de séduction. La danse finie, il reste un moment près d'elle, le temps de lui expliquer qu'il est venu dire au revoir à sa tante parce que, ses classes finies, il va partir pour l'Algérie.

— Je ne reviendrai sans doute pas au bal de sitôt... ajoute-t-il avec un sourire amer.

Camille ne sait que lui dire et se sent un peu triste. Ils se quittent sur un simple « salut ! ».

Pas d'invitation à « rafraîchir » au moment de l'entracte qui ne vide pas complètement la salle. On en profite pour causer, entre filles. Mais la guerre s'insinue jusque dans ces bavardages qu'elles ont connus plus joyeux, avec des éclats de rire de gamines.

— Alors, Camille, il n'a pas cherché à « remettre ça », le frisé ?

— Il a autre chose en tête, son régiment est envoyé en Algérie.

— À propos d'Algérie... Denise Louis, elle fréquente et son fiancé y est, en Algérie. Ça ne l'empêche pas de danser, elle, et vous avez vu avec qui ? Un divorcé qui a au moins dix ans de plus qu'elle, un vrai coureur !

— Si j'avais un fiancé à la guerre, moi, je n'aurais pas envie de danser !

— Mais j'y pense, Camille, le mari de ta sœur il est là-bas aussi ?

— Oui, et elle attend un bébé, pour bientôt.

Un silence s'installe. Puis Camille passe à un autre sujet, pas très réjouissant non plus.

— Et Marie, demande-t-elle, Marie Jauvet ? Est-ce que l'une ou l'autre d'entre vous l'a revue ?

— Il paraît que sa mère la soutient, qu'elle l'aidera à s'occuper de son petit, mais que son père ne lui pardonne pas sa faute et lui interdit de sortir, pour que personne ne la voie « comme ça ».

*Mes mains dessinent dans le noir
La forme d'un espoir
Qui ressemble à ton corps [12](#)*

Sur l'estrade le chanteur a pris sa voix de velours et au plafond :

La boule de cristal
Balance aux quatre coins du bal
Tout un manège d'étoiles filantes [13](#)

Camille ne connaît pas le garçon qui l'a invitée pour cette rumba à laquelle les paroles de la chanson ajoutent de la langueur. Le garçon, ou... l'homme, car son allure et sa tenue, costume sombre et cravate, le distinguent des danseurs de son âge, que le service militaire et ses conséquences ont raréfiés, il est vrai. Restent les plus jeunes, les moins de vingt ans, puisque c'est à cet âge symbolique du plus beau de la jeunesse que la patrie leur impose leur devoir, mais leurs gamineries et leurs maladresses pataudes ne l'amuse plus comme au temps où elle a découvert le bal. Ou alors les plus âgés, qui en ont fini avec leurs obligations, mais qui pour la plupart ont déjà trouvé chaussure à leur pied.

Camille accorde parfaitement ses pas à ceux de l'homme qui accentue imperceptiblement son étreinte et la pression de sa main. Elle est bien. Elle se laisse un peu aller, jusqu'à poser son front contre l'épaule toute proche. Du tissu de la veste émane un parfum, différent du « Soir de Paris », un parfum d'homme, un peu envoûtant. Une main se pose sur sa nuque, la caresse, rejoint sa taille.

Le chanteur s'est tu. Il parcourt d'un regard les couples enlacés et mesure l'impact de sa voix qui en a rapproché, voire soudé, plus d'un. Les instruments, accordéon, violon, aux accents savamment retenus, prolongent un moment le charme de la rumba, puis se taisent. La boule de cristal s'éteint, les lumières de la salle se rallument, brutales.

L'homme a rouvert les bras, libéré sa danseuse. Il s'incline légèrement, lui sourit, la remercie. Il voit qu'il l'a troublée, il l'a été aussi. Il la devine émue, peut-être plus que par la danse. Elle a un petit sourire un peu triste. D'un doigt il lui effleure doucement la joue et s'éloigne.

Camille ne s'en veut pas de ce moment d'abandon dans ces bras inconnus, elle reconnaît volontiers y avoir pris du plaisir. Mais elle ne serait pas allée plus loin. Cet intermède de trouble agréable n'a pas effacé ce vague à l'âme qu'elle traîne ces temps-ci. Elle apprécie l'élégance de l'homme qui n'a rien tenté, il a sans doute ses raisons, ou alors il a deviné les siennes.

Est-ce le moment pour elle d'une découverte ? De LA découverte ? Elle se sent à la fois attirée, et pas encore prête. Y a-t-il ou non un rapport direct entre ce malaise bizarre et les événements ? La guerre d'Algérie, la situation de Juliette et de toutes ces filles et ces femmes dans l'attente de ceux qu'elles aiment ?

Ou bien est-il vraiment si difficile de grandir, tout simplement ? De devenir une femme ?

Camille ne s'attarde pas au bal. Quand elle sort de la salle, il pleut, une sorte de crachin frisquet. Elle retrouve son scooter, son manteau à capuchon dans le petit coffre. Elle roule doucement, à la lumière peu généreuse du phare.

Elle pense à Michel. Son ami, son frère. Tout s'est détraqué quand il est parti. Ce n'est pas de sa faute, bien sûr, et tant mieux pour lui et sa famille s'ils sont plus heureux maintenant. Pourtant, on dirait qu'il a emporté le rire et l'insouciance avec lui.

Le troisième dimanche de janvier 1956, les deux familles, Mourot et Daubré, se sont donné rendez-vous à la maternité de Sedan où est né la veille le bébé de Juliette, un petit garçon, qui n'a pas eu la patience d'attendre quelques jours de plus l'arrivée de son papa. En pleine traversée de la Méditerranée houleuse, sur ce bateau de transport de troupes sans confort, où se côtoient des permissionnaires et des libérés, Roland doit trouver le temps long, avant l'entrée au port, les formalités, la gare, le train... deux longs jours et deux nuits sans sommeil. Il ne sait pas que l'enfant est né, sur le bateau la liaison n'a pas fonctionné.

Les voilà tous dans la petite chambre d'hôpital, émus et fébriles, à embrasser la nouvelle maman, et à se pencher tour à tour sur le berceau où dort le poupon.

Juliette a le teint pâle, des cernes sous les yeux, les cheveux défaits sur l'oreiller. On voit qu'elle hésite entre le sourire et les larmes, qui pourraient

tout aussi bien exprimer sa fierté, son émotion, sa fatigue.

Gilbert et Henri Daubré font partie de cette génération où les accoucheuses fermaient au nez des pères, considérés comme des indésirables, les portes des chambres où elles opéraient. Alain se fait tout petit dans un coin. Camille s'efforce de refouler une curieuse envie de pleurer. Seules les deux grand-mères sont à l'aise. Elles ont vite surmonté cette bouffée de sentiments qui les a saisies tout d'abord, et en femmes et mères expertes elles posent les questions d'actualité. Le poids, la taille, c'est un gaillard ! Le prénom ?

— Julien. On avait choisi avec Roland, au cas où il ne serait pas là, on a bien fait.

Les hommes demandent la permission de s'éclipser un moment, Alain leur emboîte le pas. Les femmes alors évoquent les aspects plus intimes de l'accouchement, et Camille se sent gênée de les entendre. Il flotte dans la pièce confinée une odeur douceâtre de linge, de produits antiseptiques.

Une infirmière entre et demande aux visiteuses de bien vouloir quitter elles aussi la chambre car elle doit donner des soins à la jeune maman. Sans attendre elle soulève le drap d'un geste large. Camille sort la première.

Un vagissement du côté du berceau salue le retour de la famille regroupée dans le couloir. Simone prend dans ses bras le bébé emmaillotté qui braille, devient tout rouge, agite maladroitement ses mains minuscules. Sur son crâne se dressent quelques touffes de duvet brun. Alain pousse Camille du coude, et par des mimiques lui communique ses impressions, apparemment dubitatives, sur ce neveu qu'il imaginait sûrement différent.

Vient le moment de la tétée. Les hommes s'éclipsent de nouveau, y compris le jeune tonton. Camille regarde Juliette allaiter son enfant, sous les commentaires des grand-mères qui rappellent leurs propres souvenirs et leurs anecdotes de mères nourricières.

Aux sourires qui lui sont adressés par celles qui prennent sans doute sa discrétion pour de l'émotion, elle répond de la même façon. Quel ne serait pas leur étonnement si elle leur livrait ses pensées... Que ce que vit Juliette lui fait peur, et même la choque un peu. Porter un enfant jusqu'à en être déformée, le mettre au monde, dans la douleur, dans le sang. Recousue, a-t-elle confié tout à l'heure, deux points. Son visage marqué, entouré de ses

cheveux encore poissés par la souffrance. Les soins de l'infirmière... quels soins ?

Est-ce normal de penser cela ? Elle se rassure.

Ne dit-on pas que les enfants sont les fruits de l'amour ? C'est parce que je ne suis pas prête, moi, parce que je n'ai pas encore rencontré celui qui m'apprendra ce qu'est vraiment l'amour. Juliette est heureuse, tant mieux, son petit est beau, on va tous l'aimer, le gâter. Je sais qu'elle m'a choisie comme marraine. Et puis Roland va revenir, pour de bon.

J'ai un peu le blues ces temps-ci, c'est à cause de tous ces événements, la guerre. J'ai plus tellement envie de sortir, de danser. Mais ça va passer ! À quand ton tour ? me demande souvent papa. On dirait qu'il est pressé ! Pas moi.

Tiens, une moto devant chez nous... Qui ça peut bien être ?

Camille revient du travail, de la poste où elle a eu cet après-midi même un entretien avec le receveur qui l'a appelée dans son bureau.

— Mademoiselle Mourot, lui a-t-il dit, il y a maintenant plus de cinq ans que vous travaillez ici, et je crois qu'il faudra bientôt penser à nous quitter. Oh, ne craignez rien, votre compétence n'est pas en cause, bien au contraire. Vous êtes unanimement appréciée, et j'entends dire beaucoup de bien de vous. Mais nous sommes ici un petit bureau de poste, n'est-ce pas, ce qui fait que je ne vois guère de possibilités de vous promouvoir.

Cela, Camille le sait. Son brevet, après lui avoir servi de sésame pour l'embauche, pouvait laisser supposer une montée en grade, sous réserve des possibilités. Formée par l'une des deux guichetières qui allait atteindre l'âge de la retraite, elle l'a remplacée. L'emploi au guichet lui a tout de suite plu et lui plaît encore. Voir du monde, servir les gens, les renseigner, bavarder un peu avec eux si personne n'attend, c'est vivant, c'est gai. Monsieur Laudaud, le receveur, l'emploie parfois à d'autres tâches, plus administratives, mais il ne peut rien faire de plus pour elle. D'après lui, à

Montmédy, ou plus sûrement encore à Verdun, elle aurait ses chances de progresser.

Jusqu'à présent il avait parlé au conditionnel. Aujourd'hui il a été plus précis : il faudra penser à nous quitter...

Monter en grade, c'est bien beau, mais partir ? Aller en ville ? Quitter ses parents ?

Monsieur Laudaud a perçu l'hésitation de sa guichetière.

— Je ne vous oblige évidemment pas à demander une mutation, mademoiselle Mourot, a-t-il ajouté pour finir. Je serai au contraire ravi de vous garder si vous le souhaitez. Mais c'est à votre avenir que j'ai pensé, voyez-vous. Prenez le temps de réfléchir.

Qui est venu rendre visite à ses parents, en plein hiver, à la tombée de la nuit, sur cette moto plantée sur sa béquille devant la porte ?

Elle dépose son scooter dans le garage, enlève sa capuche, son écharpe, ses gants. Avant d'ouvrir la porte de la cuisine, elle écoute, entend un bruit de conversation, sans plus.

Elle ouvre. Ils sont assis autour de la table, Gilbert, Simone, Alain appuyé sur ses coudes, et... Michel ! Sur une chaise vide elle voit une canadienne, un casque de motard, des gants de cuir, une écharpe. Michel... venu d'au-delà de Verdun, à cette heure, dans le froid...

— Ah la voilà ! claironne Gilbert.

Michel se lève, s'approche de Camille, l'embrasse, quatre bises non pas sonnantes comme au temps de la guinguette, mais douces et appuyées. Il garde quelques secondes les mains sur ses épaules, plante ses yeux dans les siens, avec une fixité et une douceur graves.

— Pour une surprise, ça en a été une ! reprend Gilbert.

Camille ôte son manteau et prend place à la table, en face de Michel. Elle le trouve changé, moins gamin, plus posé.

— Y va partir en Algérie aussi, clame Alain, comme Roland !

— Ta famille va bien ? demande-t-elle pour changer de sujet, soudain troublée, émue.

On dirait qu'il a peur. De quoi ? De la guerre ?

Gilbert se lève pour aller chercher sur le buffet ses cigarettes et son briquet. Simone dispose sur la table des tasses et des madeleines dans une assiette, puis elle apporte la cafetière.

Michel répète alors pour Camille les bonnes nouvelles de sa famille reconstruite autour de ce Robert dont sa mère porte le nom depuis qu'ils se sont mariés. Ce qui a fait que lui, le fils aîné, n'étant plus considéré comme soutien de famille, a été appelé au service militaire, et le voilà maintenant envoyé en Algérie.

— Je pars le 2 février, dans cinq jours. Tes parents m'ont dit que le mari de Juliette était dans un secteur plutôt tranquille, nous on va dans les Aurès.

Le café de Simone, les madeleines, donnent un moment le change, du moins en apparence.

— Tu restes souper avec nous ? propose Gilbert. À la bonne franquette...

— Non, monsieur Mourot, merci. J'ai dit que je rentrerais de bonne heure, maman se ferait du souci. Surtout qu'il pourrait geler, alors que la route est mouillée. Mais je voudrais bien parler un peu avec Camille, avant de m'en aller... si vous permettez...

Gilbert acquiesce d'un signe.

— Mets ton manteau, Camille, dit Simone.

Michel enfile sa canadienne.

— Un tour de ce temps-là ! Ils ne peuvent pas causer ici ? chuchote Alain qui n'en est pas à sa première énigme sur le comportement des filles et des garçons.

Ils ne vont pas loin. Ils contournent la maison et se mettent à l'abri dans l'appentis où Gilbert entrepose le bois. Michel agrippe les revers du manteau de Camille, l'attire contre lui, pose son front contre le sien. Elle ne se dérobe pas. Elle fond. Tout à coup elle comprend tout. Michel et elle... bien sûr !

L'amour, ça vient comment ? Le coup de foudre, comme celui de Juliette pour Roland. Voilà, c'est celui-là, c'est lui ! Hier je ne le connaissais pas et aujourd'hui je l'aime ! Ou alors le béguin, la « touche » qui se prolonge, on se rend compte que c'était plus qu'un petit coup de cœur. Tiens, avec Gérard, le frisé, s'il n'y avait pas eu ce rendez-vous manqué, peut-être que

ça aurait marché, qu'il n'aurait plus regardé les autres filles ! Mais pourquoi l'amour ne pourrait-il pas aussi venir de loin, de toujours ? Copain, ami, frère, et puis... Pourquoi Michel lui manque-t-il tant, au point qu'elle ne s'amuse plus comme avant, pourquoi a-t-il eu cette réaction de jalousie, oui de jalousie, quand elle l'a planté là, pauvre idiot, pour suivre ce Belge ridicule avec sa torpédo !

— Camille...

Il caresse ses cheveux, étreint son visage de ses mains, cherche ses lèvres, qui ne se dérobent pas.

— Camille, je t'aime. Mais tu pleures ?

— Oui. Parce que je t'aime aussi... depuis toujours... mais je ne le savais pas... Michel, je t'aime et tu vas partir !

— Si je sais que tu m'attends je reviendrai.

Ils s'embrassent, encore et encore, se respirent, s'imprègnent l'un de l'autre. Trouvent la force de rester lucides.

— Camille... il faut rentrer maintenant...

Un quart d'heure plus tard, après quelques paroles anodines et quelques silences lourds de sens, plus un dernier café bien chaud, pour la route, Michel attrape son casque, ses gants, se lève. Il serre fortement la main de Gilbert, qui l'attire pour une accolade, embrasse Alain, puis Simone qui le retient un peu.

— Tu pars dans cinq jours, c'est ça ? Tu pourrais peut-être trouver le temps de revenir une fois. Ce serait bien... pour vous deux. Tu reviendras ?

Il l'embrasse encore une fois.

— Oui, je reviendrai.

ÉTÉ

*Fin des années 70,
début des années 80*

OceanofPDF.com

Une fin d'après-midi de septembre 1978, installées sur la terrasse d'un agréable pavillon avec vue sur la Meuse, deux femmes dans la quarantaine, deux sœurs, papotent tranquillement. De quoi parlent-elles ? D'un bal. Ou plus exactement d'une soirée dansante, au profit de la Croix-Rouge, à laquelle elles vont se rendre ce soir, accompagnées de leurs maris, à l'Hôtel des Sociétés de Verdun.

— Dis-moi, Camille, tu sais comment tu vas t'habiller ?

— Pas vraiment, j'hésite encore. Mais finalement je crois que je vais mettre ma robe noire, tu sais, celle qui a un décolleté rond. Je l'ai déjà portée, mais pas ici, et je la rajeunirai d'une ceinture argentée. Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est vrai qu'elle te va bien.

— Le noir amincit toujours.

— Tu dis ça par coquetterie, tu n'en as pas besoin, ou si peu. Mais que veux-tu, petite sœur, on n'a plus vingt ans...

— Et toi, Juliette ?

— Oh moi j'ai encore craqué pour un modèle de la dernière livraison que j'ai reçue, un ensemble tunique pantalon grenat qui cachera parfaitement mes petites rondeurs... Mais je le remarque seulement, Camille, tu t'es fait faire une couleur ?

— Oui. Enfin pas vraiment une couleur, un balayage, m'a conseillé la coiffeuse, parce que figure-toi que je me découvre des cheveux blancs un peu trop précoces à mon goût.

— Rassure-toi, j'en ai aussi, mais chez les blondes ça se voit moins, tant qu'il n'y en a pas trop.

— Tiens, j’entends la moto, voici nos hommes !

Les hommes ! Roland, celui de Juliette, et Michel, celui de Camille, qui vient d’acheter une nouvelle moto, une Honda 750, dont il a voulu faire apprécier les performances à son beau-frère. De la terrasse les femmes les regardent, le passager grand et un peu massif, le pilote plus petit et presque frêle, ôter leur casque, puis admirer encore l’engin avant de se diriger vers le garage pour se débarrasser de leur équipement.

— Bon, dit Camille, je vais chercher de quoi prendre un verre avec eux, et ensuite il sera temps de se préparer. De se faire belles pour aller au bal ! ajoute-t-elle en quittant prestement son fauteuil.

Puis elle enlace Juliette pour trois petits pas de danse, avant de disparaître dans un éclat de rire.

Après vingt et quelques années, l’étincelle de la jeunesse ne s’est pas éteinte dans les yeux ni dans le cœur des petites Mourot.

Quelle métamorphose elles ont pourtant subie, depuis qu’elles ont basculé l’une après l’autre, tour à tour bousculées par les aléas de la marche du monde, de cette jeunesse dans l’âge adulte, depuis qu’elles sont devenues des femmes !

Elles ont été des amantes, des épouses, des mères. Des chattes, des lionnes. Des rebelles, des soumises. Des princesses, des reines. Des patronnes. Des magiciennes. Bref, des femmes.

Elles ont attendu, tremblé, espéré. Elles ont souffert, y compris dans leur chair. Elles ont ri, elles ont pleuré. Elles ont jugé, consolé, puni, pardonné. Elles ont commis des erreurs. Elles ont connu des triomphes. Elles ont obéi, commandé. Elles ont croisé la peur, la honte, la jalousie, le regret, l’envie. Elles ont fait du bien, et peut-être aussi, sans le vouloir, un peu de mal. Elles ont construit, beaucoup construit. Bref, elles ont vécu.

Maintenant elles peuvent dire mon mari, mes enfants, ma maison, mon travail, mais au fond elles savent que malgré tout ce qu’elles ont donné elles ont été servies aussi par la chance. C’est pourquoi dans l’épanouissement

d'une quarantaine bien portée et bien assumée elles ne sont pas des femmes orgueilleuses, mais simplement conscientes et heureuses de leur richesse intérieure lentement accumulée.

Roland est rentré d'Algérie à la fin de sa période de « rappelé », fin 56, tandis que Michel n'a été libéré que début 58. Comme Juliette avant elle, mais plus longtemps et avec plus d'angoisse encore étant donné que Michel s'est toujours trouvé dans des secteurs dangereux, Camille a connu l'attente du courrier, l'incertitude des retards, les lettres apprises par cœur. Il avait dit : si tu m'attends je reviendrai. Combien d'autres appelés, qui avaient fait la même promesse à une femme ou une fille en pleurs, ne l'ont pas tenue... Si les mots magiques existent et agissent quelque part, ce n'est certainement pas dans les pays en guerre.

Quand elles se retournent sur ces vingt et quelques années, elles voient des enfants. Roland n'était pas revenu à temps pour voir naître Julien, deux ans plus tard il a assisté à la naissance des jumelles, Caroline et Laure. Puis c'était au tour de Camille et Michel de se marier et de devenir les parents d'Isabelle et d'Éric, nés à un an à peine d'intervalle. Quant à Alain, qui avait enfin percé le mystère des relations entre les filles et les garçons, il entreprenait ses propres expériences, menées de pair avec des études, ce qui allait faire successivement de lui un technicien en bâtiment, le mari de Jocelyne, une institutrice, et le père de deux enfants, garçon et fille.

Elles voient des parents prendre doucement le chemin de la vieillesse. Gilbert et Henri Daubré sont à la retraite, étonnés de disposer de leur temps et de ne pas toujours savoir qu'en faire, avec un sentiment d'inutilité qui rabaisse leur importance d'hommes, de chefs, même s'ils n'en ont jamais abusé. Leur univers, maintenant, c'est la maison, mais c'est surtout celui de leurs femmes, qui ne sont pas toujours disposées à leur céder un peu de leur pouvoir, ni même à accepter leur aide, comme si c'était contre nature. Juliette et Camille n'ont jamais vu ni entendu leurs parents se disputer, or voilà maintenant qu'ils se chamaillent, pour des petits riens, des objets mal rangés, des plates-bandes mal désherbées. Et qu'ils commencent à se découvrir de petites misères qui ne peuvent malheureusement n'en devenir que de grandes. Quant aux grands-parents, c'est de là-haut, s'ils y sont,

mémère Antoinette pourtant la plus âgée ayant fermé la marche, qu'ils regardent croître leur descendance. Mais elles voient aussi les maisons devenues trop grandes se remplir encore de bruit et de rires, et les grands-pères et les grand-mères rajeunir un peu, quand arrive le temps des vacances.

Elles voient leurs hommes reprendre leur vie professionnelle sitôt rendus à la vie civile. Ils n'ont pas oublié leur séjour en Algérie, dans des circonstances et des conditions différentes, mais ils en parlent rarement. C'est à Gilbert que Michel a confié le malaise qu'il en a conservé, lui qui a vu de cette guerre des choses qu'il voudrait pouvoir oublier, c'est pourquoi des moments de gravité creusent parfois de brèves parenthèses dans sa bonne humeur générale. Employé au laboratoire de la fromagerie Hutin, dont il est maintenant le chef, Michel qui rêvait de devenir instituteur s'occupe régulièrement d'enfants puisqu'il a remplacé son beau-père auprès des petits joueurs de foot, qu'il entraîne le dimanche matin au parc de Londres. Quant à Roland, en plus de diriger la coopérative agricole de Carignan, il participe à la gestion de la petite ville, dont il a été élu maire aux élections de mars 1977 après avoir été conseiller. Il aime les contacts, les affaires, les responsabilités, les discussions avec les paysans, les négociants en céréales.

Les années ont renforcé sa carrure et sa personnalité, faisant de lui ce qu'on appelle un bel homme.

Elles voient des femmes, elles-mêmes, entamer une vie professionnelle qu'elles mènent de pair avec leur vie familiale. Juliette ne s'est pas satisfaite de coudre à domicile. Quelques années après son mariage, profitant d'une opportunité, elle s'est lancée dans le commerce. Elle a repris, en location d'abord, avant d'en devenir propriétaire, le magasin d'habillement de Carignan, un peu vétuste, que fréquentait surtout la population rurale, plus à la recherche de solidité que d'élégance. Elle l'a petit à petit rénové, modernisé, égayé, créant un espace « mode » qui n'a pas tardé à attirer sa clientèle et à prendre le pas sur le rayon utilitaire. Il est maintenant de bon ton de s'habiller « Chez Juliette », qui vend aussi des accessoires, sans tomber dans des excès d'originalité ni de prix, et, en couturière avertie, propose et exécute des retouches.

Camille a tardé à suivre le conseil de monsieur Laudaud, pour cause d'amour parti à la guerre aussitôt dévoilé. Mais une fois Michel revenu et épousé, réintégré dans son emploi, elle a demandé et obtenu une mutation à la poste de Verdun. Elle y est maintenant receveuse adjointe, après avoir franchi régulièrement les échelons auxquels ses modestes études lui permettaient de prétendre.

Elles voient les lieux qui les ont abritées, jeunes mariées, jeunes mamans, jeunes femmes. Juliette a vécu chez ses beaux-parents jusqu'au retour de Roland, puis ils ont loué une maison où leurs enfants ont grandi. Sitôt mariés, Camille et Michel se sont installés dans un petit appartement à Verdun, remplacé par un plus grand après l'arrivée des enfants. Mais l'ambition de la plupart des couples de ces années-là, c'était de « construire », motivée pour certains par la gloriole, l'envie d'étaler ses moyens. C'était surtout une conséquence du développement économique, la flambée des Trente Glorieuses, et de l'évolution des mœurs. La cohabitation de plusieurs générations sous le même toit devenait exceptionnelle. Les femmes étaient de plus en plus nombreuses à exercer une profession, les ménages voyaient augmenter leurs revenus, le recours à des prêts bancaires se généralisait.

Alors les deux couples ont « construit ». L'un à Carignan, l'autre à Verdun. Des pavillons modernes, avec sous-sol, garage, cuisine équipée d'appareils électroménagers, salon, salle de bains, petit terrain clos avec carré de pelouse et massifs fleuris.

Camille revient sur la terrasse portant un plateau chargé de bouteilles et de verres.

Les maris tardent un peu à les rejoindre. Si Michel est fier de sa moto, Roland ne l'est pas moins de sa voiture, une Peugeot 604, récemment achetée, qu'il fait découvrir en détail à son beau-frère, portières et coffre ouverts, capot levé pour le doux ronronnement du moteur.

Il y a entre les deux couples une relation privilégiée, due au lien très fort existant entre Juliette et Camille, qui ont tout partagé depuis leur plus petite enfance, sans toutefois gommer leurs différences, le caractère plus entreprenant, plus hardi, de l'aînée, la fibre plus émotive de la cadette. Sans

négliger les autres membres, nombreux, des fratries, c'est ensemble qu'ils se retrouvent le plus souvent.

C'est maintenant au tour des hommes d'attendre les femmes qui s'attardent à leur toilette, devant le vaste miroir de la salle de bains.

À vingt ans elles portaient une gaine dont elles n'avaient nul besoin. Elles accrochent maintenant leurs bas fins à des porte-jarretelles, et une fois enfilée la combinaison elles glissent leurs mains sur le tissu soyeux, pour s'assurer que leurs rondeurs restent harmonieuses, malgré les quelques petites imperfections qu'elles doivent à leur épanouissement et leurs maternités. Elles se passaient le tube de « Rouge baiser », le vaporisateur de brillantine Roja et le flacon de « Soir de Paris », elles sortent maintenant de leurs trousseaux des tubes de crème, de fond de teint, de rimmel, et comparent leurs parfums.

— Tu as changé, Camille, il me semble ?

— Oui, j'ai voulu essayer « Anaïs Anaïs » de Cacharel.

— Moi je reste fidèle à mon « Ô » de Lancôme.

Juliette enfile son ensemble tunique pantalon grenat.

— Chouette, dit Camille, très chic !

Elle se glisse à son tour dans sa petite robe noire et se délivre elle-même un satisfecit.

— Y a pas à dire, elle me va rudement bien !

Un nuage de laque sur la blondeur naturelle de l'une et le balayage de l'autre apporte la dernière touche à cette mise en beauté.

— Dis-moi, Juliette, mon collier, je le mets ou pas ?

— Humm... Avec ce beau décolleté, à mon avis, c'est pas la peine. Et on pourrait croire que tu veux cacher ton cou.

— T'as raison, je mettrai un collier quand il sera flétri !

Elles rient, comme quand elles se préparaient dans leur chambre commune de jeunes filles. Mais, au lieu de se précipiter comme elles le faisaient alors pour foncer au plus vite vers la guinguette, elles prennent le temps d'un regard d'ensemble, de face, de profil, la silhouette, le visage, la

coiffure. Elles savourent leur beauté parce qu'elles savent maintenant que, comme la jeunesse, elle n'est pas éternelle.

— Ça valait le coup d'attendre ! lance Roland, qui aime être surpris.

Michel n'est jamais surpris par Camille. C'est elle, toujours, quoi qu'elle porte, maquillée ou non, en tenue d'intérieur ou de soirée. Il n'a jamais vraiment regardé, jamais aimé qu'elle, depuis la sixième, quand elle avait encore ses tresses d'avant la première permanente et des socquettes blanches. Il s'approche d'elle et l'embrasse dans le cou.

Bal de la Croix-Rouge, comme ce soir. Bal du foot, des écoles. Bal des moissons. Bal des pompiers. Bal des anciens d'AFN. Bal du Nouvel An, autour d'un repas de réveillon qui s'étire tout au long de la nuit, interrompu aux douze coups de minuit par les embrassades des vœux. Les occasions de toutes sortes ne manquent pas pour les couples dont la danse a bercé la jeunesse et qui en ont gardé le goût.

À quarante ans, on ne va plus au bal « pour tu sais quoi », en principe... On y va encore pour le plaisir de la danse, de la musique, certes. Mais aussi parfois par obligation, par devoir, pour aider des associations, financer des projets. Ou simplement pour partager une soirée entre amis. Ou encore pour se montrer, afficher sa plénitude, sa réussite.

La guinguette a fermé ses volets

chantait Damia dans les années 30. Dans la chanson il s'agissait d'une fermeture provisoire, due à une bagarre,

Des jurons de voix mâles

Et des rôles

La chute de corps sourds [14](#)

La guinguette du lac a fermé ses volets pour de bon, ou presque, du moins ceux de la salle de danse, l'activité étant désormais surtout concentrée sur le camping.

Les jeunes de maintenant fréquentent les « discos », et même s'ils ne dédaignent pas quelques danses langoureuses, ils ne guettent plus les tangos bleus. C'est au son des juke-box qui diffusent les airs de Johnny Hallyday, Sylvie Vartan, Claude François, Julien Clerc et tous les autres, qu'ils se déchaînent et se mêlent sur les pistes de danse, les filles aux cheveux courts, les garçons aux cheveux longs, les uns comme les autres en pantalons de jean à « pattes d'ef ».

L'abaissement de l'âge de la majorité à dix-huit ans par le président Giscard d'Estaing, en 1974, leur a donné des droits que les adultes, consentants ou forcés, se doivent de leur reconnaître. Quant aux « événements de 68 », bien que les slogans des manifestants « Il est interdit d'interdire ! Demandez l'impossible ! L'imagination au pouvoir ! » n'aient pas tous abouti, loin s'en faut, à des réalités, ils ont laissé des traces dans les esprits et dans les mentalités.

Cette année-là, que de discussions sur ce sujet, chez les parents Mourot ou les parents Daubré, ont animé les rencontres dominicales, pendant que les enfants, trop jeunes encore, s'amusaient ensemble ! Les grands-pères oubliaient qu'ils avaient commencé à travailler à quatorze ans comme des hommes et doutaient de la confiance à accorder à des gars de dix-huit ans. Les grand-mères rappelaient qu'elles avaient exercé leur droit de vote pour la première fois en 1945, déjà mariées et mères de famille, plus ravies du fait que ce soit de Gaulle qui le leur ait accordé que de la décision elle-même.

— Ça ne nous empêchait pas de vivre... répètent-elles. On ne se plaignait pas, c'était comme ça...

Roland et Juliette, Michel et Camille, le cul entre deux chaises, entre la génération d'avant eux et celle d'après, entre ceux qui les avaient élevés et ceux qu'ils élevaient à leur tour, étaient plutôt perplexes. Par bien des aspects, ils se sentaient plus proches de leurs parents, pour avoir comme eux quitté l'école et entamé tôt leur vie active, pour avoir connu des conditions matérielles encore rustiques, et constataient comme leurs parents « que ça ne les avait pas empêchés de vivre », heureux de surcroît. Mais comme tous les parents ils espéraient pour leur progéniture un sort meilleur que le leur, et constataient des évolutions de nature à y contribuer, comme le développement du confort, l'allongement de la scolarité obligatoire

jusqu'à seize ans, les services de transports vers les collèges et les lycées, la diversité des établissements et des diplômes généralisés petit à petit à de nombreuses professions, bientôt à toutes.

Ce dont ils se félicitaient, un peu lâches dans leur perplexité, c'était d'avoir échappé, à une petite dizaine d'années près, à l'obligation de faire face à cette « révolution ».

Si c'était aujourd'hui !...

Julien a vingt-deux ans, étudiant à Nancy, en école de génie civil. Laure et Caroline ont vingt ans, étudiantes aussi, une future prof d'anglais, une future infirmière. Isabelle a dix-huit ans, elle va passer le bac. À dix-sept ans Éric est encore indécis, son dada c'est la musique, la guitare...

Ouf, on a eu chaud ! se disent-ils quand par hasard 68 s'invite encore dans une conversation.

— C'est loin l'Hôtel des Sociétés ?

— Non, et il va y avoir un problème de stationnement. Allons-y à pied, dix minutes de marche. Et ça nous fera du bien au retour.

Sur le trottoir les hommes marchent devant, côte à côte. Derrière eux les femmes bavardent.

— Je ne t'ai même pas demandé où étaient les enfants, dit Juliette. Chez les parents de Michel, je suppose ?

— Éric, oui. Mais pas Isabelle. Figure-toi qu'elle a un petit copain, on dit comme ça maintenant, le frère de sa meilleure amie, qui l'a invitée à passer la soirée et à dormir chez les parents.

— Elle va dormir avec le frère ou avec la sœur ?

— Oh Juliette !

Elles pouffent.

— Je suis négligente, continue Camille, cette fois d'un ton plus sérieux. Je me dis tous les jours que je dois lui parler, et je repousse à chaque fois l'occasion. Il va bien falloir que je me décide.

— Tu sais, Camille, nos filles sont plus débrouillardes que nous. Caroline prend la pilule, elle me l’a dit. Et que Laure la prenait aussi.

— Elles ont vingt ans, les tiennes, Isabelle n’en a que dix-huit.

Ce qui a le plus changé la vie, entre les vingt ans et les quarante ans des deux femmes, et de toutes leurs congénères, ce n’est pas mai 68. C’est cette fameuse pilule, et tout ce qui concerne le sexe, un mot qui se prononce désormais couramment.

Faire attention, se débrouiller, parfois jusqu’à mettre leur vie en danger. Subir l’opprobre de parents, de médecins quand « la débrouille » se terminait sur un lit d’hôpital. Voilà ce qu’ont connu beaucoup de femmes. Se peut-il qu’enfin l’amour puisse être vécu sans ces menaces ?

La marche a été lente, de la mise en vente de la pilule aux États-Unis dès 1960, au vote de la loi Veil autorisant l’interruption volontaire de grossesse, en passant par la création du planning familial, la loi Neuwirth, le manifeste courageux des « 343 salopes ». Lente parce qu’il s’agissait de faire bouger des montagnes vieilles comme le monde, d’égratigner les morales, les religions. Les politiques, les ecclésiastiques, les hommes freinaient, paradoxalement les femmes aussi parfois, comme effrayées par cette liberté nouvelle, pourtant souhaitée, espérée. On en supputait, on en constatait des conséquences troublantes, voire menaçantes, des excès, des dérives. Certains ne craignaient pas d’affirmer que c’était une véritable incitation à la débauche.

En 1971, Juliette et Camille ont pleuré en voyant au cinéma Annie Girardot au sommet de son art ressusciter Gabrielle Russier, coupable, à trente-deux ans, professeur de lycée et mère de deux enfants, d’avoir aimé un jeune garçon qui en avait dix-sept, son élève. Elle avait tragiquement choisi de *Mourir d’aimer*. Mais le cinéma est une chose, la vie en est une autre. Elles avaient l’âge de Gabrielle, mais comme la plupart de ces femmes qui pleuraient à chaudes larmes et reconnaissaient l’absurdité et la cruauté de lois impitoyables, pouvaient-elles s’imaginer dans une pareille situation ? Comment auraient-elles pris la chose s’il s’était agi de leur fils ?

Si l’évolution des mœurs contribuait à faire éclater des familles, à augmenter le nombre des divorces, elle libérait aussi des malheureux et des malheureuses de l’enfer conjugal, donnait aux femmes des responsabilités

égales à celles des hommes dans le cadre de la famille, transformait les « bâtards » en enfants naturels ayant les mêmes droits que les enfants légitimes, et tentait de faire sortir les « gays », plus souvent désignés par des expressions qui les stigmatisaient, de leur ghetto.

Sur RTL, Ménie Grégoire donnait droit de cité à des mots qui perdaient ainsi tout caractère obscène et entraient dans le domaine de la nature, au service du plaisir.

Bien sûr il y avait des outrances, des initiatives jugées ridicules, ou choquantes. À l'Arc de Triomphe un dépôt de gerbe à la mémoire de la femme du soldat inconnu. Des films allaient au-delà des envies légitimes de l'émancipation tous azimuts. Marion Brando et Maria Schneider dans *Le Dernier Tango à Paris*, Miou-Miou dépenaillée dans *Les Valseuses* entre Gérard Depardieu et Patrick Dewaere hilares, déclenchaient des exclamations, des applaudissements et des gros rires qui cachaient une part de gêne, de réprobation instinctive.

L'Hôtel des Sociétés est tout illuminé. Sur l'estrade les musiciens, costume noir, chemise blanche, nœud papillon, accordent leurs instruments. À l'entrée il faut présenter son carton d'invitation. Les convives bienfaiteurs de la Croix-Rouge s'installent autour des tables garnies de nappes blanches, de vaisselle et verrerie fines, de petits bouquets multicolores. Camille et Michel présentent à Juliette et Roland les amis qu'ils rejoignent, des collègues de travail et leurs conjoints. Ils désignent discrètement des personnalités de la ville, le maire, le député, le proviseur du lycée. Des saluts s'échangent. Un peu guindée au début, l'ambiance se détendra rapidement au fil de la soirée.

Apéritif au champagne, accompagné par un air de jazz. Ensuite alterneront les plats et les danses.

*Emmène-moi danser ce soir
Joue contre joue et serrés dans le noir
Fais-moi la cour comme aux premiers instants
Comme cette nuit où tu as pris mes dix-sept ans*

La chanteuse de l'orchestre, longue chevelure flamboyante, robe en lamé pailleté, interprète pour la première fois la nouvelle chanson de Michèle Torr promise à un énorme succès.

Camille et Michel dansent. Cette nuit-là... Avant de partir pour l'Algérie, avec la bénédiction de Simone qui lui avait demandé de revenir, il avait pris les dix-sept ans de sa belle, même si elle en avait alors presque vingt. D'instinct ils se serrent plus fort.

Emmène-moi danser ce soir

Flirtons ensemble enlacés dans le noir [15](#)

D'autres couples comme eux sont sensibles aux mots, à la musique, à la voix de la chanteuse. Il y a de l'émotion, de la sensualité dans l'air. Quand tout cela s'éteint, ils restent un instant enlacés, semblables aux jeunes danseurs et danseuses de tangos et de rumbas de la guinguette et autres petits bals de leur jeunesse, qui se sentaient les jambes et le cœur un peu flageolants. La Paloma adieu... Puis ils regagnent leurs tables en se tenant la main. Émotion passagère qui les a soudain étreints, petite bouffée de tendresse dans une relation usée pour les uns, flamme profonde rallumée à la moindre occasion pour les autres, la danse a joué de son pouvoir sur tous.

Le déroulement de la soirée bouscule un peu la belle ordonnance des tables.. Des groupes d'hommes cernent le bar. Les femmes se rapprochent pour parler entre elles.

Et voilà. Autre pouvoir du bal. Eux, avec leur costume-cravate de bonne coupe, que leur silhouette soit restée juvénile ou que leur pousse un début d'embonpoint, que leur chevelure grisonne ou pas, qu'ils soient encore dans la trentaine ou frisent la soixantaine, eux qui aiment parler de leur travail, de leurs responsabilités, du sport qu'ils pratiquent ou se contentent de soutenir, de leurs voitures, de leurs motos, et elles, qu'elles s'habillent toujours en taille 38 ou soient passées au 48, qu'elles soient brunes, blondes ou rousses, souvent grâce aux artifices de leur coiffeuse, qu'elles osent encore montrer leurs genoux ou pas, elles qui ont tant à dire sur leurs enfants, sur leur intérieur, sur leurs petits ou grands problèmes, intimes ou pas, et certaines aussi sur leur mari... redeviennent encore naturellement les jeunes crâneurs et les petites vipères qui aiguisaient leurs yeux et leur

langue sur les autres, les rivaux, les rivales. Bien qu'il n'y ait plus à rivaliser, plus rien à gagner. En principe.

Les femmes passent au crible de leur jugement et de leurs suppositions les toilettes des autres femmes, leurs bijoux, leurs coiffures, leurs manières, leurs rires, reconnaissant parfois leur élégance, leur classe, leur bon goût, cherchant et trouvant le plus souvent les failles des couleurs mal assorties, des coupes inadéquates, des parures trop voyantes, des airs supérieurs ou pincés. Juliette, qui n'est pas verdunoise, apprend que l'épouse du maire s'habille à Nancy, dédaignant les magasins de sa ville. Est-elle plus élégante pour autant ? Entre intimes, ou du moins entre personnes de confiance, on se chuchote des informations touchant à la vie privée, qui ne sont encore souvent que des rumeurs, où il est question d'amants, de maîtresses, de divorces.

— Il paraît, ma chère, que madame Unetelle...

Les femmes se savent aussi sous les yeux des hommes, indifférents, courtois, amicaux, curieux, admiratifs, intéressés... Des regards qui savent se lire se croisent, s'évitent, se croisent à nouveau. Une bonne vingtaine d'années plus tôt, certaines auraient pensé : je crois que j'ai fait une touche... Se savoir appréciée par un regard masculin provoque en elles une petite onde de plaisir. Elles sont toujours belles, et l'envie peut leur venir d'en jouer encore.

Pas de danses bleues dans ces bals fréquentés surtout par des couples, sauf entre intimes, parents ou amis, sans manières.

— Oh, lance Camille, un paso-doble ! Tu viens, Roland ?

Sinon, la courtoisie est de rigueur. Quand le receveur en chef de la poste invite son adjointe, il en demande la permission à Michel. D'un simple « Vous permettez ? », mais il la demande. Les femmes ne s'en formalisent pas. Ce pourrait être considéré comme une atteinte à leur liberté, mais elles savent que c'est tout le contraire. Quel mari en effet oserait refuser cette autorisation, sauf bien sûr en face d'un provocateur ou d'un grossier personnage, affirmant ainsi un pouvoir désuet dans son couple ? Les prétendants à la danse n'ont souvent qu'une intention sympathique, respectueuse. Ou pratique, s'ils ont repéré une cavalière performante, par

exemple une valseuse hors pair comme Juliette toujours remarquée, que sollicitent régulièrement des hommes inconnus d'elle. Mais s'ils ont des intentions un tant soit peu coquines, les femmes deviennent les maîtresses du jeu. À elles d'y entrer ou pas, de jouer ou non de la subtilité qu'elles ont acquise. À elles la liberté de se laisser troubler si elles en ont soudain envie. Mariées depuis des années, elles connaissent tous les faits et gestes de l'amour, mais dans les bras d'un autre elles peuvent à nouveau s'émouvoir de quelques tentatives discrètes, de quelques pressions. À elles de fixer les limites. De prendre éventuellement des risques. Elles ne sont plus les gamines qui se laissaient entraîner sur des petits chemins, des pédalos, les hommes ne sont plus les garçons qui leur volaient des baisers et cherchaient à explorer leurs atouts naissants, tous connaissent la suite de l'histoire.

Le plus souvent les choses ne vont pas plus loin qu'un petit plaisir grappillé comme ça, en passant.

Mais il arrive que la danse qui a largement contribué à former bon nombre de couples leur tende des pièges. Entre l'émoi et la tentation, entre la sagesse et la folie, la frontière est floue. Cela peut prendre la forme d'un jeu. Jouer avec le feu. Le genre de jeu qui excite, mais a vite fait de dégénérer, dans quelque domaine que ce soit, en particulier dans celui-là. À travers des regards, des gestes, quelques mots, à peine plus chargés que d'autres, se profilent parfois des après aux destins divers, aux conséquences diverses. Aventures éphémères. Liaisons. Clandestinité. Scandales. Séparations. Divorces. Les grands mots, les grands maux.

Pour un petit tour un petit jour

Entre tes bras

Pour un petit tour au petit jour

Entre tes draps

Je pourrais tout quitter [16](#)

Trois heures du matin. L'Hôtel des Sociétés se vide peu à peu. La soirée a été un succès. Il fait un peu frais au-dehors, Camille et Juliette s'emmitouflent dans des écharpes qu'elles avaient eu la prudence d'emporter et se serrent contre leurs maris qui leur prennent la taille.

— Un dernier verre ? propose Michel à l'arrivée à la maison.

Entre hommes alors, les femmes sont déjà dans la salle de bains, à se démaquiller, à se préparer pour la nuit.

Ils ne dormiront pas tout de suite. Ils n'ont pas sommeil, à cause du champagne, du vin, des discussions, des lumières, de la danse.

Le sommeil vient après l'amour.

Isabelle. C'est la dernière pensée de Camille quand ses yeux se ferment. Dans quelle chambre dort Isabelle ? Avec qui ?

— Maman ! Maman ! Je l'ai !

C'est un tourbillon qui fait irruption dans la cuisine.

— Je l'ai ! Avec mention, en plus ! Assez bien, mais c'est déjà ça !

Isabelle a son bac. Ouf ! Ses résultats n'ont pas toujours été brillants cette année, elle avait grand besoin de réviser. Il faut croire qu'avec son « copain » ils révisaient vraiment.

Elle est allée seule consulter les résultats au lycée où elle a retrouvé ses camarades de classe, filles et garçons. C'est un vendredi, Camille travaille. Quant à Michel, il est à Paris, envoyé par sa « boîte » pour un stage de trois jours. Si c'est toujours avec le lait des vaches qu'on fait le beurre et les fromages, elles seules n'ont pas changé leur mode de production... Par contre la diversification des produits, les normes de plus en plus strictes dans le domaine de l'hygiène et l'introduction de nouvelles techniques obligent les chefs de service à opérer des mises à jour régulières. Ceux qui débutent maintenant doivent obligatoirement être diplômés pour accéder à des emplois qualifiés, alors que les anciens, dont fait partie Michel qui totalise déjà largement plus de vingt ans de métier, formés « sur le tas », deviennent une espèce en voie de disparition et sont astreints à recycler leurs connaissances.

C'est un sujet de conversation qui revient régulièrement à l'heure des repas du soir chez les Marquay, quand les parents entament le chapitre des résultats scolaires et tâtent le terrain de l'orientation. Avec des airs de martyrs et une dose de mauvaise foi, Éric et Isabelle envient la chance de leurs parents « qui n'ont même pas eu besoin d'aller jusqu'au bac pour avoir une bonne place et une paye ! », sourds à tous les arguments rabâchés et pourtant imparables. Ils y allaient comment, au travail ? Ils en faisaient

quoi, de leur paye, qui n'était pas lourde ? Et leur bonne place, elle leur est tombée d'où ? Du ciel peut-être ? En réalité ils savent bien à quel point le monde a changé, et si un coup de baguette magique faisait soudain remonter le temps jusqu'aux années du travail à quatorze ans, des vélos et de la maigre paye donnée aux parents, ils chercheraient bien vite le moyen de renverser la vapeur...

L'heure n'est pas aux affaires sérieuses. Ce qu'Isabelle envisage après ce fameux bac, on verra plus tard. Elle a droit à son moment de détente et de joie.

— Ce soir on fait la fête ! dit-elle.

Une chance, le fils du patron de la discothèque a réussi aussi son bac, et son père, qui était présent à l'annonce des résultats, a proposé de l'ouvrir ce soir, pour les nouveaux bacheliers et leurs amis. Ceux-ci n'auront qu'à apporter de quoi boire, attention, pas d'alcool, sauf le champagne qu'il offrira lui-même, et de quoi manger, car les jeunes, qu'il connaît bien, sont avides de tout, y compris de nourriture.

Sachant ses parents absents, Isabelle a pris le temps de se mêler à la liesse des nouveaux bacheliers, alors que les recalés s'éloignaient, penauds et inquiets. Ils ont arpenté bruyamment le centre de la ville, salués et félicités par la plupart des passants et des commerçants dont ils avaient l'audace de franchir le seuil.

Quand elle est rentrée triomphalement à la maison, il était presque dix-neuf heures, la soirée doit commencer à vingt et une heures, jusqu'à minuit.

— Maman, tu as juste le temps de faire des gâteaux, tu veux bien ? Et dis-moi, il y a des jus de fruits d'avance ?

Camille se met tout de suite à l'ouvrage.

— Un moelleux au chocolat et un fondant au citron, ça ira ?

Isabelle virevolte, surexcitée, ne cesse de répéter :

— Bachelière, maman, je suis bachelière !

— Tu me donnes le tournis, va donc te préparer dans ta chambre.

Quand elle réapparaît dans la cuisine, minijupe et ballerines, queue-de-cheval comme sa mère à son âge, accueillie par les délicieux effluves en provenance du four, elle réfléchit quelques secondes et lance :

— Mais au fait, maman, tu es seule ce soir ?

Michel ne rentrera que demain en fin de matinée. Éric, libéré des cours par la mobilisation des profs pour les corrections du bac, a filé dès le début de la semaine, à vélo, chez ses grands-parents paternels qui ont l'avantage de la proximité, une dizaine de kilomètres.

— Alors viens avec moi ! Va te changer, maman, je surveillerai le four. D'abord tu es obligée de venir, je ne pourrais pas tout emporter, il faut que tu prennes ta voiture. Et tu sais, rien que pour ça, il y aura sûrement d'autres parents, bien qu'en principe ce soit une fête entre jeunes.

Camille en effet a sa propre voiture, une petite Peugeot 104. Comme Juliette a la sienne, et comme des femmes de plus en plus nombreuses pour lesquelles le permis de conduire est devenu en même temps une nécessité et un symbole d'indépendance.

Elle se laisse convaincre. Elle va accompagner sa fille et elle restera un peu. Elle choisit une robe grise, légère et fluide, qu'elle agrmente de bijoux fantaisie de couleurs vives. Elle se maquille et se parfume discrètement. Elle porte depuis peu les cheveux courts, sur les conseils de sa coiffeuse qui affirme que sa coupe lui donne un petit air de Jean Seberg dans *À bout de souffle*. Elle se regarde dans le miroir et, satisfaite, s'interdit de penser aux raisons qui lui font accepter la proposition d'Isabelle.

Quand il s'agit de faire la fête, les jeunes sont plutôt en avance qu'en retard. Il y a déjà de l'effervescence dans la salle quand elles arrivent. Des rires, des cris de joie, des embrassades s'échangent entre les héros et les héroïnes du jour, qui se sont pourtant déjà largement congratulés quelques heures plus tôt. Autour des tables prévues à cet effet, où l'on déballe, on coupe, on garnit des plats, on joue du décapsuleur, les présentations se font sans manières. Le papa d'Unetelle, la maman d'Untel.

La pétarade des bouchons de champagne ouvre la fête d'emblée. Puis le disc-jockey, qui pour la circonstance n'est autre que le patron, lance la musique, un air endiablé qui précipite tous les jeunes sur la piste. Ils chantent, lèvent les bras, sautent, se déhanchent. C'est leur façon de crier leur joie, leur fierté.

— Maman, je te présente Vincent !

— Bonsoir madame.

Il s'incline un peu, gauche, se voulant poli.

Le voilà donc, ce garçon, ce petit copain, celui avec lequel Isabelle a révisé... et peut-être dormi. En jean et chemisette, les cheveux blonds un peu ébouriffés. Mignon. Il semble étonné. Il murmure quelque chose à l'oreille d'Isabelle, qui sourit.

— Tu sais ce qu'il me dit, maman ? Que tu fais drôlement jeune, et que tu es jolie.

Camille hausse les épaules et sourit. Elle retourne vers les tables, pour remettre un peu d'ordre entre une première rafle des jeunes loups sur les mini-sandwichs et une nouvelle envolée collective et bruyante sur la piste.

Mais ils ne font quand même pas que se trémousser, les amateurs de disco. La lumière tamisée annonce un changement de rythme. Un slow. Les couples se forment si vite que Camille a l'impression que les garçons se sont jetés sur les filles et que les filles se sont accrochées au cou des garçons au petit bonheur. Il est vrai qu'ils se connaissent, fréquentant le même lycée, voire les mêmes classes.

Vincent a eu l'élégance, peut-être même la sincérité, de la dire jeune et jolie. Mais sa différence de génération entre elle et tous ces garçons et ces filles, même si elle ne la porte pas totalement dans son apparence, et ce n'est pas par hasard, elle le reconnaît, qu'elle a choisi sa tenue et qu'elle s'est réjouie de sa coiffure à la Jean Seberg, elle la voit, elle la sent, là sous ses yeux, dans les manières des danseurs qui évoluent devant elle. Dans ce naturel et cette spontanéité qui les collent les uns aux autres d'emblée. Il y a peut-être, il y a sûrement, et sans doute provisoirement, des amoureux parmi eux. Isabelle et Vincent par exemple, à peine plus serrés que les autres. Mais ils ne le sont pas tous. D'ailleurs, au slow suivant, elle remarquera que même si les partenaires sont différents, les attitudes sont à peu près les mêmes.

Camille sourit. Elle repense à toutes les étapes qu'il fallait franchir, au temps de la guinguette, pour en arriver là, de la position du bras qui enlaçait la taille à la main qui se faisait pressante, de la joue frôlée comme par hasard à la tête abandonnée sur une épaule... Il y fallait du tact, du temps, ça n'était jamais gagné d'avance. Mais chaque petit progrès était une

victoire, chaque petite victoire avait un sens. Aurait-il donc disparu, ce sens-là qui savait si bien affoler les cœurs ?...

Près des tables les parents engagent des conversations.

— Notre fille va s'inscrire en fac de lettres à Nancy, et la vôtre ?

— Elle voudrait tenter médecine, mais c'est si long, si difficile...

— Tant qu'ils sont au lycée, on les a avec nous, mais après ils nous échappent...

Camille les écoute distraitement, elle est un peu ailleurs.

— Vous permettez que je vous invite à danser ?

Camille sursaute légèrement. Pas de doute, c'est à elle que s'adresse cette invitation, pour un slow. Qui donc emploie ces mots courtois, à vrai dire un peu désuets ici ? Un père de famille venu comme elle accompagner son fils ou sa fille ?

Non. C'est un jeune homme. Un peu plus âgé que les bacheliers du jour, de quelques années. Pas très grand, plutôt brun, veste et pantalon de toile beige, chemise bleu marine sans cravate. Le chic décontracté.

Il perçoit la surprise, l'hésitation de la dame. Il insiste gentiment.

— S'il vous plaît... venez !

Il lui tend la main, elle accepte.

Il sait à qui il a affaire. Pas à une gamine de dix-huit ans. À une femme. S'il veut tenter de la séduire, il doit aussi la respecter. Ne pas la choquer.

*Une robe de cuir comme un fuseau
Qu'aurait du chien sans l'faire exprès
Et dedans comme un matelot
Une fille qui tangué un air anglais
C'est extra*

La musique, les paroles, la voix de Léo Ferré sont une invitation à l'émotion amoureuse. Le disc-jockey en aurait-il sous-estimé l'impact sur les couples enlacés ? Les jeunes n'y semblent pas plus sensibles qu'aux autres airs. Mais le garçon qui a invité Camille la sent troublée, et elle ne se

dérobe pas à son étreinte peu à peu accentuée. Leurs regards se croisent, il lui sourit. Elle se hausse un peu pour lui glisser à l'oreille qu'elle est la maman de l'une de ces jeunettes.

— Je le sais. Je vous ai vue arriver avec elle.

Une fille qui tanguet et vient mourir
C'est extra [17](#)

Après ce slow aux accents ravageurs, illico l'ambiance revient au but de la soirée, la fiesta. Retour au disco plein tube ! À l'exubérance festive sur la piste.

— On va fumer une cigarette dehors ? propose le jeune homme.

Sans se retourner vers la salle, Camille le suit.

Ils ne s'éloignent pas. La porte de la discothèque reste entrouverte. Il tend une cigarette à Camille, la lui allume, en prend une à son tour. Ils fument un instant en silence.

— Vous avez accompagné votre fille, dit le garçon, moi c'est mon frère. Nous n'habitons pas Verdun même, je dois le reconduire après la fête. On marche un peu ?

Ils n'iront pas loin. Sitôt dans la pénombre le garçon attire Camille contre lui, l'enlace. Elle tente de se dégager.

— Ne craignez rien, dit-il. La suite ne dépendra que de vous.

— Mais...

— Oui, je sais, vous êtes une maman. Mais vous êtes aussi une femme, belle, attirante. Et libre, je l'espère... du moins dans l'instant...

Camille ne se dégage pas. Des pensées se bousculent à toute vitesse dans sa tête. Mais qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce qui m'arrive ? Si je ne me retenais pas, je me laisserais aller. Sans rien savoir de lui, même pas son prénom... Libre ? Non, je ne suis pas libre, j'ai un mari, des enfants. Mais là, tout de suite, si je voulais, oui je pourrais l'être, un moment, le temps de... de céder à son désir... et au mien. Mais non, non, je ne peux pas, je ne veux pas...

Elle le repousse doucement.

— Il faut rentrer, dit-elle.

— Laissez-moi au moins vous embrasser !

Il n'attend pas la permission. Elle n'a pas le courage de le repousser.

Ils se rapprochent de la salle. Et fument encore une cigarette.

— Dites-moi au moins votre prénom.

— Camille.

— Vous avez eu peur de quoi, Camille ? Je ne voulais rien vous voler, juste vous prendre, et vous donner, un peu de plaisir. Allez, je ne vous en veux pas, on va être sages maintenant.

Quand ils rentrent dans la salle, une danse se termine sur la piste. Isabelle, tirant Vincent par la main, se dégage du groupe et vient à grands pas vers Camille. Et celle-ci, soudain, revoit une scène à la guinguette. Juliette revenant avec son amoureux du moment d'un petit tour dans la verdure des bords du lac, un peu de mousse dans les cheveux, et lui lançant, à elle, Camille, qui la regardait s'approcher : Ne me regarde pas comme ça, on n'a pas fait de mal ! Et voilà qu'elle se sent dans la position de Juliette ce jour-là, que ces mots dont elle se souvient si bien elle a envie de les lancer à Isabelle : Ne me regarde pas comme ça ! Comme si sa fille la regardait « comme ça », c'est-à-dire avec des questions, des soupçons ! Non, Isabelle a les yeux allumés de joie, de bonheur, d'excitation. C'est elle, Camille, qui se fait des idées. Qui se croit regardée comme une coupable parce qu'elle se croit elle-même coupable. Alors qu'elle n'a rien fait de mal, de ce que le mot « mal » signifiait dans ces occasions-là. Ou si peu.

— Maman, je voulais te dire, si tu t'ennuies, tu ne seras pas obligée de m'attendre jusqu'à minuit. Vincent, c'est son père qui vient le chercher et il me déposera chez nous. D'accord ?

Elle n'attend pas la réponse, elle file vers le buffet.

— Camille, vous êtes née trop tôt.

Le garçon l'a rejointe dans le coin de la salle.

— Ou bien c'est la liberté qui vous arrive trop tard, ce qui revient au même. Dommage. J'espère cependant que vous êtes heureuse.

La gorge soudain nouée, elle lui répond par un sourire et un petit mouvement de la tête. Oui, elle est heureuse. Il s'éloigne.

Camille ne s'attarde pas à la soirée, puisque sa fille sera raccompagnée. Elle profite d'une ruée vers le buffet où sont apparus les desserts pour s'éclipser. En ouvrant la portière de sa voiture elle constate d'un regard que son amoureux d'un soir ne l'a pas suivie. Elle espérait un peu qu'il l'ait vue sortir et la rejoigne. En aurait-elle été effrayée, ou satisfaite ? Aurait-elle su résister ou pas, s'il avait engagé une nouvelle tentative ?

Seule dans son lit, elle ne trouve pas le sommeil. Elle essaie de mettre de l'ordre dans ce qui s'est passé ce soir. Si peu de chose, mais assez pour la troubler, l'irriter aussi. La liberté pour les femmes ! Bien sûr qu'elle est d'accord avec la législation qui a rendu en effet les femmes libres. Un enfant si je veux ! Si elle n'a pas pu le clamer dès son mariage, devenant rapidement, comme Juliette, mère de plusieurs enfants, acceptés avec bonheur, si elle a dû, comme Juliette, avoir recours à un moyen illicite, sans danger mais coûteux, de stopper une autre grossesse qu'elle avait le droit de refuser, elle s'est réjouie de la légalisation de la contraception, qu'elle pratique. Elle est libérée de tous ces calculs qui conditionnaient l'amour au sein des couples, les cycles, les dates, l'abstinence, de ces angoisses dues aux caprices de la nature, du comptage des jours de retard. Mais est-ce parce qu'on dispose de la liberté, sous quelque forme que ce soit, qu'on doit en user sans réserve ? Ce n'est pas la crainte des suites de l'acte qui l'a retenue. Tiens, elle en est sûre, si elle avait cédé, si elle avait fait l'amour avec ce garçon, elle serait comme maintenant, incapable de s'endormir, mais ses regrets seraient d'une autre nature, plus amers. Peut-on penser ou dire d'elle qu'elle n'est pas libre parce qu'elle met elle-même des limites à sa propre liberté ?

Elle entend la clé, qu'elle a laissée à la disposition d'Isabelle à l'endroit convenu, tourner dans la serrure. Elle allume la veilleuse pour regarder l'heure : minuit vingt. La porte de sa chambre est entrouverte, Isabelle voit le trait de lumière et entre.

— Maman, tu ne dors pas encore ? Moi non plus je n'ai pas sommeil. Pousse-toi un peu.

Elle envoie promener ses ballerines d'un geste rapide et se glisse dans le lit.

— Je ne t'ai pas vue partir. Tu te barbaïs ?

— Oui, non... enfin un peu...

— Faut que je te dise quelque chose, maman.

Quelque chose ? Elle se sent rougir. Sa fille l'aurait-elle vue quitter la salle après une danse avec ce garçon ?

— Figure-toi qu'on vient de décider, notre groupe, une dizaine de copains et copines, de partir une semaine, faire du camping sauvage, on ne sait encore pas au juste où, mais pas trop loin. C'est pour nous amuser, nous remettre du bac, des révisions, des émotions. Y aura Nathalie et Vincent, bien sûr, et Christelle, et Dominique, les autres tu ne les connais pas. On partira lundi matin avec les vélos et Vincent demandera à son père de nous apporter le matériel avec un véhicule de son entreprise. Les tentes, les réchauds, les provisions, enfin tout... On se revoit demain pour tout mettre au point.

— Écoute, Isabelle, il faudrait qu'on parle un peu toutes les deux. Si on profitait de ce moment ? Je suppose que tu vas partager la tente de ton petit copain Vincent, alors...

— Oh tout de suite, maman ! Qu'est-ce que tu en sais ? Et puis j'ai dix-huit ans, je suis majeure !

— Ça ne t'empêche pas d'être prudente et...

— Mais maman, je suis prudente, et je sais !

— Tu sais quoi, ma fille ?

— Tout. Je sais tout !

Elle saute du lit aussi prestement qu'elle y était entrée et ramasse ses ballerines.

— Tu demanderas quand même la permission à ton père ! lui lance Camille quand elle franchit la porte, claquée d'une main ferme.

C'est tout ce que je trouve à lui dire... se dit-elle en se laissant retomber sur son oreiller. Demande à ton père, comme le faisait maman, quand avec Juliette on voulait aller à un bal de nuit. Sauf que nous on trouvait ça

normal. Maman ne se conduisait pas en femme soumise, mais en femme tout court et en mère, qui en savait plus que ses filles. Maintenant nos filles savent tout, ou du moins le prétendent ! N'avons-nous donc plus rien à leur dire ?

Elle se tourne et se retourne dans le lit. Elle ne dort qu'exceptionnellement seule et elle n'aime pas. Lui manque à côté d'elle la chaleur du corps aimé. Elle oublie le slow et ce qui en a résulté. Elle rejette son oreiller et s'empare de celui de Michel, qui porte son odeur, elle l'étreint et y enfouit son nez avant de s'abandonner au sommeil.

— Tu dis le bal des moissons, Juliette ? Je croyais que ça ne se faisait plus.

— C'est vrai que la coutume avait été oubliée, mais figure-toi qu'il a été décidé de la restaurer, et Roland, tu t'en doutes, se doit d'y assister, et moi aussi bien sûr...

— Ça n'a pas l'air de t'emballer !

— Pas vraiment, en effet. C'est pour cela que je t'appelle. Pour vous y inviter. On en profitera pour parler, Camille. Alors, c'est d'accord ?

— Je vais voir avec Michel mais sauf imprévu tu peux déjà compter sur nous, Juliette. Tu as bien dit le premier samedi d'août, n'est-ce pas ?

— Oui. Alors à bientôt !

Juliette a raccroché, un peu vite, au gré de Camille, qui aurait voulu profiter de cette conversation téléphonique pour bavarder un peu plus longuement avec sa sœur, qu'elle a sentie soucieuse.

Elle-même, Camille, l'est un peu aussi. À cause d'Isabelle, revenue de la semaine de camping avec des nouvelles et des projets divers. D'abord, Vincent n'est plus son petit copain. Pourquoi ? Elle n'a pas fourni d'explications. Ce n'est plus lui, point final. Ensuite, elle a trouvé sa voie : elle veut faire du droit, un DEUG en deux ans, c'est possible maintenant. Avec quels débouchés ? Y en a plein ! a-t-elle assuré. Je trouverai

facilement un travail avec un DEUG de droit. Tout cela parce que sa copine Christelle a choisi cette orientation et elles se voient déjà toutes les deux à Nancy, où elles prendront une « piaule » en commun !

Du droit, pourquoi pas, ont concédé Camille et Michel, qui se sont mis à gérer, non sans certaines impatiences et réticences de la part d'Isabelle, les indispensables aspects administratifs et financiers de cette décision.

Les soucis de Juliette ne concernent pas ses enfants, dont les études se déroulent sans heurts et qui semblent gérer de même leur vie amoureuse. Les Daubré ont connu et connaissent encore quelques petites amies passagères de Julien, quelques petits copains éphémères des jumelles, mais tout cela ne nuit pas à leurs études. Alors Camille se persuade qu'Isabelle, encore sous le coup de sa majorité toute neuve qu'elle entend assumer, saura elle aussi se montrer « raisonnable », ce mot qui allait de soi dans la bouche des parents des générations précédentes, mais que ceux d'aujourd'hui se doivent d'employer avec diplomatie.

En septembre, Juliette et Roland fêteront leurs noces d'argent. Vingt-cinq ans, un quart de siècle de vie commune... Un coup de foudre, un amour ardent, un beau mariage, trois beaux enfants, une belle maison, la réussite. Elle a sa boutique, il a son métier. Et maintenant ses responsabilités, qui ont fait de lui une personnalité. Le maire, dans une commune que l'on peut toujours qualifier de rurale même si elle se donne des allures de petite ville, n'est pas seulement un gestionnaire, mais aussi un juge, un arbitre, un protecteur, et ses administrés le prennent même parfois pour un magicien capable de trouver des solutions à leurs problèmes. Pistonner un garçon pour lui éviter le service militaire, rendre constructible un terrain qui ne l'est pas... Le « fils Daubré », comme le nomment encore les contemporains de ses parents, est apprécié de ses administrés. On le dit compétent, juste, il a le goût et le sens des contacts, dans tous les milieux, et, compliment suprême, « il en impose ». Sa stature n'y est pas pour rien. En route vers la cinquantaine, grand, ayant forcé juste ce qu'il faut, le cheveu dru et à peine grisonnant, il ne passe jamais inaperçu, dans quelque contexte que ce soit.

Il cumule allègrement son métier à la coopérative, sa mairie, et bientôt peut-être une fonction de plus, puisqu'il envisage de se présenter, avec une

forte probabilité de réussite, aux élections cantonales du printemps prochain...

— Tu peux être fière de ton mari ! dit souvent Gilbert à sa fille.

— Comme lui peut être fier d'elle ! ajoute Simone, qui, sans se sentir vraiment concernée par l'évolution de la condition féminine, en apprécie cependant les bienfaits pour ses filles.

Elle-même, en tant que femme qui ne s'est jamais plainte de sa condition, se contente des améliorations matérielles, qui lui rendent, comme à son mari, la vie plus douce. La voiture, le chauffage central, le four électrique, le grand écran de télévision et le canapé dans le salon, grâce à quoi elle peut « se la couler douce » quand elle en a envie, pas très souvent, à vrai dire, sinon elle finirait par s'ennuyer. Elle n'a jamais évoqué ses difficultés de femme d'un homme qu'elle aimait et qui l'aimait aussi, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'en a pas connu, qu'elle n'a pas eu comme tant d'autres à « se débrouiller ». La pilule ? Elle se doute que ses filles l'utilisent, ou alors ce stérilet dont elle a appris l'existence par un magazine, et ma foi tant mieux... Pourtant on n'en dit pas que du bien, elle ferait grossir, cette pilule, elle entraînerait des effets secondaires, parfois graves. Forcément au courant de quelques-unes des amourettes de ses petites-filles, elle fait semblant de n'y voir que des caprices de gamines, de peur d'une vérité qui risquerait de la choquer, malgré sa lucidité et ses efforts de tolérance.

L'une de ses voisines, avec laquelle elle bavarde souvent, lui a confié en baissant instinctivement la voix que sa petite-fille, dix-neuf ans, « la » prenait.

— Oh mais madame Mourot, c'est pas pour ce que vous croyez ! Comme elle a des fois des règles douloureuses, elle a consulté une gynécologue qui lui a prescrit la pilule, comme un médicament en somme, elle sert aussi à ça.

— Ah bon !

On a beau dire, on a beau faire, on ne vient pas à bout d'une éternité de cachotteries et d'hypocrisie sans qu'il en reste quelque chose. La ruse voire le mensonge ont encore de beaux jours devant eux...

— Alors, vous êtes prêtes, les femmes ? Il est temps !

Le ton de Roland dont le temps est constamment compté sent un peu l'impatience.

Elles se sont préparées en silence, ou presque. Juste une remarque de Juliette, un compliment sur la nouvelle coiffure de sa sœur qu'elle n'avait pas encore découverte.

Depuis que Michel et Camille sont arrivés, en fin d'après-midi, ils ont senti une atmosphère un peu pesante dans le couple Daubré.

Les bals des moissons, depuis très longtemps, ont perdu leur caractère rustique. Ils n'ont plus lieu sur les places des villages ou dans les cours des fermes, où étaient dressées de grandes tables couvertes de cochonnailles, de gros pains dorés et de cruches pleines des petits vins du pays, et une estrade pour l'accordéoniste. On y rendait un hommage à la terre, au soleil, au travail des hommes, et des chevaux aussi. Le blé récolté symbolisait la sécurité.

Autres temps, autres mœurs. L'agriculture est en constante évolution, en progrès certes, en particulier grâce aux machines. Les paysans ne sont plus les mêmes hommes, attachés viscéralement, parfois aussi contraints de l'être, à leurs terres héritées de leurs parents. Les jeunes qui pour diverses raisons se refusent à prendre la relève peuvent maintenant l'exprimer sans être taxés de trahison, devenir ouvriers, fonctionnaires... Le remembrement modifie les propriétés, pour en faciliter l'exploitation. La rentabilité l'emporte sur la fidélité à la terre. Moins de fermes, mais plus grandes, moins de paysans, le mot lui-même est en recul, on lui préfère ceux d'agriculteurs, de céréaliers, d'éleveurs. Petit à petit, de ventes en achats, disparaissent les « petits » qui font apparaître des « gros ».

Aller danser au son d'un seul accordéon dans une cour de ferme ne tiendrait plus désormais que du folklore.

Alors les bals des moissons, où davantage que la nature on fête le profit, ont lieu comme les autres dans les salles des fêtes, parfois décorées tout de même de quelques gerbes de blé, de quelques fleurs des champs, marguerites, bleuets et coquelicots.

Avec sa double casquette de maire et de patron de la coopérative agricole, Roland se devait de ne pas arriver en retard, et c'est à lui de prononcer les paroles d'accueil. Les gens qui les écoutent, installés autour des tables, il les connaît tous, ou presque. Ce sont, accompagnés de leurs conjoints et conjointes, les membres du conseil municipal, les employés de la coopérative, et les agriculteurs du canton qui travaillent doublement avec lui, en amont pour l'achat des semences et des produits de traitement, en aval pour la commercialisation des céréales, dont la consommation à la ferme même ne représente plus l'essentiel. Le marché des céréales et autres produits agricoles est en pleine expansion. Le bal des moissons, pour lequel il a fallu prendre des réservations, est cependant ouvert à tout public, et à des invités extérieurs, mais le monde rural y domine largement.

— Il parle bien... murmure Juliette à l'oreille de Camille, près de laquelle elle s'est placée.

Il y a de l'admiration dans sa voix, un peu d'amertume aussi.

Son discours terminé, longuement applaudi, Roland rejoint les siens, après avoir serré un grand nombre de mains, embrassé quelques femmes, et salué d'un geste le reste de l'assistance. Il prend place à côté de Michel, ils sont face à Juliette et Camille.

Quand après le champagne d'accueil l'orchestre entame la première danse, Roland se lève, suivi de Juliette. Ils vont ouvrir le bal ensemble, seuls sur la piste pendant un court instant, avant d'y être rejoints par d'autres danseurs.

Camille les regarde, les admire. Juliette porte ce soir une robe où se mêlent le noir et le blanc dans des motifs en forme de fleurs. Sa coiffeuse a relevé ses cheveux en un chignon de boucles. Ils forment un très beau couple, qui même dans la retenue que leur impose leur rôle respire l'harmonie.

Un effleurement sur le bras de Camille, un clin d'œil en direction de la piste : On y va ?

Il y aura beaucoup d'autres danses cette nuit-là, et Roland dansera plus que Juliette. Monsieur le maire a des obligations. Il y a trois femmes dans son conseil, dont l'une est même adjointe. Il emploie deux secrétaires à la coopérative. Comme il se rend souvent lui-même dans les fermes, il a noué des liens particuliers avec certaines familles, où on l'invite à déjeuner, à dîner, où on l'appelle par son prénom. Quelques hommes, de leur côté, viennent solliciter madame Daubré. L'épouse du maire ou la danseuse hors pair ? C'est selon, parfois les deux. En experte de la danse, elle sait faire la différence. Dans des bras qui ont sollicité « l'honneur » de l'enlacer, elle accorde ses pas, sans plus. Dans ceux où elle devine la recherche d'un plaisir, elle trouve elle aussi son compte, surtout dans la valse, et sans effort se fait souple et docile, à l'endroit, reprise, pas glissés, à l'envers...

Entracte. Roland entraîne Michel au bar.

— Il y a des semaines, dit Juliette qui a envie de se confier à sa sœur, où je ne le vois pour ainsi dire plus, avec toutes ces réunions qui se terminent tard. Je dors quand il rentre... ou je fais semblant de dormir. Tiens, regarde-le, tout de suite entouré, tout de suite écouté. Je sais qu'il est passionné, compétent, mais je crains qu'il s'éloigne peu à peu de nous, de moi.

— Vous en parlez, ensemble ?

— C'est difficile. Il m'a toujours encouragée, soutenue, quand j'ai repris la boutique, quand je l'ai agrandie. Elle m'absorbe beaucoup aussi, je le reconnais, je suis moins présente à la maison. Nous avons gagné des libertés, nous les femmes, nous n'allons tout de même pas reprocher les leurs à nos hommes, sous prétexte qu'elles datent de plus longtemps !

— Tu sais que tous ne les voient pas d'un bon œil, nos libertés, et qu'il en est encore qui regrettent le temps de leur toute-puissance dans le couple et la famille, qui doutent de la capacité des femmes dans certains domaines. La politique par exemple. Tu te souviens de ce qu'on a entendu en 1974, quand Arlette Laguiller s'est présentée à l'élection présidentielle ?

— Oui... Ce n'était pas sa place, elle était culottée, ridicule. Même dans la bouche d'autres femmes, un comble ! On pouvait tout de même ne pas adhérer à ses idées sans lui contester sa légitimité.

Camille se tourne vers le bar où s'attardent les hommes, qui discutent et rient. Parmi eux se trouve une femme qu'elle avait déjà remarquée dans l'assistance. Une forte personnalité, semble-t-il, avec une dose de trop en tout. Dans ses cheveux, crêpés et laqués, son maquillage, sa robe qui moule son corps généreux, son décolleté. Son rire. Sa posture au bar, un verre dans une main, une cigarette dans l'autre.

— Ah, dit Juliette avec un petit rire sec, tu regardes la Reine !

— La reine ?

— Oui, c'est à la fois son vrai prénom et son surnom. Elle est la reine dans sa ferme, dont elle sera l'unique héritière, elle y vit seule depuis qu'elle a mis son mari à la porte. Elle emploie deux ouvriers agricoles, mais elle met aussi largement la main à la pâte. Son exploitation est parfaitement tenue, elle a toujours les meilleures récoltes, le plus beau cheptel du canton, elle remporte régulièrement des médailles dans les concours agricoles.

Alors elle, la liberté, elle la connaît depuis longtemps ! Quand elle travaille, elle est en salopette, en bottes, elle porte une casquette. Mais là tu la vois sur son trente et un.

— Si on peut dire...

— Ouais... Ce n'est pas chez moi, tu t'en doutes, qu'elle a acheté sa robe.

Juliette, c'est visible, n'éprouve guère de sympathie pour la Reine, qui semble à son aise au milieu des hommes.

Comme dans tous les bals, la seconde partie de la soirée, après l'entracte, prend une tournure plus décontractée. Des hommes, plus habitués aux vêtements de travail qu'aux tenues de sortie, prennent leurs aises, tombent le veston, desserrent la cravate. Mais les femmes restent dignes, elles qui ont choisi, avec plus ou moins de bonheur, leurs toilettes et leurs coiffures. On n'est pas dans le « grand monde », ce soir, on est à la campagne, on y vit, on y travaille pour la plupart, mais on tient à montrer qu'on sait aussi « sortir » et qu'on en a les moyens. Sans chercher toutefois à rivaliser avec l'épouse du maire, bien placée pour être toujours élégante, avec son magasin, ou avec quelques autres femmes invitées, des femmes de la ville.

Comme dans tous les bals, aussi, les langues vont bon train entre elles, dans des apartés chuchotés et avec des sourires entendus.

Ce soir je serai la plus belle pour aller danser [18](#)

affirme Sylvie Vartan dans l'une de ses chansons, sûre de son charme. Quelles femmes, même celles qui n'ont jamais cru à leur beauté, mais y en a-t-il, elles ont toutes eu seize ans, même celles qui n'y croient plus, n'ont pas interrogé leur miroir, plus ou moins longuement il est vrai, avant de venir au bal ? Pensant, espérant, osant se croire... toujours belles... à défaut d'être la plus belle. Avec chacune, évidemment, sa propre conception de la beauté qui à ses yeux en éliminera plus d'une.

L'orchestre enchaîne une série d'airs entraînants qui se prêtent à des fantaisies, une sorte de farandole d'abord, puis un jerk qui se danse sans qu'on se touche. La Reine joue des hanches, des bras, de la poitrine, rejette en arrière sa choucroute laquée, et plonge ses yeux hardis dans ceux de Roland qui, le doit-elle au hasard ou à une manœuvre habile, se trouve en face d'elle. Les verres de l'entracte, et ses rires au milieu des hommes, l'ont mise en joie, voire davantage.

Juliette a vu le manège. Elle sait ce qui se dit de la Reine, qu'elle attire des hommes chez elle, qu'elle s'entend à les séduire, même si elle jure qu'elle n'en veut plus aucun à demeure. Des noms ont déjà circulé sous le manteau, à tort ou à raison, qui ne devaient pas se répéter, mais ont fait le tour de la ville.

Juliette se lève un peu brusquement.

— Viens, Camille !

Elle attrape la main de sa sœur, l'entraîne. La musique, maintenant à la fois vive, rapide et rythmée, lui inspire une danse qui tient à la fois de la valse et de la java. Camille entre dans le jeu, et ensemble elles se mettent à tourner, à petits pas rapides, un peu chaloupés. On les regarde, avec étonnement d'abord. Ceux qui s'agitaient autour d'elles dans leur danse fantaisiste s'écartent, et bientôt il ne reste plus qu'elles deux sur la piste. Les musiciens, amusés et conquis, deviennent leurs complices, accélèrent, ralentissent, changent le rythme, auquel elles s'adaptent aussitôt. Leurs

jupes tourbillonnent autour d'elles, leurs visages rayonnent, elles sont étonnantes, et belles.

Des battements de mains se mettent à accompagner leurs évolutions, et c'est sous un tonnerre d'applaudissements qu'après un final en forme de galop elles s'arrêtent et regagnent leur table, palpitantes, un peu grises d'avoir tant tourné. Le chignon de madame Daubré qui avait résisté capitule et s'écroule au moment où elle s'assoit.

— On a encore nos jambes de vingt ans, n'est-ce pas, Camille ? dit-elle après avoir retrouvé son souffle. Ça fait du bien de s'y croire encore, une fois comme ça, en passant, non ?

Qu'est-ce qui m'arrive aujourd'hui je suis amoureux de ma femme

Il est près de deux heures, et on sent dans l'assistance un début de lassitude. Même devenus des agriculteurs, les paysans et leurs épouses se lèvent toujours tôt, et cette nuit sera courte. On se salue entre connaissances, on se dit qu'on vient de passer une bien belle soirée. Et madame Daubré, dites donc, vous avez vu ça, une danseuse de première... Se donner en spectacle, c'est pourtant pas son genre...

Madame Daubré danse maintenant, sagement, avec son mari, comme sa sœur avec le sien.

*De toutes mes idylles j'en ai fait le tour
Je sais que c'est elle mon unique amour* [19](#)

Michel serre Camille, fort, et l'embrasse. Elle est son unique amour.

Pourtant il a eu non pas des aventures, mais une. Après qu'il est revenu un dimanche à la guinguette et que Camille l'a laissé partir, sans comprendre alors qu'il l'aimait, pour suivre un autre garçon qui l'attendait, auquel elle ne s'est pas donnée. Ni à aucun autre, il en a eu la preuve plus tard. Lui a « connu » une fille, connu vraiment, pas par amour, mais par dépit peut-être, par curiosité aussi, par cet instinct qu'ont les hommes de la possession, avant de tenter une dernière chance auprès de Camille, au moment de partir en Algérie. Il ne le lui a jamais dit, il ne le lui dira jamais. Ce qui n'était pas de l'amour n'a pas compté.

Camille sent des larmes d'émotion lui picoter les yeux. Michel... Les années ont creusé ses joues, aiguisé un peu ses traits, commencé à clairsemer ses cheveux, sans s'en prendre encore à sa silhouette d'adolescent. On ne peut pas parler pour lui de prestance, le dire un bel homme bien qu'il ne soit pas laid, loin s'en faut, comme si la beauté masculine avait un seuil en termes de taille, de corpulence, mais il respire la gentillesse et la simplicité.

Le soir du bac d'Isabelle. « Une fille qui tangué et vient mourir. » Elle a été tentée de l'avouer à Michel. Et puis non. Elle ne le lui dira jamais.

Les deux couples, au hasard de leurs pas, se croisent sur la piste. Juliette, les cheveux en désordre, a posé sa tête sur l'épaule de Roland.

— Qu'est-ce qui t'a pris, d'improviser cette danse qui nous a valu d'être applaudies comme des artistes ? Remarque ça m'a plu, et amusée, mais quand même.

Juliette ne répond pas, hausse juste un peu les épaules, tout en continuant de se démaquiller soigneusement.

— C'est à cause de cette Reine ?

— Oui et non.

— Comment ça oui et non ?

Juliette pose son flacon et sa boule de coton, se campe face à Camille.

— Oui, parce que ça m'a énervée de la voir danser comme elle le faisait, provocante et vulgaire. Avec Roland en ligne de mire, qui plus est. J'ai beau avoir confiance en lui, je me dis qu'avec son métier il lui arrive de se rendre chez elle, et... la chair est faible, comme on dit. Les gens ont toujours été sensibles au pouvoir, rappelle-toi le ton qu'employait maman, pourtant une femme honnête et simple, quand elle parlait de ceux qui à ses yeux en avaient. Je l'entends encore dire, presque émue : « Il m'a serré la main », le jour où le député était venu assister à un enterrement. Je ne sais plus qui on enterrait, mais je me souviens de cette remarque. C'était pour elle une question de respect, presque d'honneur. Maintenant que Roland est maire et qu'il envisage de devenir conseiller général, je me rends compte que pour certains c'est aussi et surtout une question de flatterie. Je le sens au ton que certaines personnes prennent pour le saluer, ou même moi, qui n'ai pourtant

rien à voir avec ses fonctions. Alors, tu comprends, la Reine, elle pourrait se sentir flattée si elle ajoutait monsieur le maire à son palmarès.

Camille ne sait que dire, un peu surprise.

— Quand je me suis levée, continue Juliette, et que je t'ai entraînée sur la piste, c'était pour attirer l'attention et la détourner d'elle. Mais il a suffi que tes pas s'accordent aux miens et qu'on se mette à tourner pour que je ne pense plus qu'à l'accordéon, à la musique, à la danse ! Tu sais ce qui s'est passé, Camille ? Pendant tout le temps qu'on a tourbillonné, j'ai retrouvé mes dix-huit ans, non seulement dans mes jambes, mais dans ma tête ! Et j'ai eu l'impression que pour toi c'était pareil. Nous sommes des femmes, petite sœur, des mères, avec nos responsabilités, nos soucis, nos craintes. Mais nous avons toujours en nous l'étincelle, l'audace, le petit grain de folie de la jeunesse. Tant mieux. Faut pas qu'on le perde, jamais, faut le rallumer de temps en temps, sinon on serait fichues. C'est notre force.

Ces derniers mots, pourtant si positifs, ont été prononcés d'une voix un peu cassée.

— Tu sais ce que m'a dit Roland, pendant qu'on dansait, à la fin, sur la chanson de Richard Anthony ? Je t'aime. J'ai beau lui faire confiance, c'est plus fort que moi, je me dis : Sait-on jamais ? Je te raconte tout ça, Camille, mes salades de femme énervée d'un homme qu'elle trouve un peu trop absorbé. Au fond tu t'en fiches, entre Michel et toi, ça saute aux yeux, il n'y a pas de malaise.

— N'empêche...

— N'empêche que quoi ?

Une voix d'homme résonne dans le couloir.

— Il vous faudra bientôt plus de temps pour vous préparer à aller dormir que pour aller danser !

— On arrive, crie Camille. Et elle ajoute pour Juliette : Je te dirai demain matin.

Elle lui dira, après le petit déjeuner, pendant que Roland emmènera Michel visiter les lieux d'un prochain lotissement dans sa commune, qu'en effet il n'y a pas de malaise avec Michel. Mais qu'elle se sent transparente

sous ses yeux, sans doute parce qu'il l'aime depuis l'enfance. Qu'elle aimerait parfois le surprendre.

— Tiens, quand j'ai fait couper mes cheveux, ça faisait pourtant un changement, il n'a pas été surpris, j'ai dû le lui faire remarquer et il m'a juste dit : Ça te va très bien.

Un peu trop transparente même, au point qu'elle se demande si elle pourrait lui cacher quelque chose. N'empêche...

— N'empêche que quoi ?

— Que j'ai failli le tromper...

— Non ! Raconte-moi !

— Figure-toi que le soir des résultats du bac, il était en formation à Paris, Éric chez ses grands-parents. Isabelle me dit : T'es seule, maman...

Elle reprend tout depuis le commencement jusqu'à la fin. Depuis les gâteaux faits en vitesse et la tenue choisie jusqu'à son départ en forme de fuite.

Avec des pauses pour reprendre son souffle, parce qu'à revivre les scènes elle s'excite un peu.

Avec l'impatience de Juliette, qui s'exprime par des « non ! », des « oh ! », des gloussements.

Quand elle a tout dit, les deux sœurs se regardent, hésitantes, puis elles se prennent les mains et ensemble elles éclatent de rire, ne voulant voir dans le récit de cette affaire de tentation, comme la veille dans leur danse endiablée, que ce que Juliette a si justement nommé un petit grain de folie salulaire.

— Allô Juliette ? C'est maman. Je t'appelle au magasin, je te dérange peut-être ?

Simone téléphone régulièrement à ses filles, mais jamais sur leur lieu de travail. La règle est la même pour celle qui est la patronne dans sa boutique

que pour celle qui dépend d'une administration.

— Non, maman, pour l'instant je n'ai personne. Que se passe-t-il ?

Simone n'a pas sa voix de quand tout va bien, de quand elle appelle ses filles pour leur parler de faits sans importance, leur dire que « papa » l'a emmenée chez la coiffeuse qui lui a fait un Régécolor, qu'elle vient de finir un pull pour Julien, rouge comme il le voulait, et qu'elle va en commencer un pour Éric, ou encore leur raconter le dernier film qu'elle a regardé à la télévision.

Pourquoi cette voix aujourd'hui ? Gilbert serait-il malade ? Il n'a jamais été bien corpulent, Juliette l'a trouvé amaigri à sa dernière visite. Mais déjà Simone l'éclaire.

— Alain vient de m'appeler. Ça y est, ils divorcent. Jocelyne a emmené les deux enfants avec elle chez ses parents, le temps qu'ils fassent les formalités. Je ne l'ai pas encore dit à « papa », il est parti à la pêche.

— Maman, on s'y attendait, non ?

— Oui, mais quand même... Elle a gagné !

— Mais puisque Alain est d'accord...

— Il ne peut pas faire autrement. Tu sais qu'elle a du caractère. Ah là là, quelle affaire en perspective !

— Écoute, maman, on peut divorcer par consentement mutuel, maintenant, on n'est plus obligés de se faire la guerre pour se séparer.

— Mais les enfants, tu y penses aux enfants ?

— Ils sauront les ménager.

Juliette entend les soupirs de sa mère, comprend qu'elle se retient de dire ce qu'en cet instant, à chaud, elle pense, ce qui, en dépit de tous les efforts qu'elle fait pour suivre et comprendre l'évolution des mœurs, lui remonte de loin, de sa génération, de celle de ses parents. Qu'un divorce c'est un drame. Que si parfois dans un couple désuni l'homme a des torts évidents, buveur, violent, fainéant, c'est plus souvent la femme qui n'a pas été à la hauteur.

À la hauteur de quoi la femme serait-elle donc censée être ? De la patience, du dévouement, du renoncement à sa propre personnalité ?

— Avoir du caractère, c'est bien, reprend Simone qui a tenté de se raisonner. Toi aussi tu en as. Mais tu n'es pas sans arrêt sur le dos de ton mari, tu ne décides pas pour lui.

— Maman, je vais devoir te quitter, j'ai un représentant qui arrive.

— Quand je vais annoncer ça à ton père...

Alain, le dernier-né, l'enfant des retrouvailles, sans doute un peu plus gâté, en raison des circonstances, que les filles, dont la petite enfance s'est déroulée au temps des restrictions en tous genres.

De plus, bénéficiaire de l'instinctive indulgence des mères pour le garçon unique.

Alain qui aux yeux de Simone ne peut pas porter l'essentiel de la responsabilité dans la faillite de son couple. « Elle » a gagné. « Elle » a du caractère. Celle qui non seulement lui a pris son fils, mais en plus n'a pas su le rendre heureux..

Juliette se souvient d'avoir entendu sa mère, à l'occasion d'un repas chez mémère Antoinette, affirmer non sans fierté : « Dans notre famille il n'y a jamais eu de divorces ! N'est-ce pas, maman ? » Voilà ce qu'elle redoute aussi, Simone, le qu'en-dira-t-on, les questions des voisines, les faux airs compatissants, les messes basses par-derrière.

Une idée traverse l'esprit de Juliette : et si c'était moi, ou Camille, qui s'apprêtait à divorcer ? Comment réagirait maman ? Serions-nous les coupables, ou bien la solidarité familiale et féminine reprendrait-elle le dessus ?

Une autre pensée lui vient alors. Pouvons-nous être sûres que, bien que descendantes d'une famille sans divorce, l'une ou l'autre de nous deux ne viendra pas trahir cette lignée vertueuse ? L'une ou l'autre... autrement dit moi, puisque je me pose la question. Je suis sûre que Camille, malgré sa petite aventure qui n'en était même pas une, ne se la poserait pas, elle.

Est-ce donc que je ne suis en réalité pas si sûre de Roland ? Que signifie ce doute qui me prend parfois ?

Des relations amoureuses à sensation et même de leurs aspects contraires à ses idées personnelles, Simone est pourtant friande. Quand elles ne

concernent pas le commun des mortels, mais les « vedettes » dont elle suit les parcours grâce à la télévision et à *Ici Paris* et *Jours de France*. Madeleine, la mère de Michel, partage cette forme d'intérêt, qu'elles commentent ensemble quand régulièrement les deux familles, depuis le mariage de leurs enfants, se reçoivent.

Elles sont au courant de la vie privée des « grands de ce monde », des vedettes de la chanson, des stars du cinéma, dont pourtant les mœurs diffèrent de celles qu'elles ont pratiquées et prêchées à leurs enfants. Bien sûr elles ont une préférence pour les événements heureux à connotation familiale, comme le mariage du prince Rainier de Monaco et de Grace Kelly en 1956, suivi de la naissance d'enfants. Elles apprécient les destins émouvants, Nicoletta élevée par sa grand-mère, Mireille Mathieu valeureuse aînée d'une fratrie nombreuse aux parents modestes, les sentiments proches de ceux des gens ordinaires, Daniel Guichard rendant hommage à « son vieux » au pardessus râpé. Mais elles ont aussi pour celles et ceux qui ne suivent pas le droit chemin des indulgences qu'elles refuseraient à leurs propres enfants, si jamais... mais non, puisque c'est hors de question.

Sheila et Ringo divorcent, Sylvie et Johnny se séparent, Alain Delon séduit Romy Schneider... Que voulez-vous, c'est à cause de leur métier, toutes ces rencontres, ces tentations, surtout les acteurs et les actrices, faire semblant d'aimer, d'embrasser, se retrouver dans un lit et faire comme si... est-ce possible ? Elles parlent de Jean-Paul Belmondo, de Catherine Deneuve, de Sophia Loren, de Claudia Cardinale, de Jean-Claude Brially et de bien d'autres avec une familiarité quasi naturelle, leur décernant en toute certitude des éloges ou des critiques, sur leur physique, leur voix, leur jeu, leurs amours, alors qu'ils sont pour elles plus que des étrangers, des gens d'un autre monde.

Alain et Jocelyne n'ont rien à voir avec ce monde-là, eux.

— Michel, pour cette fois, s'il te plaît, fais un effort !

Roland fait partie d'une amicale d'anciens combattants d'Afrique du Nord, alors que Michel a tiré un trait définitif sur sa participation à la guerre d'Algérie. Les conditions et la manière dont ils ont vécu cette période de leur vie n'ont pas été entre eux un sujet fréquent de discussion, d'une part parce que leur retour a coïncidé avec des événements familiaux heureux et importants, naissance, mariage, d'autre part à cause de la volonté délibérée de Michel de taire ce qui l'avait heurté, dont il ne s'est vraiment confié qu'à Gilbert. À cela s'ajoute aussi le lien qui s'est tissé entre eux, époux de deux sœurs fortement soudées. Si on ne peut pas vraiment les qualifier de complices, ils sont cependant des beaux-frères aux relations chaleureuses.

Au fil des années, les amicales d'anciens combattants, sans toutefois oublier de rappeler la raison de leur existence par quelques cérémonies, se sont mises à ressembler de plus en plus à d'autres amicales, d'anciens élèves, d'anciens membres d'une même corporation. Des rencontres festives sont organisées, des voyages, des méchouis. Et des bals.

Juliette connaît les réticences de son beau-frère à l'égard de tout ce qui touche à son passé militaire. Aussi n'a-t-elle jamais insisté pour convier Camille et Michel à des festivités de ce genre.

Mais pour ce prochain bal, dans la salle des fêtes d'une petite commune proche de Carignan, elle a plaidé auprès de Camille. Parce qu'Alain s'y est invité, et qu'elle n'est pas tranquille.

Ce n'est qu'au terme d'une longue année de tracasseries diverses que Jocelyne et lui, n'ayant pas réussi à échapper aux disputes, aux coups fourrés et autres pièges de la séparation, ont mis fin à leur vie commune. Donnant ainsi raison à Simone qui refusait de croire au divorce par consentement mutuel. Il y avait forcément un coupable, une en l'occurrence.

Les voici donc chacun chez soi, elle avec les enfants, lui seul dans un petit appartement de célibataire où les recevoir lui est si difficile qu'il préfère le plus souvent passer leurs week-ends communs chez Simone et Gilbert.

Toute sa famille le constate, Alain digère et supporte mal sa situation. Il n'était pas totalement heureux avec sa femme, il est franchement

malheureux sans elle. Ce qui le rend amer, parfois même cynique, presque agressif si on se risque un tant soit peu à le raisonner ou à le conseiller.

— Je lui ai parlé du bal, comme ça, sans intention particulière, a expliqué Juliette à Camille au téléphone. Il m'a dit qu'il viendrait. Et ça m'inquiète un peu. Même garçon, il n'était pas un danseur acharné, et Jocelyne et lui ne fréquentaient guère les bals. Tu sais comment il est depuis son divorce, il prend la mouche pour rien. Avec Roland qui est parfois aussi sur les nerfs, je tends le dos. Si vous veniez ?... Alain apprécie beaucoup Michel, ça lui ferait plaisir. Je compte sur toi, Camille ?

Michel a accepté.

Et voici Alain, dans cette salle des fêtes, installé entre ses sœurs, face à ses deux beaux-frères dont enfant il se sentait si fier.

Alain a trente-quatre ans. Il n'a pas la prestance naturelle de Roland, accentuée par ses responsabilités présentes et futures, ni la simplicité innée de Michel. Entre les deux. Bel homme jeune. Nerveux. Dans ses gestes, sa façon d'allumer une cigarette, de l'écraser dans le cendrier à demi consumée. De passer souvent sa main dans ses cheveux. De maltraiter sa cravate, au nœud pourtant lâche, comme si elle le serrait. Dans ses yeux, qui ne s'attardent sur aucun visage, quand ils ne restent pas obstinément baissés, comme ceux d'un enfant buté ou blessé.

— Ça va, Alain ? lui glisse gentiment Camille.

— Et pourquoi ça n'irait pas ?

Le ton est donné.

Dans la salle aussi, mais autrement. À part quelques exceptions, quelques « étrangers » comme Alain, on est entre « anciens », entre connaissances, on se salue, on s'interpelle bruyamment, on s'embrasse, on rigole. De la cuisine adjointe à la salle parviennent les effluves d'un couscous géant qui réglera l'assistance après la première série de danses.

Apéritif. On trinque. Pendant qu'Alain se penche en avant pour choquer son verre contre ceux de ses beaux-frères, Camille et Juliette échangent

dans son dos un regard et une moue dubitative. Leur groupe est nettement moins bruyant que ceux qu'ils côtoient, installés à la longue table sur trois côtés de la salle, autour de la piste. Roland n'était pas chaud pour recevoir Alain. Michel s'est fait tirer l'oreille pour accepter l'invitation. Ils ont fini par céder en adressant les mêmes mots à leur femme : C'est pour toi, pour une fois. Alain ne le sait pas, mais il s'en doute, il le sent, aux sourires forcés de ses sœurs, à l'embarras de ses beaux-frères qui ne parviennent à entamer aucune conversation. Roland lève son verre pour répondre à quelques interpellations : « À votre santé, monsieur le maire ! » et répond : « À la vôtre ! » Alain imite son geste avec un ricanement étouffé. Ce bal est un traquenard.

Première danse, paso-doble. Roland avec Juliette, Michel avec Camille. Alain reste seul. Normal, il n'a plus de femme.

La danse finie, les deux couples reviennent s'asseoir. Alain n'est plus là. Il est au bar.

Deuxième danse. Roland avec Camille, Juliette avec Michel. Ils retrouvent Alain revenu s'asseoir.

Les deux sœurs, tour à tour, l'entraînent sur la piste, avec des mots et des gestes de jeunes filles joyeuses et insouciantes. Comme si. Alain les aime, il ne gâche pas leur fausse joie. Michel reste assis. Roland invite des épouses d'« anciens ».

L'arrivée du couscous géant, généreusement distribué par des serveuses en tablier blanc, est saluée par des applaudissements. Merguez, harissa, Boulaouane circulent de table en table, de main en main. On mange, on boit, on plaisante, on prend du bon temps. On est mieux ici que là-bas, hein ! Michel entend des mots qu'il n'aime pas.

Alain ne mange guère. Oh, moi, le couscous... Mais il tend son verre plus souvent qu'à son tour. Personne n'ose rien dire. Le visage de Roland se crispe, celui d'Alain se ferme, à peine, mais suffisamment pour que Juliette et Camille le remarquent.

La reprise de la danse renvoie Alain au bar, parmi quelques hommes qui l'accueillent d'autant plus chaleureusement qu'ils le savent en famille avec

Roland. Et là il retrouve la parole, l'aisance, la gaieté. Que peut-on bien lui raconter ou lui faire dire pour qu'ils se mettent tous à rire si fort ?

— Ton frère est en train de se préparer une cuite, dit Roland à Juliette, d'un ton peu aimable. Tu parles d'un honneur pour moi...

— Vas-y, Michel, hasarde Camille, bois un verre avec lui et ramène-le.

Michel soupire. Il va au bar, accepte un verre avec les joyeux drilles, revient avec Alain, qui reprend sa place à la table entre ses sœurs, qu'il enlace, qu'il embrasse, une bise à droite, une bise à gauche, en leur disant qu'il les aime. C'est presque pire que le mutisme, ou la colère.

— On danse ?

Il entraîne Camille. C'est un slow, dont le rythme lent le calme. Camille le sent s'abandonner, fondre contre elle. Il caresse, embrasse ses cheveux. Pourvu, pense-t-elle, partagée entre une grande bouffée de tendresse et la crainte d'une scène en public qui pourrait dégénérer, pourvu qu'il ne se mette pas à pleurer...

L'intermède du dessert apporte une diversion. Il faut indiquer son choix aux serveuses qui poussent des tables roulantes. Forêt-noire ou baba au rhum ? Juliette répond pour Alain qui après quelques petites cuillerées repousse son assiette et se drape dans un silence et une immobilité d'enfant boudeur.

La danse reprend. Roland invite des femmes, Juliette est invitée par des hommes de leur connaissance. Camille sollicite deux fois Michel qui s'exécute mais se dispense de tout geste superflu, tendre ou taquin.

Une valse, enfin ! La plus belle de toutes, *Le Beau Danube bleu*, qui n'a pas été composée pour les accordéonistes, mais dont ceux-ci savent s'emparer pour le plaisir des amateurs.

C'est Camille cette fois qui se lève.

— Viens, Juliette !

Et les voilà parties, dans le rythme lent du début qu'elles traduisent par des balancements gracieux, puis dans l'emportement de la musique où elles se mettent à tourner en traçant de larges arabesques. Le hasard a fait qu'elles portent ce soir-là, toutes les deux, de larges et longues jupes, l'une

noire, l'autre rouge, dont le mouvement renforce la perfection et la grâce de leurs pas. Des couples s'écartent pour ne pas gêner leur évolution, certains cessent de danser pour les regarder.

Camille a voulu retrouver avec sa sœur ce moment de plaisir, de griserie, d'oubli, qu'elles se sont offert, l'année dernière, le soir du bal des moissons. Ça avait si bien fonctionné.

Le Beau Danube bleu achève sa course dans un véritable tourbillon de notes et de pas.

Comme ce soir-là, elles viennent de prouver qu'elles ont encore leurs jambes de vingt ans. Mais leurs visages sont demeurés graves, elles n'ont pas rayonné. Et le chignon de Juliette n'a pas eu la tendre maladresse de s'écrouler.

Elles regagnent leurs places, celles des trois hommes sont vides.

Alain est au bar. Roland aussi, à l'autre bout. Le paquet de cigarettes et le briquet de Michel ne sont plus sur la table. Il est sorti, un prétexte, pour fumer.

Ce soir, la danse a trahi les deux femmes. Elle leur a refusé sa magie. Elle n'a pas fait briller leur petite étincelle, symbole de leur force, de la persistance de leur jeunesse malgré les années qui défilent.

Ce soir, pas de dernier slow sur une chanson d'amour de Richard Anthony ou d'un autre, pas de picotement d'émotion. Pas de cheveux défaits.

Mais pas de drame non plus, ni de scandale. Roland n'a pas perdu la face devant ses futurs électeurs au conseil général, ni devant les membres de son amicale. Michel a su jouer de son influence sur Alain en le repêchant au bar et en l'emmenant dehors pour lui dire les mots qu'il fallait, puisqu'il a paru un peu apaisé. Et tous, y compris les femmes, se sont déclarés d'accord pour ne pas prolonger la soirée plus longtemps.

Ce soir, il n'y a eu que quelques mots, quelques regards, quelques signes de désapprobation, de reproche, d'irritation, de bouderie. Pas de menace

directe et visible, comme l'exhibition de la Reine face à Roland. Pas d'aveu de tentation.

Pourtant la valse n'a pas produit son effet. Qu'est-ce à dire ? Que c'est un avertissement, un signal d'alarme ? Qu'elle ne le fera plus ? Que c'en est fini *n-i ni* de la jeunesse ? Qu'il y a risque de gros temps pour Juliette et Camille ?

Ce qu'il y a, tout simplement, c'est qu'elles se trouvent, du seul fait de leur âge, au milieu du gué. Juste en haut de la pente qu'elles ont gravie et qui va s'inverser. C'est biologique, mathématique. Poussées par la génération montante, celle de leurs enfants, qu'elles soutiennent, sur les pas de la génération descendante, celle de leurs parents, qu'elles sont appelées à devoir soutenir aussi. En équilibre, en quelque sorte. Or les équilibristes ne tiennent jamais longtemps sur la corde raide.

Côté couples, pourtant, mis à part le divorce d'Alain dont c'est le problème personnel, les choses vont plutôt bien.

Bien qu'on ne puisse jamais jurer de rien, en amour comme ailleurs, il aurait sans doute fallu davantage qu'un slow, fût-il le plus sensuel, et qu'une Reine, même la plus audacieuse, pour briser les couples que forment Camille et Michel, Juliette et Roland. Et même... s'il y avait eu, s'il y a eu, sait-on jamais, un peu plus que cela... Combien de couples survivent à des turbulences ! En raison de leur âge, de leur éducation, de leur retenue, de leur réflexion, de leur morale si on veut employer les grands mots ? Peut-être... Mais surtout parce qu'au départ ils ont eu la main heureuse à la loterie de l'amour, ils ont tiré des numéros gagnants.

Côté enfants, Julien, Caroline et Laure sont bien engagés dans leurs études. Isabelle leur a emboîté le pas, en avant toute dans la voie du droit, pourtant choisie apparemment à la légère, étudiante volontaire, partageant comme prévu sa « piaule » avec sa copine Christelle... et sans doute aussi l'emploi de la pilule avec ses cousines. Reste Éric, bien parti pour redoubler

sa terminale, majeur ne sachant que faire de sa majorité, adolescent attardé d'allure, un peu fragile, un peu rêveur, volontiers solitaire. Et sans idée pour « après le bac », à part la musique, et encore...

— Dis-moi, Camille, votre Éric... avance Simone.

Les parents Mourot sont en visite à Verdun, et pendant que Gilbert et Michel parlent voiture ou moto ou pêche sur la terrasse, la mère et la fille desservent la table du déjeuner.

— Notre Éric ? Au lycée c'est toujours pas la joie, le bac n'en parlons pas pour cette année. Il est sensible, alors avec Michel on fait attention, on évite de le heurter.

— Sensible peut-être, continue Simone, moi je le trouve plutôt bizarre, pour un garçon de son âge. Tu ne penserais pas des fois...

— Quoi, maman ?

— Ben je ne sais pas comment dire... Je me demande... Il ne serait pas... enfin... comme dans la chanson d'Aznavour... comme ils disent.

— Oh maman !

Qu'est-ce qui choque le plus Camille ? L'idée soulevée par Simone ou le fait que ce soit elle qui l'exprime ?

Non, Éric n'est pas « comme ils disent ». En rentrant du travail, Camille a déjà vu sortir une fille de la chambre de son fils, une copine lui a-t-il dit, qui a plein de disques, et elle les a vus s'embrasser au portillon d'une manière sans équivoque. Ce qu'elle confie à Simone, qui s'en réjouit, au point de se montrer tolérante, puisque, reconnaît-elle dans la foulée, « ceux qui sont comme ça ne font pas exprès ».

Camille saisit la balle au bond.

— Alain non plus n'a pas fait exprès, ni Jocelyne.

Prise au piège, Simone finit par admettre que dans une séparation ce n'est jamais du cent pour cent, qu'Alain a sûrement des torts aussi, à commencer par celui d'être trop gentil, et que des enfants de divorcés ne sont pas forcément sacrifiés.

Ah Simone ! Simone et ses préjugés élastiques... Simone et ses « régés » devenus réguliers. Il ne s'agit pas de cacher ses cheveux blancs, assure-t-elle, comme madame Daubré mère qu'elle apprécie beaucoup mais qui, à son avis, ne devrait pas se faire teindre carrément en brune, l'âge c'est l'âge il faut l'assumer. Non, son « régé » à elle donne seulement à sa chevelure un reflet légèrement bleuté.

Simone cependant toujours active, peut-être seulement un peu moins rapide, un peu plus encline à s'asseoir sur le banc du jardin entre deux tâches. Toujours prête à accueillir enfants et petits-enfants et à les régaler avec ses recettes héritées de mémère Antoinette, mais fatiguée le soir, s'asseyant avec un lourd soupir et massant discrètement ses jambes un peu gonflées.

Mais niant sa fatigue quand l'une ou l'autre de ses filles s'en inquiète.

— Non, moi ça va, assure-t-elle, c'est juste que les années commencent à peser un peu. J'ai un petit peu de tension, je prends un comprimé le matin, mais c'est tout !

— Et papa ?

Gilbert a toujours été mince, tout en os et en muscles serrés. Mince mais fort et résistant. D'ailleurs il a résisté aux privations et au travail forcé pendant sa captivité, et exercé son dur métier sans jamais se plaindre ni paraître en souffrir.

De mince il devient maigre. Les traits de son visage se creusent, et de grosses veines bleues sillonnent ses bras et ses mains. Il fume, depuis longtemps, on pourrait presque dire depuis toujours, des cigarettes qu'il roule lui-même, quelques-unes seulement chaque jour, un peu plus le dimanche, surtout quand ses gendres, également fumeurs, sont là et lui offrent des « toutes faites ». De matinale, la toux, qui le prenait déjà quand les enfants étaient encore à la maison et s'arrêtait après quelques raclements de gorge, est devenue chronique. Simone voudrait qu'il cesse de fumer, mais sait bien que c'est impossible. Qu'il consulte un médecin, ce à quoi il ne dit pas non, mais il ne se décide pas.

Voir vieillir leurs parents, voilà ce qui arrive à Camille et à Juliette. Vieillir vraiment, pas seulement « prendre une année de plus à chaque anniversaire » et quelques cheveux blancs, et se plaindre de quelques douleurs, de celles qui passent, mais entrer dans la phase ultime de leur vie,

qui peut s'avérer douce, mais aussi se charger de toutes les menaces, de tous les dangers, les rendre fragiles alors qu'ils ont été forts, en faire des protégés alors qu'ils ont été des protecteurs. La roue tourne depuis le début, et chacun sait que selon la logique du temps les parents vieilliront et mourront avant leurs enfants, que si ce n'est pas le cas c'est pire, dramatique, accidentel, hors nature. On grandit, on devient un homme ou une femme, on fait son apprentissage de la vie, on construit sa vie, en le sachant mais sans y attacher d'importance. Mais quand on arrive en haut de la pente qui va basculer, on réalise que les parents y ont déjà fait un bout de chemin... Le gros temps viendra-t-il de celui qu'il leur reste ?

Ou peut-être prendra-t-il d'autres formes, puisque les journaux, la radio, et la télévision, qui par ailleurs sait très bien aussi agrémenter les soirées et les dimanches, avec le sourire de ses jolies speakerines, le rire de Denise Fabre, ses grandes séries, *Les Brigades du tigre*, *Médecins de nuit*, *Le Pain noir*, la joyeuse impertinence du *Petit Rapporteur*, la faconde de Guy Lux et de Léon Zitrone présentant *Intervilles*, répètent à qui mieux mieux que les Trente Glorieuses ont vécu. À travers des mots qui sonnent comme des menaces. Choc pétrolier, il y a eu le premier, puis le deuxième. Inflation. Libéralisme. Rigueur.

Chômage. Des mots qui recouvrent sans doute des réalités proches et amères. En mars 1979, déjà, les sidérurgistes de Lorraine en grève sont montés à la capitale pour faire entendre leur désespoir. Le nombre de chômeurs atteint, puis dépasse largement le million. Un million, seuil symbolique. La première fois qu'il l'a entendu, Gilbert, atterré, a essayé, en vain, de se représenter une foule d'un million de travailleurs avec au bout de leurs mains leurs outils devenus inutiles. Il a rappelé le temps où « si tu voulais changer de boulot ou même si tu t'étais fait virer, il te suffisait de te présenter ailleurs à l'embauche ».

Et ces marées noires qui précipitent dans les mers des centaines de milliers de tonnes de pétrole, rendent tristement dérisoires les opérations de nettoyage et dévoilent le système des pavillons de complaisance en faveur des armateurs et des groupes pétroliers avides de bénéfices. Et ces échos de guerres, encore et toujours, qui se sont certes éloignées de l'Europe, vers l'Afrique et le Moyen-Orient, avec leur lot de mots et de noms qui

deviennent tristement familiers, raids, émeutes, missiles... Sadate, Begin, ayatollah Khomeyni, Afghanistan...

Le premier rallye Paris-Dakar, la commercialisation d'Apple, le décollage de la fusée Ariane, les valeureux Verts de Saint-Etienne, la présidence du premier Parlement européen offerte à Simone Veil, la grâce d'Isabelle Huppert, les chansons de Michel Sardou... et la victoire de Roland aux élections cantonales qui a balayé les craintes de Juliette et l'a remplie, quoi qu'elle en dise, de fierté éloignent cependant les nuages et soulèvent encore des enthousiasmes autour des tables familiales.

Les parents, qu'ils soient Daubré, Mourot ou Vaillant, oublient leur tension, leur toux, leurs dentiers, leurs douleurs ici ou là, leur vue qui baisse, leur ouïe qui n'est plus si fine. Les enfants sont insolents de beauté comme on l'est à leur âge, crânent en étalant le vocabulaire de leurs futures spécialités, les affaires, la santé, le droit. Éric la joue discret mais en tire une certitude, il va s'y mettre aussi, sérieux.

Juliette et Camille, hôtesse attentives et efficaces, regardent les uns, les autres. Ceux qui montent, ceux qui descendent, et ceux qui sont avec elles au milieu du gué. Et oublient dans la chaleur des retrouvailles les questions angoissantes.

— Ce « mec », quand même, avec sa salopette, quel culot pour avoir mis le souk au beau milieu des présidentielles !

Juliette et Roland passent ce dimanche de juin 81 chez Camille et Michel, et la récente élection de François Mitterrand, depuis laquelle ils ne se sont pas vus, lance immédiatement les deux beaux-frères sur ce sujet qui ne manque pas de matière.

— Ah non, les hommes, pas de politique ! protestent les femmes.

L'un était pour Giscard, l'autre pour Mitterrand. Sans fanatisme ni d'un côté ni de l'autre. Mais la règle est la même depuis qu'ils se connaissent, à chacun ses idées, la famille et l'amitié avant tout, pas de danger.

— On peut tout de même causer un peu.

Il n'y a pas de mal à rappeler des faits, à citer des noms, à s'interroger. Michel évoque la rondeur rassurante de Pierre Mauroy, la classe de Robert Badinter. Roland dit que la nomination d'Édith Cresson à l'Agriculture n'est pas passée inaperçue parmi sa clientèle. Quant aux ministres communistes...

Camille, qui arrive de la cuisine avec le plateau de l'apéritif, entend juste ces derniers mots. Comme si de rien n'était elle coupe la parole à Roland et choisit d'en revenir à Coluche, puisqu'il est sorti du jeu.

— Je n'oublierai jamais la tête de maman quand elle a lu, chez nous, sa déclaration de candidature. Elle était choquée, mais elle avait quand même envie de rire. Elle a dit pour finir qu'au moins elle avait appris des mots qu'elle ne connaissait pas, je vous laisse deviner lesquels...

— Faut avouer, ajoute Michel, qu'il en avait de bonnes. « Jusqu'à présent la France est coupée en deux, avec moi elle sera pliée en quatre ! » Tiens, j'en rigole encore. Bon, je vais vous servir. Roland, qu'est-ce que tu prends ?

— On pourrait peut-être parler de choses sérieuses maintenant, intervient Juliette. Des enfants par exemple. Alors, chez vous ?

Ils font le point. Isabelle, DEUG de droit en poche, est en stage chez un notaire de Nancy. Éric attend « sa » réponse. Après une année en BTS tourisme, il s'est enflammé pour une autre façon, plus noble, de parcourir le monde. Il a posé sa candidature à Médecins du monde, qui ne recrute pas que du personnel médical. Ses parents ne s'y sont pas opposés. Ce peut être une expérience enrichissante, à défaut d'un avenir assuré.

Chez les Daubré, Laure a encore une année d'études à faire, pour le moment elle est en vacances avec une amie, Caroline est en train de passer ses examens.

— Et Julien ?

— Ah, là...

Juliette se tourne vers Roland qui l'encourage d'un clin d'œil complice.

Julien a terminé ses études, trouvé la femme de sa vie, Corinne, une secrétaire, accompli son service militaire pour lequel il avait obtenu un sursis, trouvé un emploi dans une société d'import-export. À Nancy. Tout baigne alors ?

— Vous savez qu'ils ont décidé de se marier. C'est fixé. Fin août. Corinne n'a plus son père, sa mère est fragile, alors on fera ça chez nous, avec toute la famille. Mais y a pas que ça.

Juliette se tourne vers Camille. On dirait une gamine qui a quelque chose à dire, ou même à avouer, mais pas une faute, sinon elle n'aurait pas ce petit sourire et ce regard tendre.

Camille a deviné. D'un geste de ses deux mains réunies elle esquisse une courbe au niveau de son ventre et adresse à Juliette un regard interrogateur.

— Eh oui ma petite sœur, tu as deviné... J'ai quarante-sept ans et je vais être belle-mère et grand-mère.

Camille se lève avec une exclamation de joie, saisit les mains de Juliette, l'enlace et l'entraîne dans une valse en chantant :

*Voulez-vous danser grand-mère
Voulez-vous valser grand-père
Tout comme au bon vieux temps
Quand vous aviez vingt ans
Sur un air qui vous rappelle
Combien la vie était belle* [20](#)

La valse se termine sur de grands éclats de rire et les hommes applaudissent.

Ensuite plus rien. Les deux femmes face à face, les bras ballants, soudain au bord de l'émotion.

Alors Roland se lève, s'approche de Juliette, la prend dans ses bras, et commence à danser langoureusement en fredonnant un air dont il ne connaît que le refrain, mais il suffit.

*Oh mamy
Oh mamy mamy blue*

Oh mamy blue

Juliette se blottit contre lui, noue ses bras autour de son cou. Michel et Camille leur emboîtent le pas et se mettent eux aussi à chanter.

Sur la terrasse qui fait face à la leur, les voisins étonnés regardent les deux couples qui dansent et chantent de plus en fort.

Oh mamy

Oh mamy mamy blue

Oh mamy blue [21](#)

— Mais j’allais oublier, se rappelle Camille au moment où Juliette et Roland regagnent leur voiture pour le départ, il y a des affiches en ville, André Verchuren et son orchestre vont se produire à Verdun pour la nuit de l’accordéon, le dernier samedi de juillet. Il faut retenir, parce qu’il y aura du monde. Je retiens quatre places ? D’accord ? Vous viendrez ?

OceanofPDF.com

AUTOMNE

Années 2000

OceanofPDF.com

— Est-ce que je tiendrai jusqu'en l'an 2000 ?...

C'était devenu un véritable leitmotiv dans la bouche de Simone, chaque fois qu'elle recevait une visite à la maison de retraite qu'elle avait accepté d'intégrer au début de l'année 1999, vaincue après une longue résistance que pourtant elle savait sans espoir, et après avoir refusé catégoriquement de trouver refuge chez l'une ou l'autre de ses filles, affirmant que cela ne se faisait plus et que c'était mieux ainsi. Dans un dernier effort elle se polarisait sur cette idée : tenir jusqu'en l'an 2000.

Elle s'entendait à chaque fois répondre la même chose : mais oui !

— Mais oui maman, affirmaient ses enfants qui auraient voulu lui en offrir la promesse comme un dernier cadeau.

— Mais oui mémère, disaient ses petits-enfants qui avaient connu l'aïeule Antoinette ainsi nommée.

Dans l'éclat de leur plénitude, mais encore protégés par la présence de leurs propres parents, ils ne comprenaient pas comme eux cette sorte de bouée à laquelle s'accrochait leur grand-mère, et allaient parfois jusqu'à en sourire.

Pourquoi donc espérait-elle tant que ça voir l'an 2000, maman, mémère Simone ? Elle n'avait pourtant rien à en attendre, ni à en redouter. Elle avait fait sa vie. Sans doute voulait-elle seulement, encore un peu, quand elle fermait les yeux, en revivre des épisodes par la pensée. Mais comme elle avait conservé sa lucidité et savait donc qu'elle ne devait pas se montrer trop gourmande, elle s'était fixé une limite à la fois raisonnable et symbolique, l'an 2000...

Elle a tenu. Tout juste. À quelques jours près.

Morte de quoi ? De vieillesse, simplement. Éteinte, comme on dit.

Gilbert, lui, c'est de cette « longue et douloureuse maladie », qu'on a longtemps désignée ainsi parce qu'on n'osait pas dire son nom, qu'il était parti. Dix ans avant elle.

Morts aussi, les parents de Roland. Et Robert Vaillant, qui de deux familles amputées en avait si bien reconstitué une.

Alors que défilent allègrement les années 2000, il ne reste plus de cette génération que Madeleine, deux fois veuve, presque nonagénaire, restée plus traditionnelle d'esprit, puisque, selon l'expression consacrée et juste en ce qui la concerne, elle « coule des jours heureux » auprès de sa fille Françoise.

Mais la relève est assurée. Julien, Laure, Caroline, Isabelle s'y sont employés, ainsi que les enfants de Françoise et de Jean-Pierre. Alain aussi, doublement, puisque après son divorce difficile il s'est remarié avec une jeune Sandrine et totalise de ce fait quatre rejetons, dont les aînés sont déjà parents à leur tour alors que les derniers sont à peine adolescents.

Simone elle-même, longtemps contrariée par les affaires de cœur de son fils unique, avait fini par se rallier au fait que « maintenant c'est comme ça », l'assimilant à des cas célèbres, par exemple celui de Serge Gainsbourg père avec Jane Birkin d'une petite Charlotte, et quinze ans plus tard d'un petit Lucien avec Bambou.

Seul Éric est resté célibataire, bien que n'étant pas « comme ils disent », une allégation sur laquelle sa grand-mère était revenue à plusieurs reprises, trouvant vraiment regrettable qu'« un si beau garçon sans doute convoité par bien des filles reste seul ». Il y a eu, il y a des femmes dans la vie d'Éric, plus ou moins éphémères, mais aucune épouse, ni aucune mère. Il a consacré, et il consacre encore sa vie aux voyages à vocation humanitaire, détaché de la plupart des biens matériels et du confort, qu'il ne dédaigne cependant pas mais ramène à leur juste valeur quand des escales le rendent temporairement à sa famille, comme en ce début d'été 2006, où il entame un séjour d'un mois chez ses parents à Verdun.

Il en profite pour faire le point sur ses cousins, pour mettre à jour la liste de ses neveux et nièces, se faire préciser leur âge, se rappeler qui est qui,

entre Marine et Céline, entre Léa et Emma, entre Anthony et Alexis, entre Théo et Hugo, d'une année à l'autre il s'y perd. Et voilà que la génération suivante s'en mêle, avec un petit Tom chez Céline, la fille de son cousin Julien, et d'une petite Lou chez Jérôme, le fils de sa tante Françoise.

— Ce n'est plus une famille, plaisante-t-il, c'est une véritable tribu !

Un matin où il prolonge le petit déjeuner sur la terrasse avec Camille, sa mère, celle-ci va chercher ses albums de photos et ouvre le dernier pour cette mise au point familiale. Éric rencontrera tous les membres de la « tribu » et veut ainsi éviter les erreurs pour ne pas froisser des parents dont la progéniture est évidemment unique.

Si Camille a apporté aussi les albums plus anciens, c'est parce qu'elle sait qu'Éric aime s'y replonger et remonter le temps, souvent amusé par les choses les plus anodines, des vêtements, des coiffures, des souvenirs oubliés qui se réveillent, souvent ému à revoir les grands-parents disparus, mais sans jamais regretter d'avoir choisi cette forme de mise en marge qui ne l'a pas complètement coupé des siens.

Pour le laisser faire seul cette sorte de pèlerinage, Camille est retournée dans sa cuisine, puis a rejoint Michel dans le jardin où depuis une bonne dizaine d'années un potager a empiété sur la pelouse. Quand, un bouquet de fleurs à la main, elle revient auprès d'Éric sur la terrasse, celui-ci a parcouru plusieurs décennies. Il en est à l'album des années 70, celles de sa scolarité boiteuse et de ses rêves de musique. Mais c'est sur une photo où il ne figure pas que Camille le voit penché, une photo agrandie qui mange toute une moitié de page. Il a beau la connaître, il s'y attarde à chaque revue des albums.

Il sent sa mère derrière lui, elle pose une main sur son épaule, appuie sa tête contre la sienne.

— Qu'est-ce que vous étiez belles, toutes les deux ! dit-il.

Il saisit la main de sa mère et l'embrasse.

Camille connaît par cœur ce qui est écrit au dos de la photo. « Les deux gazelles. Samedi 25 juillet 1981. André Verchuren et son orchestre. Une belle soirée ». Une photo prise par Michel qui l'avait fait agrandir en double exemplaire chez le photographe de la rue des Rouyers. Celui-ci l'avait exposée dans sa vitrine, comme il le faisait pour tous les clichés de bébés,

de premiers communiantes, garçons et filles, de mariés, qu'il trouvait particulièrement réussis.

Juliette et Camille viennent de finir une valse, qu'elles ont dansée ensemble. Elles rejoignent la table où les attendent les maris. Elles n'ont pas vu les préparatifs de Michel qui a utilisé le zoom pour ne saisir que le haut de leurs corps et leurs visages. Une main de Juliette semble retenir un chignon prêt à s'écrouler. Un peu tournées l'une vers l'autre, elles sourient, elles rient presque, rayonnantes. Cette soirée-là, ce bal-là n'avaient été troublés en rien, la magie de la danse avait agi. Camille n'avait pas cherché ses mots, comme elle le faisait parfois quand elle annotait des photos au dos. Les plus simples se révélaient toujours les plus justes.

— Pardon, maman, d'avoir dit que vous « étiez » belles, parce que vous l'êtes toujours.

Camille s'assoit près d'Éric qui la regarde intensément.

Elle a gardé sa coiffure courte, un peu moins seulement. Elle ne fait plus de « balayages », ils ne suffiraient plus à couvrir ses cheveux blancs, les « régés » bleutés ou autres sont passés de mode, sa coiffeuse lui fait maintenant des arrangements savants de couleurs douces et de mèches discrètes ton sur ton.

Mais pour le visage il est plus difficile de tricher, à moins d'avoir recours à ces procédés médico-techniques hors de prix et d'une efficacité douteuse, qui souvent figent les traits ainsi privés d'expression, quand ils ne contribuent pas tout bonnement à les enlaidir. Camille n'a nulle envie de tricher, du moins de cette manière.

— Toutes les femmes sont belles, dit Éric, naturellement, diablement, quand elles sont jeunes, dangereusement parfois, triomphalement, superbement quand elles sont dans leur plénitude. Et quand elles atteignent ton âge, maman, elles sont tendrement belles, richement aussi, parce qu'elles portent toute leur vie écrite sur leur visage. Elles sont comme les roses qui se fanent en exhalant le meilleur de leur parfum.

— Les femmes d'Afrique aussi sont belles, ajoute-t-il après un silence rempli d'émotion partagée avec Camille. Tragiquement, pour la plupart, hélas...

Michel en a fini avec son inspection matinale du jardin. Il s'approche de sa femme et de son fils sans se douter de la tournure prise par leur conversation.

— Ah, dit-il en souriant, la révision annuelle des photos !

Il se penche sur l'album ouvert.

— Ta mère et ta tante, si tu les avais vues valser, ce jour-là ! Des princesses !

— Et... demande Éric, maintenant, vous allez encore danser, des fois, tous les quatre ?

*Nous aurons du sang
Dedans nos veines blanches
Et le plus souvent
Lundi sera dimanche
Mais notre âge alors
Sera l'âge d'or [22](#)*

— Ah les retraités c'est bien vous les plus heureux !

Que de fois les retraités en question, ceux de ces années 2000, s'entendent-ils ainsi apostropher par leurs descendants qui jugent non sans raisons leur propre avenir plus incertain que l'était le leur trente ans plus tôt.

Ils ont du pain, ils ont du vin, ils ont encore du sang dans les veines, ils ont des lundis et tous les autres jours de la semaine qui sont des dimanches, ils ont tout cela en effet et bien d'autres choses encore. L'âge d'or ? Peut-être pas tout à fait mais ça y ressemble. Ils reconnaissent, c'est vrai, que la dernière page de leur vie présente bon nombre d'avantages. Sauf que c'est la dernière...

Retraite. Le dictionnaire n'est pas tendre avec le mot. Marche en arrière après des combats malheureux. Éloignement momentané pour se recueillir, se préparer à un acte important. Lieu où on se retire. Battre en retraite, reculer devant l'ennemi. Rien que des dangers et des menaces dans tout cela. Pas étonnant que l'accession à la retraite, celle du travail, ait été souvent vécue comme un recul, une défaite, une dégradation, une

obligatoire capitulation. C'en était une parfois, en effet, pour ceux qui avaient effectué si longtemps des travaux difficiles, que pourtant ils aimaient, dans les champs, dans les mines, dans les usines, sur les chantiers, et qui arrivaient à l'âge de la retraite, quand ils y arrivaient, usés, cassés, vidés de leurs forces, rongés par l'arthrose, par la silicose, par l'amiante. Ceux-là par la force des choses battaient en retraite...

Si pour leur départ était organisée une fête, que leur offrait-on ? Une super-canne à pêche avec tous les accessoires. Un fauteuil. Une télé. De quoi passer le temps tranquillement, bien assis, peignards... Les patrons ou les délégués chargés du petit speech de circonstance, après avoir retracé leur carrière, terminaient invariablement par des souhaits de repos. Retraite signifiait repos. Reposez-vous bien. Pas encore le repos éternel, mais son antichambre.

Aux enfants maintenant pour le moins sexagénaires de ces retraités-là, dont c'est le tour, on offre des accessoires de sport, des raquettes de tennis, du matériel de plongée, des VTT, des appareils photo, des caméras, des voyages. On ne leur souhaite pas de se reposer, ils le feront à leur gré, mais de profiter. Profiter, le maître mot des retraités. La vie devant soi, du moins une autre vie.

Certains ne profiteront pas, frappés par l'accident, la maladie, les soucis de famille. Ceux qui profiteront le feront en fonction de leurs moyens, de leurs goûts, de leurs possibilités. Il y a des portes ouvertes pour tous, les amateurs de voyages, de sport, de culture, de jeux divers, de nature. Des grands-pères, et plus encore des grand-mères, apprennent à jouer du piano, s'inscrivent dans des clubs de gym, s'initient à la peinture sur toile, sur soie, sur tissu, pratiquent le chant choral, prennent des cours de théâtre, entretiennent leur mémoire, et même leurs zygomatiques... Beaucoup s'investissent dans des associations, par exemple deviennent bénévoles aux Restos du Cœur fondés par l'enfoiré, le clown auquel avait passé l'envie de se marrer.

Et puis aussi ils dansent encore, oui, Éric. Pourquoi pas ?

La marque de leur génération, de tous ceux et celles qui sont nés juste avant, pendant et aussitôt après la guerre dite de 40, c'est d'avoir eu de ce

fait une enfance sinon tout à fait semblable, du moins comparable à celle de leurs parents, et même sur certains points à celle de leurs grands-parents.

Pourtant ils ne se reconnaissent pas dans les images qu'ils ont gardées d'eux, en ces temps où seuls les êtres d'exception, vivant dans des mondes d'exception, celui de l'art, en particulier le cinéma, le théâtre, ou de la fortune, des affaires, de la politique, pouvaient adopter des comportements en principe incompatibles avec leur âge. Les femmes surtout étaient concernées. « Elles peuvent se le permettre, elles », disait en effet Simone de ces « vedettes » qu'elle admirait tant sur l'écran du cinéma Jeanne d'Arc puis sur celui de la télévision. Se permettre des tenues, des coiffures excentriques, montrer leurs jambes, et même davantage, employer sans retenue des mots d'argot ou des mots d'amour, fumer, avec ou sans ces interminables fume-cigarettes qui donnaient tant d'élégance à leur geste, et même avoir des amants, divorcer, collectionner les maris. Et cela sans l'ombre d'une jalousie, se contentant de son sort de femme ordinaire et cependant heureuse.

Combien de fois Camille et Juliette, ensemble ou séparément, choisissant ou enfilant un vêtement, ont-elles spontanément évoqué leur mère qui ne pouvait s'empêcher, alors qu'elles étaient mariées, mères de famille, d'émettre quelques réserves sur ce qu'elle considérait comme des audaces. Elle y mettait les formes, certes, commençait par des compliments : « Elle est jolie, ta robe », « Il te va bien ce chemisier », mais ajoutait que la robe était tout de même un peu courte, et sa couleur bien vive, que le tissu du chemisier était vraiment transparent, « pour leur âge ». Depuis si longtemps, les femmes passaient du blanc de leur robe de mariée au noir de leurs vêtements de vieilles ou de veuves, souvent les deux à la fois, à travers un dégradé de couleurs, tout en sagesse, qui suivait l'évolution de leur âge.

Juliette et Camille sont maintenant septuagénaires, leur garde-robe ne renferme pas que du pastel, du gris, du mauve, du bleu marine, du noir. Elles enfilent un jogging et des baskets quand elles vont faire un footing ou une promenade à vélo. Le vélo délaissé au profit de la voiture indispensable, de la voiture reine, pendant toutes ces années où il leur fallait être sur tous les fronts à la fois, rapides et performantes. Délaissé mais pas oublié, pour avoir été le compagnon indispensable de leur jeunesse, quand

elles pédalaient chaque jour, l'une vers l'atelier de couture, l'autre vers la poste, et le dimanche au sortir des vêpres vers la guinguette.

Il n'est certes pas nécessaire d'avoir eu faim pour apprécier l'abondance et la diversité des mets, d'avoir eu froid pour goûter le confort d'un intérieur bien chauffé, d'avoir fait sa toilette sur l'évier de la cuisine pour se plonger avec délices dans un bain, d'avoir frotté le linge au lavoir du village pour appuyer avec satisfaction sur la touche « on » de la machine à laver. Mais garder des souvenirs personnels d'une époque encore marquée par quelques rudesses même si elles n'étaient pas forcément mal vécues permet de mieux jouir des avancées de toutes sortes.

De ce fait les représentants du troisième âge du troisième millénaire commençant n'en apprécient que mieux la valeur du grand écart qu'ils ont accompli, de tout ce qui a amélioré leur vie et maintenant leur vieillesse, dans tous les domaines, celui de la législation comme de la santé, des moyens de communication comme des loisirs, et bien d'autres.

D'un côté l'âge de la retraite a été abaissé, de l'autre leur espérance de vie ne cesse de s'allonger, ils grignotent régulièrement des mois, des années. Ils ont du temps devant eux. Et souvent encore du beau et du bon temps. Les progrès techniques n'ont pas fait de tous les métiers des sinécures, la recherche médicale n'a pas vaincu toutes les maladies, cependant on peut dire que maintenant, en général, moins fatigués, mieux protégés, ils vieillissent mieux. Et surtout ils savent qu'ils peuvent encore avoir des envies, des désirs, des projets. Réaliser. Regarder devant eux. Rester « dans le coup ».

Danielle Darrieux, nonagénaire, Michel Piccoli, Michel Bouquet, Jeanne Moreau, Claude Rich, Charles Aznavour, Line Renaud, Annie Cordy, tous octogénaires, se produisent encore, sur scène ou à l'écran. Tout comme Claudia Cardinale, Pierre Richard, Guy Bedos, pétillants septuagénaires, qui ne sont que des exemples, tant ils sont nombreux. Annie Cordy, Simone l'admirait particulièrement. On aime ou on n'aime pas ce qu'elle chante, disait-elle, mais franchement, faire la rigolote et lever la jambe comme elle le fait encore, à son âge, chapeau... Ces performances ont cessé d'être l'apanage des « vedettes », les seniors, nouvelle appellation de cette tranche d'âge, savent maintenant qu'ils peuvent encore, et surtout ils osent. Sans

complexe, débarrassés de la hantise du regard et du jugement des autres. La retraite s'est muée en campagne. En avant !

Les marchands ne s'y trompent pas et ciblent à qui mieux mieux cette nouvelle clientèle qui entend profiter de son temps, de son argent et de ce qui lui reste de jeunesse et de forme. Ils leur vendent des voitures, confortables, sûres comme il se doit, et réussissent souvent à les intéresser à quelques options dernier cri qui font parfois sourire leur progéniture. Des voyages, vers des pays de soleil, d'exotisme, des pays d'histoire, il n'est pas trop tard pour découvrir, apprendre ou réapprendre, prendre l'avion pour des destinations lointaines, le TGV pour sillonner la France. Des télévisions à écrans plats. Des moyens de communication modernes, téléphones portables, ordinateurs, assortis du vocabulaire ad hoc.

Qu'y avait-il dans le sac des grand-mères, quand Juliette et Camille étaient encore des petites filles ? Par exemple dans le profond sac de cuir noir au gros fermoir doré de mémère Antoinette, qu'elle tenait serré sur ses genoux quand Gilbert allait la chercher avec la camionnette de son patron pour un dimanche en famille ? Il y avait son porte-monnaie lesté de billets et de pièces, son livre de messe, son chapelet, plusieurs mouchoirs parce que même si elle aimait rire elle avait aussi la larme facile, la grosse clé de sa maison, une écharpe bien pliée au cas où elle aurait froid, et, enveloppées dans une feuille de papier journal, ses pantoufles parce qu'elle ne pouvait pas supporter longtemps ses pieds serrés dans des chaussures.

Qu'y a-t-il dans le sac de ses petites-filles devenues des grand-mères ? Une pochette avec toutes sortes de cartes, dont la plus importante, la bleue. Un chéquier. De quoi se remaquiller, se recoiffer. Un paquet ou deux de Kleenex. Des clés de voiture. Des jetons pour les chariots des supermarchés. Des lunettes. Et leur portable. Quelques « pilules » aussi parfois, pas de celles qui ont symbolisé leur liberté quarante ans plus tôt, mais de celles qui leur permettent d'évacuer ou de limiter quelques désagréments, une petite douleur de temps en temps ici ou là, un taux un peu trop fort de ceci ou de cela...

Dans le cadre de leur travail, Roland, Michel, Camille ont découvert et utilisé l'informatique, Juliette s'y est convertie aussi pour la gestion de son commerce.

Maintenant c'est pour leur usage personnel qu'ils « pianotent », et comme eux une foule de retraités, déjà initiés ou novices. Ils n'ont pas « ça en eux » comme les jeunes, il leur faut un temps d'adaptation, quelques cours, ils commettent des erreurs, mais finissent par apprivoiser la machine et se débrouiller.

Communiquer avec les enfants, les petits-enfants, les amis, s'envoyer des e-mails, des photos, se voir même et s'entendre grâce à la webcam, c'est magique. Car c'est pour ça qu'on s'achète un ordinateur, d'abord. Puis on en découvre la multiplicité des usages. Pratiques, ludiques, avec toutefois une certaine prudence, voire de la méfiance. Instructifs. Et autres... On explore, au hasard, pour voir, simplement. Un jour par exemple sur Google on tape Viagra, parce qu'on en a entendu parler, qu'on en a plaisanté, et qu'on se dit pourquoi pas se documenter, et on tombe sur des offres... On colore bien les cheveux (on ne dit plus teindre depuis longtemps), on porte bien des lunettes, des prothèses dentaires, on se fait bien opérer des genoux, des hanches, pour venir au secours de fonctions ou d'organes défaillants... Profiter de tout, même en trichant un peu, au besoin, on n'est pas obligé de le crier sur les toits, c'est le résultat qui compte.

— Elle est de quelle année cette chanson ?

— Je ne sais pas au juste, des années 60 je crois, regarde sur la pochette, c'est peut-être indiqué.

— Oui, en effet. 1965.

C'est Jean Ferrat, qui quelques années plus tard allait apporter sa belle contribution à la libération de la femme en proclamant qu'elle était « l'avenir de l'homme », qu'écoutent Juliette et Camille, dans le salon, après avoir regardé leurs maris septuagénaires partir en promenade sur la moto de Michel, une Yamaha 850 TDM, une occasion superbe, « la dernière », a-t-il affirmé quand il l'a achetée, en 2000, comme pour justifier, alors que personne ne le lui demandait, cette sorte de caprice extravagant d'un vieil homme optimiste qui croyait encore un peu en sa jeunesse.

On se marie tôt à vingt ans

*Et l'on n'attend pas des années
Pour faire trois ou quatre enfants
Qui vous occupent vos journées*

*Prise comme marteau et enclume
Entre une table et une armoire* [23](#)

« On ne voit pas le temps passer. » C'est à la fois le titre et les derniers mots de la chanson que Camille fredonne en même temps que son auteur.

Les deux sœurs se perdent un moment dans le souvenir de ces années-là, puis Juliette murmure :

— C'est vrai qu'on ne voit pas le temps passer...

— Je dirais même, ajoute Camille, qu'il passe de plus en plus vite, ou du moins qu'il en donne l'impression.

Pourquoi ? Comme les automobilistes qui inconsciemment accélèrent en approchant du but de leur voyage, comme les coureurs qui forcent leur allure dans les dernières foulées, ceux qui se savent dans l'ultime étape ont le sentiment que le temps les pousse en avant. Mais au lieu de l'accélérer encore, eux, ce qu'ils voudraient au contraire, ce serait en ralentir l'inexorable progression. Moins vite, moins vite s'il vous plaît, mais qui invoquer ?

Vieilles dames, non pas indignes mais sereines, Juliette et Camille ne s'attardent jamais sur de telles questions, d'ailleurs stupides. Elles y trouvent cependant une explication, qui vaut ce qu'elle vaut.

— C'est la faute aux médias, affirme Juliette. On ne vit même plus sous la dictature de l'immédiat, il faut aller toujours plus vite, anticiper. Savoir le temps qu'il fera demain, la semaine prochaine, l'été prochain...

— En politique c'est pareil, renchérit Camille, avec tous ces sondages qui nous projettent dans le futur, ces distributions de ministères et de postes importants avant même que les élections aient eu lieu...

— Et quand il y a une manif, ou un grand rassemblement quelconque, on nous annonce d'avance le nombre de participants. On attend plus d'un million de visiteurs à la grande braderie de Lille ! Qu'on nous laisse vivre le présent, bon sang, ça passe déjà assez vite tout seul sans vouloir toujours mettre le turbo !

— Et n’oublions pas les galettes des rois avant l’heure, les jouets et les accessoires de Noël dès novembre !

Conscientes de tenir des propos dignes des piliers du Café du Commerce, elles se mettent à rire de cette indignation aussi vaine que ridicule.

— Mais n’empêche, conclut l’une des deux, on ne voit pas le temps passer.

— Raison de plus, ajoute l’autre, pour ne pas le gâcher.

Ferrat leur a remis en tête la place de la femme dans la société telle qu’elles l’ont elles-mêmes connue, à travers leur mère et un peu aussi elles-mêmes. Il est loin ce temps-là, elles ont drôlement secoué le cocotier, les femmes, elles ont pris du galon, du vrai même des fois.

Derrière celles qui leur ont ouvert la voie, Simone Veil, Françoise Giroud, elles ont gagné leur place dans le monde politique, les Guigou, Aubry, Voynet, Royal et bien d’autres, les douze « juppettes », vite dispersées il est vrai, de Juppé, les huit femmes du gouvernement Jospin. En occupant non des strapontins, mais de véritables ministères, la Justice, l’Emploi, la Défense. Elles ont conquis la gestion de villes importantes, de Régions. Il est maintenant généralement admis qu’une femme puisse un jour occuper le poste suprême, la présidence de la République. À quand une Cory Aquino, une Mary Robinson, une Michelle Bachelet, une Angela Merkel à la française ?

Ni Laure, ni Caroline, ni Isabelle, ni Sandrine, actives quadras, ni même Corinne, qui avait fait de Juliette, d’une pierre deux coups, une belle-mère et une grand-mère pour la première fois, ne caressent de telles ambitions, qu’elles admirent et soutiennent cependant. La parité en politique, ardemment réclamée mais difficile à appliquer, elles sont pour, bien sûr, mais c’est dans leur couple d’abord qu’elle les intéresse vraiment.

Il ne reste plus rien, sinon des souvenirs, de la chanson de Jean Ferrat.

On ne se marie plus si tôt, à vingt ans, ou alors rarement. À cause des études, souvent, devenues plus longues, et aussi, surtout, parce qu’on veut profiter de sa jeunesse, faire ses expériences et qu’on a les moyens pour ça. On attend parfois des années avant de faire des enfants. La vaisselle ? Des machines s’en chargent. Les courses, les enfants, la cuisine, le ménage, le repassage ? Tout se partage, comme les plaisirs ou les loisirs.

À l'idée de Gilbert un fer à repasser, une poêle ou seulement un torchon à la main, Juliette et Camille pouffent de rire. Simone la première aurait jeté les hauts cris. Pourtant elles-mêmes, jeunes femmes pas encore libérées au temps de leur mariage, reconnaissent avoir regardé avec circonspection les premières initiatives de leurs maris qu'elles leur avaient cependant suggérées. Changer les bébés, faire les courses, étendre le linge... Elles ont d'ailleurs conservé la haute main sur la plupart des tâches domestiques, moyennant quoi leurs maris retraités, autre forme de parité, entretiennent les voitures, tondent la pelouse, jardinent, bricolent, bref se rendent utiles à la maison.

Elles ont toutefois digéré, comment faire autrement, le chamboulement des relations conjugales et familiales, aidées par le fait qu'elles ne les concernent plus directement. Se mettre en ménage, avoir un ou plusieurs enfants avant de se marier ne choque plus personne, ou presque, il n'y a qu'à regarder, sur le journal du dimanche, les photos des couples unis le samedi, la plupart posent avec leur progéniture, et la mariée est en robe blanche comme une pure, ou supposée telle, jeune fille d'autrefois. On ne parle plus de filles mères, mais de mères célibataires, qu'elles aient été lâchées par le géniteur ou qu'elles en aient accepté, voire choisi, le fait, comme celle qui dans la chanson de Jean-Jacques Goldman « a fait un bébé toute seule ».

*Et elle court toute la journée
Elle court de décembre en été
Et elle fume fume fume même au petit déjeuner
Elle assume sume sume sa nouvelle féminité [24](#)*

Pour celles que menaçait la stérilité qui désespérait des couples, longtemps considérée comme une déficience féminine, maintenant partagée avec les hommes, la science a inventé des méthodes sophistiquées, et l'éthique s'interroge sur le rôle des mères porteuses. Les femmes d'aujourd'hui emploient un vocabulaire né de cette évolution, que découvrent celles des générations précédentes, pour certaines avec des regrets (on n'avait pas tout ça, nous, on ne faisait pas ce qu'on voulait...), pour la plupart avec une compréhension encore un peu teintée d'inquiétude. Mon ex, l'ex de ma femme, de mon mari. Familles recomposées. Garde

alternée. FIVETE. (Fivette, qu'est-ce que c'est ? Ah bon c'est ça ? Et alors le sigle, il signifie quoi ?) Banque du sperme. Le PACS aussi a fait son apparition. Laurent, neveu de Michel, dernier fils de son frère Jean-Pierre, a préféré se pacser plutôt que se marier avec sa compagne. Comme ça, a-t-il dit, si on se sépare un jour ce sera plus facile.

« Coiffer sainte Catherine », même largement, a perdu tout son sens, d'ailleurs l'expression elle-même est depuis longtemps tombée en désuétude.

Si les femmes peuvent choisir les moments pour concevoir leurs enfants, elles peuvent aussi décider de ne pas en avoir, qu'elles restent volontairement célibataires, comme Fanny, la fille aînée d'Alain, trentenaire épanouie, ou partagent ce choix avec leurs conjoints. Égoïstes ? Peut-être... Et alors ?

Des parents, des grands-parents ne s'étonnent plus, ne s'offusquent plus, de voir apparaître au petit déjeuner, en même temps que leur fils ou leur fille, leur petit-fils ou leur petite-fille, une copine ou un copain aux yeux encore ensommeillés et aux cheveux ébouriffés, qui de plus n'est pas toujours la ou le même que la dernière fois.

Simone avait un temps soupçonné Éric d'homosexualité, et ne s'était déclarée tolérante qu'après avoir été rassurée. Non, il ne l'était pas. Qu'aurait-elle pensé, si elle avait dépassé ses espérances de quelques années, de la question des mariages entre deux hommes, deux femmes, de leur possibilité d'adopter des enfants, d'en procréer avec assistance ? Aurait-elle admis la nécessité de débattre de ces questions dans un but de progrès ? Aurait-elle réussi à refouler les idées, les mots, les sentiments, si largement, et depuis si longtemps, générés par ces problèmes ? S'interroger sur les réactions de Simone qui n'est plus là, c'est une manière détournée, pour Juliette et Camille, elles le reconnaissent, de s'interroger elles-mêmes.

Le bruit de la Yamaha interrompt leur conversation, leur réflexion.

Elles se dirigent vers la terrasse pour assister au retour des motards. Casqués, sanglés de cuir. Michel s'y prend à deux fois pour planter l'engin sur la béquille. Une fois débarrassé de son casque, Roland fait jouer ses articulations, les épaules, les genoux. Puis il ôte son blouson, passe une

main dans sa crinière blanche, se masse les reins, ensuite il prête main-forte à Michel pour pousser la moto vers le garage.

— Mieux vaut tard... murmure Camille en souriant.

Juliette se tourne vers elle.

— Mieux vaut tard que quoi ?

— Contrepèterie.

— Tu sais que je ne trouve jamais ! Alors ?

— Mieux vaut tard... Tu ne vois pas ? Elle est pourtant facile celle-là : Vieux motards !

Juliette éclate de rire, puis se reprend.

— T'es rosse. Et n'oublie pas qu'on a le même âge qu'eux...

Alors que Juliette tenait encore sa boutique, que Roland n'avait pas encore pris sa retraite ni mis fin à ses mandats électoraux en ne se présentant pas à leur renouvellement, elle avait un jour cliqué sur « croisières » et vu défiler sur l'écran de son ordinateur des propositions alléchantes. Elle y était revenue plusieurs fois, jusqu'à élaborer un projet. Peut-être pas les Bahamas, tout de même, mais la Méditerranée, avec escales à Naples, Palerme, Malte, les îles grecques... pourquoi pas ?

Elle en avait parlé à Roland, l'avait convaincu. Et si on attendait Michel et Camille, qui avaient encore deux ans à « tirer », tous les quatre ce serait encore mieux, avait-elle suggéré ensuite.

C'est ainsi qu'un matin de juin 1995, les deux couples avaient pris le TGV jusqu'à Marseille, pour embarquer à bord d'un paquebot de croisière, véritable hôtel flottant, parmi des centaines de touristes, pour la plupart des retraités comme eux, ravis et curieux, avec cependant l'air un peu étonnés de se trouver là, d'en avoir l'audace et les moyens...

La mer, les îles, le soleil... Juliette avait confié à Camille qu'elle avait cédé à une autre tentation. Celle d'un grand bal prévu au programme,

annoncé comme un bal de prestige, en tenue de soirée, smokings (possibilité de location à bord, les organisateurs connaissaient leur type de clientèle) pour les messieurs, robes longues pour les dames.

— Connaître cela, une fois au moins...

Les yeux de Camille s'étaient mis à briller comme les siens.

Deux femmes ordinaires, pas des précieuses ni des envieuses ni des orgueilleuses, deux femmes qui avaient trouvé leurs plaisirs et leurs bonheurs dans leur vie de « petites filles de Français moyens », mais qui voyaient soudain à leur portée la réalisation d'un rêve de toutes les petites filles du monde, être ne serait-ce que pour un jour, pour une heure, une princesse.

Juliette s'était remise à la couture pour Camille et pour elle.

Elles l'ont donc eu, une fois, leur bal de prestige. Dans un lieu d'exception. Elles sont entrées dans la grande salle décorée et illuminée au bras de leurs princes charmants en smokings de location. Ils s'étaient eux aussi pris au jeu en voyant leurs princesses se mettre en beauté devant les miroirs des étroites salles de bains des cabines, dans des robes à l'élégance sobre parfaitement adaptée à leur silhouette de femmes mûres. Elles ont reçu les hommages du commandant de bord en grand uniforme qui s'est incliné devant toutes les femmes pour leur baiser la main. Elles ont dansé avec leurs maris.

Elles ont tenté leur numéro favori de sœurs, une valse de Strauss interprétée par des musiciens eux aussi en smokings, des virtuoses, mais qui ne sont pas entrés dans leur jeu, et les quelques couples qui valsaient aussi, tous appliqués à se montrer dignes de leur rang provisoire, ne se sont pas interrompus pour elles. Elles ont regagné leur table en se tenant par la main, un peu essoufflées, souriantes, poliment souriantes seulement, comme toutes ces femmes en robe du soir assises aux autres tables.

Ils avaient été parmi les premiers, tous les quatre, à quitter la salle quand le bal avait pris fin. Le long des coursives marchaient devant eux, cherchant leur cabine, un petit homme flottant dans un smoking trop large pour lui et une femme à la forte carrure sans doute peu habituée aux tenues de soirée, puisqu'elle tenait ses chaussures d'une main et de l'autre relevait les pans de sa robe pour ne pas trébucher. En d'autres circonstances, en d'autres

lieux, Juliette et Camille, et peut-être bien leurs hommes aussi, auraient échangé des sourires, chuchoté des remarques.

Un peu plus tard les deux couples s'étaient glissés dans les couchettes étroites, puis endormis en se tenant la main, alors que sur les moquettes gisaient les robes longues et les smokings de location.

Quand Juliette et Camille, qui ont toujours de nombreuses occasions de se retrouver, entre femmes ou avec leurs maris, parlent de bals, elles n'évoquent jamais celui dit « de prestige » associé à la croisière qui a marqué pour eux quatre l'entrée en retraite. La croisière elle-même, oui, quelquefois, est un sujet de conversation, par exemple quand, regardant ensemble Thalassa à la télévision, ils retrouvent des endroits, des sites découverts à cette occasion. Mais du bal, pas un mot.

Quand elles parlent de bals, c'est de la guinguette, et tout de suite leurs yeux s'allument, leurs mots s'emballent, entrecoupés de rires. Et tu te rappelles le jour où ? C'est qu'il y en a eu des jours où ! Où la Titine a fait durer le chapelet comme jamais. Où Camille a valsé pour la première fois, affolée, s'écartant de son danseur pour vérifier la mécanique de ses pieds. Où Christian a fêté ses galons. Elles se souviennent de tout. De la robe d'Unetelle, verte elle était, mais d'un vert ! De ce garçon qui traînait des odeurs d'étable. De leur premier flirt, leur premier baiser, des premières caresses, tout cela gardé secret sur le moment, révélé ensuite l'une à l'autre. Elles n'ont rien oublié, rien de rien. Comme si c'était hier, et pourtant c'est si loin.

Quand elles parlent de bals, c'est aussi de ceux de l'Hôtel des Sociétés. Elles se souviennent des toilettes, des parfums qu'elles portaient alors. Des intrigues devinées, supposées. Des « Vous permettez ? » guindés des hommes qui les invitaient à danser et parfois tentaient ensuite de les troubler. Des rumeurs chuchotées sur certaines vertus avec des airs scandalisés... ou gourmands.

Elles parlent du bal des moissons, oh ce jour-là ça avait failli barder. À cause de la Reine. Leur démonstration de valse, c'est à la Reine qu'elles les doivent. « J'avais vu rouge. » Quand Juliette le rappelle, elle voit encore un peu rouge. Et son chignon qui s'était écroulé, ses cheveux défaits comme ceux d'une guerrière.

De ce bal des anciens d'AFN où Alain ruminait sa peine, sa colère, son amertume. Alain collé au bar. L'atmosphère tendue.

Pourquoi ces bals-là, leurs bals, et pas le grand, dans le palace flottant ? Parce qu'il n'était qu'une image, celui-là, une belle image peut-être, brillante, mais sur papier glacé. Sans âme. Ce n'était pas la vraie vie. Elles n'étaient plus des gamines, elles avaient fait semblant de croire encore à un conte de fées qui n'en avait pas été un. Tous les participants étaient en représentation. Des anonymes.

Alors que les « petits » bals, pour être la vie, ça oui ils l'ont été. Elles n'y ont pas tout appris, mais beaucoup de choses quand même, de celles qui motivent, qui animent, qui bousculent, qui construisent, qui détruisent, qui enchantent ou désenchantent le quotidien.

Et pour beaucoup ils continuent encore à l'être, la vie.

Ce ne sont plus tout à fait les mêmes bals. Les occasions et les lieux de danse se sont d'ailleurs peu à peu adaptés spécialement pour les seniors, qui prouvent et imposent ainsi leur place encore bien réelle dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres.

Aux fêtes de villages, qu'on dit toujours patronales alors que la plupart des jeunes ignorent le nom du saint patron de leur paroisse, la municipalité ou le comité des fêtes organise désormais deux bals. Celui du samedi soir, souvent un bal disco, pour la jeunesse, débauche de décibels et de flashes lumineux, et celui du dimanche après-midi, rebaptisé bal-apéritif, avec un orchestre musette, pour les gens qui ont pris leur temps à leur table de fête, en famille, et qui sur le coup de seize heures ont envie de se dégourdir les jambes par la danse, la vraie. Celle des paso-doble, des tangos, des valse, des rumbas, des javas et des slows, goûtée par une majorité de seniors, à laquelle se mêlent tout de même des couples « entre deux âges », voire quelques jeunes, amusés, un peu goguenards, ou carrément rétro.

Mais de même que la guinguette des années 50 remportait tous les suffrages en matière de bal, les lieux de danse favorisent les « têtes blanches » (qui ne le sont plus guère, surtout au féminin, sauf sous la plume de

quelques chroniqueurs locaux) sont désormais les thés dansants. Chaque samedi, sur le journal, à la rubrique « sorties » en paraît la liste. Proposés par les comités des fêtes qui fleurissent dans les moindres villages, ou par des associations caritatives.

Thés dansants. L'association des deux mots est jolie, agréable à prononcer. Mais le partage entre eux est inégal. « Dansants » l'emporte largement sur « thés ».

Il y a des réputations qui s'éternisent. Ainsi celle du thé, à la campagne, où la boisson chaude par excellence a toujours été le café, qui n'a cependant pas échappé à la modernisation, qui a depuis longtemps abandonné son jumelage avec la chicorée, a oublié le moulin pour s'offrir tout moulu, s'est mis en poudre concentrée, le Nescafé, le Nes (toujours plus vite...), et plus récemment en dosettes. Le thé a longtemps porté une connotation un peu aristocratique, bonne société, bon chic bon genre. Prendre le thé impliquait plus ou moins des manières, un cérémonial. Il a eu beau adopter lui aussi des formes plus simples, se présenter en sachets à plonger tout bêtement dans l'eau chaude, comme les tisanes auxquelles on l'assimile souvent, il n'a ni rattrapé, ni à plus forte raison supplanté le café.

Thés dansants, l'appellation est cependant devenue familière, même sans thé pour la plupart des participants, qui préfèrent, entre deux danses, du café bien sûr, ou des jus de fruits, et pourquoi pas « du champagne qui pétille et fait pétiller tous les yeux », car ils sont venus, justement, pour que leurs yeux pétillent...

— Mamie, mamie, s'il te plaît, laisse-moi entrer ! J'entends plus l'eau, tu es sortie de la douche !

Emma, treize ans, fille d'Isabelle, tambourine en vain à la porte de la salle de bains.

Elle patiente encore un peu, avant d'employer les grands moyens.

— Alors, Camille, tu ouvres ?

Et la porte s'ouvre. Camille est drapée dans son peignoir blanc, ses cheveux enveloppés d'une serviette. Elle rit. Elle aime quand sa petite-fille

l'appelle par son prénom, dans les moments de tendresse, de confidences, de fausse colère, de rigolade.

— J'aimerais bien aller au bal avec vous, dit Emma, qui s'est accoudée à la bordure du lavabo et regarde Camille frotter énergiquement ses cheveux.

— Tiens, tu as des envies de danser maintenant ? Vu ton âge, je dois reconnaître que c'est un peu normal, mais dans un thé dansant, là tu m'étonnes.

— Ça serait pas pour danser. Je voudrais bien voir...

— Voir quoi ?

Camille la regarde un peu de travers. Emma ne répond pas.

Elle est arrivée hier avec ses parents, qui ce dimanche, après le déjeuner, sont allés rendre une courte visite à Madeleine, son arrière-grand-mère. Ils reprendront la route pour Nancy, au plus tard à seize heures, ont-ils précisé. Emma a demandé et obtenu de ne pas les accompagner, le très grand âge, c'est logique, étonne et impressionne les enfants. Elle a préféré rester avec ses grands-parents, d'autant plus que Juliette et Roland sont attendus, avant seize heures aussi, chez Camille et Michel. Car ils vont se rendre ensemble à ce thé dansant pour lequel Camille commence à se préparer, à l'Étang bleu, où un célèbre accordéoniste produit les plus brillants de ses élèves.

— Voir quoi ? je t'ai demandé, Emma.

— Ben... maman elle dit que les... les seniors, pas tous mais certains... quand ils vont au bal... ils... ils draguent encore.

Camille éclate de rire. C'est la surprise, ainsi que le mot et le ton employés par la gamine. Celle-ci se met à rire aussi. Elle craignait peut-être une autre réaction de sa grand-mère.

Mais Camille redevenue sérieuse attrape le sèche-cheveux et la brosse, et s'emploie à son brushing pour clore le sujet. Car c'en est un, peut-être pas aussi cru que pourrait le laisser entendre le vocabulaire d'Emma. Un sujet qu'il faut cependant savoir comprendre pour pouvoir en parler.

Emma ne manque pas de finesse. Le rire vite interrompu de Camille et la nervosité de sa main qui ébouriffe ses cheveux sous l'air chaud lui font comprendre qu'elle s'est peut-être, en effet, mêlée de ce qui ne la regarde pas.

Le brushing terminé, sur cheveux courts c'est rapide, elle tente donc de tourner habilement la page.

— Tu te maquilles maintenant, mamie ? Je vais te passer ce qu'il te faut.

Camille ne répond pas, elle se penche en avant, approche son visage du miroir, l'encadre dans ses mains, et en appuyant un peu étire légèrement la peau vers l'arrière. Elle relâche ses mains, reste tout près du miroir.

*Tout commence un sale matin
Dans le miroir d'une salle de bains*

— Qu'est-ce que tu chantes, mamie ?

Pas de réponse.

*Je vais pas faire un mélodrame
Mais ce sont des rides messieurs dames*

Emma se demande si ce que chantonne Camille ne serait pas des fois en rapport avec sa question de tout à l'heure.

— Ça t'embête d'être une senior et d'avoir des rides, mamie ? Tu sais, les grand-mères de mes copines elles en ont toutes plus que toi. Moi je trouve que ça te va bien, ça te donne l'air encore plus gentille. Maman aussi elle en a, moins que toi forcément mais elle commence à en avoir.

Camille est restée tendue vers le miroir. Et elle continue à chanter.

*SOS docteur docteur
Retendez-moi la peau retendez-moi le cœur [25](#)*

Puis elle se retourne vivement, éclate de rire, attire Emma un peu ahurie contre elle.

— Mais ne fais pas cette tête-là ! C'était pour rire. Elle est idiote cette chanson. C'est d'un homme qu'elle parle, en plus, sûrement de celui qui l'a composée, un Toto de trente ans. Des rides à trente ans, tu parles... Je m'en fiche de mes rides ! Pourquoi je me ferais retendre la peau, elle est pas bien comme ça ma peau ? Et mon cœur, tu crois qu'il a besoin d'être retendu mon cœur ?

Emma un peu interloquée ne sait que dire. Si c'était pour rire... Alors elle rit.

— Bon, ne perdons pas notre temps, tes parents ne vont pas tarder, ton grand-oncle et ta grand-tante non plus. Passe-moi ma crème de jour. Non, pas celle-là, le tube beige, c'est une crème teintée, pour me donner bonne mine.

La crème teintée, le rouge à lèvres, un peu de rimmel.

— T'es belle, Camille !

Camille dénoue la ceinture de son peignoir.

— Allez ouste maintenant, dehors, laisse-moi m'habiller ! Ta grand-mère ne se montre pas en petite tenue à n'importe qui !

Les parents d'Emma arrivent, puis Juliette et Roland. Embrassades. Compliments. Tante Juliette, toujours élégante ! Madeleine ? Elle était bien aujourd'hui, mieux que la fois précédente. Elle a parlé de tout le monde. Vous verrez, elle, ses cent ans, elle les atteindra !

Seize heures. Les parents d'Emma se lèvent. Re-embrassades. Camille attire Emma un peu à l'écart, lui parle à l'oreille.

— C'est vrai, petite curieuse, il y a des seniors qui « draguent encore », comme tu dis, mais il faudrait inventer un autre mot, parce que celui-là, avoue, manque un peu d'élégance...

— Oui, tu as raison, draguer ce n'est pas un joli mot, reconnaît Juliette, assise à l'arrière de la voiture en route vers l'Étang bleu, à côté de Camille qui lui raconte la scène avec Emma. On disait comment, nous, à son âge, ou avec quelques années de plus tout de même ?

Et les voilà qui recherchent et retrouvent aisément le vocabulaire de leur jeunesse, en effet tout aussi inélégant, qu'elles égrènent d'un ton qui pourrait laisser croire qu'elles n'y étaient pas sensibles. Alors qu'elles brûlaient d'envie d'y succomber.

— Vous auriez voulu quoi ? dit Michel. Qu'on vous courtise ? Qu'on vous conte fleurette ? Qu'on vous récite un madrigal ?

Elles éclatent de rire.

Quand ils entrent dans la salle de danse, des couples évoluent sur la piste au rythme d'une java. Des hommes avec des femmes, mais aussi quelques femmes ensemble.

Ils s'installent et parcourent la salle du regard, saluant d'un geste quelques personnes de leur connaissance. Autour des tables aussi, parmi les gens qui ne dansent pas encore (la java impose un rythme plutôt rapide qui demande une bonne forme ou à défaut un peu d'échauffement par d'autres danses), les femmes semblent plus nombreuses que les hommes.

D'après les statistiques, il naîtrait un peu plus de garçons que de filles, mais au fur et à mesure que les années, que les décennies passent, les choses s'inversent, les femmes rattrapent puis dépassent les hommes en nombre, et le déséquilibre ne fait que s'accroître à leur profit au fil de l'avancée en âge. En moyenne, leur chemin est plus long que celui des hommes. Il y aurait beaucoup à dire, sur les raisons et les conséquences de ces données incontestables, qui font que dans toutes les assemblées de seniors les messieurs se retrouvent minoritaires en nombre.

Mais le regard circulaire qui accompagne généralement toute entrée dans un lieu public est rarement motivé par de telles réflexions sur la démographie. L'heure est au plaisir, à la distraction, à la danse. Alors dansons !

La java est finie, les musiciens entament un air de rumba, Roland enlace Juliette, Michel enlace Camille.

Roland septuagénaire a conservé beaucoup de la prestance qui avait contribué à ses succès électoraux. Il est toujours bel homme, solide, bien que son corps se soit un peu alourdi. Au dire des femmes, de la sienne et des autres, sa chevelure blanche renforce son charme, tout comme son visage ouvert, sa poignée de main ferme, sa parole facile, ses costumes entre chic, aisance et simplicité.

— Un hobereau, lui a dit un jour Emma qui puise volontiers dans des vocabulaires variés et venait de faire connaissance avec ce terme. Tu ressembles, tonton, à un hobereau !

Tout étonnée, ensuite, que son grand-oncle n'ait pas aussitôt bombé le torse de fierté.

Les rappels à l'ordre de ses reins, de ses genoux, de ses épaules, Roland les enregistre mais les domine et les renvoie à plus tard, le plus tard possible.

Le corps de Michel ne s'est pas alourdi, sa chevelure, bien que blanche comme celle de son beau-frère, n'a rien d'une crinière, au contraire elle se raréfie à un rythme soutenu autour d'une tonsure qui prend ses aises. Moi, dit-il, je serai un petit vieux, en insistant toujours sur le verbe : je serai. Quand devra-t-il se résoudre au présent ? Quand il ne pourra plus maîtriser sa Yamaha 850 ?

On a de la chance, se disent souvent Juliette et Camille, qu'évidemment « les irréparables outrages du temps » n'oublient pas, mais ont la bonté de les égratigner avec une relative discrétion et un rythme dont ne bénéficient pas, hélas, toutes les femmes.

Elles n'ont plus ni leur corps, ni leur peau, ni leurs muscles, ni leurs articulations, ni rien de leurs vingt ans. À part les yeux, peut-être. Elles seraient incapables de réaliser des prouesses semblables à celles d'Annie Cordy, pourtant leur aînée. Mais enfin, quand elles se passent en revue devant le miroir, comme elles l'ont fait tout à l'heure, un peu moins vite qu'à vingt ans car il n'y avait alors à douter de rien, un peu plus vite qu'à quarante ans quand elles traquaient les premiers signes inquiétants de la maturation bel et bien devenus depuis des réalités, elles se veulent rassurantes : bon, ça va encore. « Encore ». Le mot de trop. Le mot qui tue. Qui rabaisse le satisfecit. Mais il est devenu évident. En effet, qu'est-ce que ça signifie, encore belle, sinon plus tant que ça ? Encore mince, sinon pas trop empâtée ? Alors tant pis, allons-y pour « encore », puisque les miracles ça n'existe pas.

Heureusement les colorations, les fonds de teint, les brushings, les écharpes vaporeuses qui font seulement deviner les décolletés, les tuniques longues qui masquent des hanches un peu trop rondes, les pantalons depuis longtemps admis et adaptés à tous les usages qui cachent des jambes imparfaites, « c'est pas fait pour les chiens », n'est-ce pas, pour reprendre une expression de mémère Antoinette, qui par Simone interposée avait gagné la famille Mourot. Elles ne l'employaient pas dans les mêmes

circonstances, mais qu'importe, elle peut se mettre à n'importe quelle sauce, et même si elle paraît un peu triviale, son sens est toujours aussi clair.

— T'es belle, mamie, a dit Emma quand Camille est sortie de la salle de bains, habillée, parée, parfumée, prête.

— T'es belle, tata, a-t-elle répété à Juliette quand celle-ci est descendue de la voiture.

Bravo Emma, la vérité sort de la bouche des enfants, même quand ils sont partisans.

*Toutes, toutes, toutes les femmes sont belles
Qu'elles soient brunes blondes rousses
Ou bien qu'elles aient des cheveux blancs* [26](#)

affirme d'ailleurs avec un talent convaincant le chanteur, sur un air d'accordéon et de valse qui fait suite à la rumba.

Nombreux sont les couples adeptes de l'Étang bleu et autres lieux de thés dansants qui totalisent trois, quatre, voire cinq dizaines d'années communes. Cette longévité n'est plus à démontrer depuis longtemps. Elle se lit dans la façon dont ils se lèvent, s'enlacent pour entamer une danse. Ils ne cherchent pas leurs gestes, l'emplacement de leurs mains.

Ils ne sont cependant pas tous semblables.

Il y a ceux qui ne dansent qu'ensemble, dont les pas, lents ou rapides, selon le rythme de la musique, parfois aussi selon leurs capacités physiques, obéissent à une mécanique immuable. Aussitôt que la musique s'arrête ils se séparent et regagnent leur table, qu'ils partagent avec d'autres couples semblables au leur, sans un sourire, sans un clin d'œil, sans le moindre petit geste de tendresse ou de complicité. Cela ne veut pas dire qu'ils ne s'aiment plus, mais qu'ils n'ont plus ni l'envie ni le besoin de l'exprimer, encore moins de le montrer. Leur amour suit le train-train égal et monotone de leur petite vie. Sûrement y en a-t-il aussi, peut-être plus nombreux qu'on le croit, dont l'amour s'est usé jusqu'à ne plus exister, et qui cependant demeurent, mangent, vivent, dorment et dansent, puisqu'il faut bien passer les dimanches, toujours ensemble.

Il y a ceux chez qui la flamme n'est pas éteinte, ni même vacillante. Quelque chose passe dans leur enlacement, dans leurs pas qu'ils agrémentent volontiers de quelques variantes, comme pour se surprendre encore, et quand leurs yeux se croisent ils se sourient. Ils ne dansent pas forcément toujours ensemble, se mêlent à des amis, font partie de tablées joyeuses. Et s'endorment rarement sitôt couchés les soirs de thés dansants...

Il y a les démonstratifs, unis en plus de leur vie commune par une véritable passion de la danse, doublée du plaisir de l'exhibition. De beaux couples, même s'ils sont « encore » beaux. Sveltes, dos droit, jambes fines, talons aiguilles, tenues clinquantes, du brillant, des paillettes. Évolutions étudiées, savamment exécutées, surtout pour les tangos, avec des enroulements, des renversements. Des artistes de la danse, en représentation. Comme les danseurs professionnels, comme les acteurs, que la scène tient et à laquelle ils tiennent.

Il y a aussi des jeunes couples, pas en années tout court, mais en années de mariage, ou de vie commune, puisque c'est tout comme. Des célibataires (les expressions dévalorisantes de « vieux garçons » et « vieilles filles » ont heureusement disparu) qui, par hasard ou par le biais d'une de ces agences dites maintenant plutôt de rencontre que matrimoniales, ou de la danse, ont enfin trouvé leur âme sœur. Ou alors des veufs et des veuves, des divorcés, trop jeunes ou pas assez vieux, ou trop fragiles, pour imaginer un avenir solitaire. Remariés, ou pacsés, ou seulement ensemble sans statut officiel. Des couples qui conjuguent le renouveau de fraîcheur dû à leur nouvelle situation et la retenue instinctive due à leur cinquantaine, à leur soixantaine, et qui peu à peu rejoindront l'une ou l'autre des catégories, celle des épanouis, ou celle des résignés.

Une main se pose sur l'épaule de Camille qui vient de finir une danse avec Michel. Elle se retourne.

— Oh, Mireille ! Tu viens d'arriver ?

Les deux femmes s'embrassent. Elles se connaissent depuis longtemps, elles étaient toutes les deux employées à la poste de Verdun, elles ont

sensiblement le même âge. Elles se sont un peu fréquentées en dehors de leur travail, quand elles étaient jeunes mariées, jeunes mamans, puis leurs vies ont connu des déroulements différents. Mireille a quitté Verdun, puis s'y est réinstallée il y a quelques années. Elles se sont revues, la première fois par hasard en ville, et se rencontrent de temps en temps à des occasions diverses, par exemple des lieux où l'on danse.

Mireille a deux filles, quelques petits-enfants, mais elle vit seule. Divorcée ? Veuve ? Les deux. Elle s'est séparée de son premier mari, elle a perdu le deuxième.

— Ne restons pas plantées là, viens un moment t'asseoir à notre table, qu'on parle un peu, lui propose Camille.

— Si tu veux. Les amis avec lesquels je suis venue se douteront que j'ai été accrochée quelque part.

Mireille embrasse Michel, puis Juliette et Roland à qui Camille la présente, la tablée se serre un peu pour lui faire une place.

— Tu es drôlement bronzée, dis donc, remarque Camille.

— Oui, je reviens de Djerba, j'y ai passé une semaine avec une amie.

— Une coupe de champagne ? propose Michel.

Elle accepte joyeusement.

Mireille est mince, toujours bien habillée, maquillée, ses cheveux d'un blanc de neige, très courts, lui vont bien. Elle est souriante, elle rit souvent aux éclats. Une septuagénaire rayonnante. Elle est de bonne compagnie.

Pourtant elle a toujours une petite pointe de quelque chose en trop. Pas dans le genre de la Reine, qui donnait dans la provocation, le mauvais goût, voire la vulgarité. Non, chez elle c'est juste une robe un peu trop courte. Des bijoux un peu trop lourds. Des talons un peu trop hauts. Un teint un peu trop hâlé. Un entrain un peu surjoué. Tout cela à peine, qui ne saute pas aux yeux de tout le monde, que remarque seulement qui sait le voir, presque le deviner.

La Reine, c'était pour les autres qu'elle en rajoutait, pour les attirer dans ses pièges. Mireille, c'est avant tout pour elle. Quand de temps en temps elle se relâche un peu, entre deux rires, entre deux sourires, on la voit

soudain telle qu'elle est, menue, fragile, portant les marques de son âge. Mais elle refuse la fragilité, alors elle repart illico au combat.

Mireille est une lutteuse. Elle mène une guerre de tous les jours. Contre les kilos, contre les rides, contre les articulations paresseuses, contre la mauvaise mine, contre l'envie de se laisser un peu aller, de traîner au lit le matin. Elle fréquente les salons de coiffure, les cabines des esthéticiennes, les salles de gymnastique, la piscine. Elle utilise des crèmes pour toutes les parties du corps, de la tête aux pieds.

Elle ne peut se montrer que belle, et gaie.

Michel l'invite à danser, puis Roland. Elle est ravie.

Une ancienne collègue de Michel est venue le solliciter (les seniores – mais dit-on ainsi pour les femmes ? – ne sont plus obligées d'attendre les danses bleues), Roland danse avec Juliette. Camille, qui se retrouve en tête à tête avec Mireille, Camille qui devine, qui voit, hésite à entamer une conversation un peu intime avec celle pour qui elle retrouve un véritable sentiment d'amitié à chaque rencontre, même brève, par exemple lui demander comment elle vit sa solitude. En vrai. Sans son armure. Qui la protège, sans doute, mais contribue peut-être aussi à l'isoler davantage.

Faute de savoir comment s'y prendre, elle se résout à une banalité.

— C'était bien, Djerba ?

— Oui. Le soleil, la mer, la chaleur. L'hôtel. On avait pris une mini-cure de thalasso aussi, deux heures tous les matins.

Puis Mireille lâche un drôle de petit rire.

— Figure-toi qu'on s'est fait draguer...

Camille se retient de pouffer. Parce que Mireille parle comme Emma et que c'est pour le moins inattendu.

— Oui, sur la plage. Des hommes, jeunes, beaux, nous ont abordées. D'autres faisaient de même auprès d'autres femmes. Ils se sont assis sur le sable. Mine de rien au début. Alors vous êtes en vacances ? Ça vous plaît Djerba ? Et puis de fil en aiguille... on a compris. On nous l'avait dit, on n'y croyait pas. Eh bien oui, c'est vrai. Tu devines le but de la manœuvre ? L'argent. Ils croient peut-être que toutes les vieilles qui s'offrent des

vacances sont riches et prêtes à acheter tout ce qui se présente, même des mecs !

Draguer. Des vieilles. Des mecs. Mireille a choisi des mots qui ne lui ressemblent pas. Camille comprend qu'elle a fait semblant de rire de cette mésaventure, puis semblant de s'en indigner, qu'en réalité elle a été humiliée, et renvoyée à sa solitude, qu'elle a utilisé un biais pour en évoquer l'amertume.

Elle attrape le bras de son amie.

— Allez viens, ce paso-doble n'en est qu'à la moitié, on va l'achever ensemble.

Mireille se lève, retrouve son sourire, sa légèreté. En piste !

Mireille a rejoint ses amis qui lui faisaient des signes de l'autre bout de la salle.

— Dis donc, Camille, lance Roland, la classe, ta copine ! Franchement, ajoute-t-il en baissant le ton pour n'être entendu que de ses proches, des comme elle, y en pas des dizaines ici... À part vous deux, mesdames, bien entendu ! se croit-il obligé d'ajouter.

— Quel goujat ! dit Juliette, qui tout comme Camille ne se retient pourtant pas de sourire.

Parce que la réflexion de Roland, elles se l'étaient déjà faites, toutes les deux, c'est sûr, sans l'exprimer, mine de rien.

Comme à seize ans elles regardaient les autres filles, de préférence celles qui présentaient à leurs yeux des signes d'infériorité, toilette, coiffure, allure, façon de danser, de rire, réputation..., comme à quarante ans elles regardaient les autres femmes, elles continuent de regarder leurs congénères avec le même espoir, celui d'être situées en bonne place dans le classement, ce que vient de confirmer Roland, qui n'a évidemment aucune raison d'être simplement flatteur... À seize ans, avec le culot et l'inconscience de leur jeunesse, elles n'y allaient pas de main-morte, les petites vipères, dans le choix des qualificatifs, et elles ne se privaient pas de rire. À quarante ans elles se devaient de se montrer plus dignes, plus discrètes, plus hypocrites

aussi en donnant à leurs remarques des allures de conversations de bon ton, avec seulement des apartés et des gloussements étouffés.

Mais maintenant, même si leur regard n'a rien perdu de son acuité, même si elles s'espèrent, même si elles se jugent toujours bien placées dans l'échelle de l'allure, du « look » comme disent leurs petits-enfants, elles restent discrètes, ou ne confient leurs impressions qu'à des intimes.

Non, toutes les femmes ne sont pas belles, sur la piste de danse ou autour des tables. Les hommes non plus ne sont pas tous beaux, d'ailleurs. Mais en dépit des nombreux privilèges qu'ils ont perdus, il leur en reste un, celui de pouvoir assumer plus facilement qu'elles les signes de leur vieillissement, calvitie, rides, embonpoint...

Les yeux de Camille et de Juliette spectatrices (le temps n'est plus où avec leurs maris ou d'autres hommes elles « n'en rataient pas une », elles s'accordent des pauses) voient passer des couples élégants, agréables à regarder évoluer (en s'interdisant d'y glisser le vilain mot d'« encore »...), des couples ordinaires (des couples peuvent être ordinaires dans leur allure comme ils sont sans histoire dans leur vie), mais aussi des rondeurs serrées dans des robes trop étroites, des jambes et des genoux épais sous des jupes trop courtes, des dos un peu arrondis, des bras flasques, des cous flétris, des chevelures qui laissent apparaître des racines, des mains noueuses...

Elles échangent des regards de connivence, rien ne leur échappe, mais elles ne rient pas. Parce qu'elles savent qu'il n'y a pas, ou plutôt qu'il n'y a plus, de quoi rire. Elles savent qu'un corps est une machine, la plus compliquée et la plus étonnante des machines, au point que la science n'en a pas encore percé tous les mystères ni déjoué tous les pièges, et qu'une machine ça s'use, forcément, ça perd de sa souplesse, de son efficacité, de son « répondant ». Surtout quand elle a beaucoup servi.

Des corps ont changé de formes, des tailles se sont épaissies pour la plus noble des causes, la maternité, peut-être aussi en raison de quelques tentations devenues des habitudes, qui ont remplacé d'autres plaisirs raréfiés, voire oubliés, avec le temps.

Avec le temps va tout s'en va [27](#)

Non, pas tout, mais la menace du temps impose des renoncements inéluctables, qu'il faut accepter. Ou à défaut compenser. Pâtisseries, chocolat, restaurant, petit apéro du soir...

Mais si des jambes se sont alourdies, si des pieds se sont déformés, c'est d'abord d'avoir tant marché, couru, piétiné. Si des mains se sont usées, c'est à force d'avoir tenu, porté, cousu, épluché, pétri, soigné. Il n'est pas impossible que quelques femmes qui dansent « encore » aient connu le temps du lavoir, des draps rincés à l'eau froide et tordus à la force des poignets. Qu'elles aient bêché, pioché, ratissé la terre de leur jardin, et continuent de le faire. Quant aux rides, à part celles qu'on dit du bonheur, au coin des lèvres et des yeux, elles ont été creusées par des larmes, gravées par des soucis, des chagrins, qui ont également délavé bien des yeux.

On ne peut pas empêcher la vie de laisser ses marques. Les atténuer, peut-être, les camoufler sous des artifices, aux effets forcément passagers. Elles sont la vérité de la vie, c'est pourquoi celles qui parviennent, ou s'imaginent parvenir, à berner le temps sont comme les bals de prestige sur les luxueux paquebots de croisière, de belles images glacées.

Mais qu'importe tout cela. Belles, encore belles, plus très belles, plus belles du tout...

Le guinche d'ailleurs... quand on y est...

Faut s'démerder avec c'qu'on a

Et puis guincher [28](#)

Il ne faut pas croire, cependant, que les seniors ne pensent plus qu'à cela, guincher le dimanche, sortir, voyager, profiter.

Ils regardent la télévision aussi, ils lisent les journaux, ils suivent l'actualité, comme on dit.

Ils sont retraités mais les courbes du chômage les intéressent. Ils ne sont plus appelés à faire grève mais il leur arrive de se mêler à des manifestations. Ils n'ont plus qu'à se laisser vivre mais ils s'inquiètent.

Pas seulement pour eux, bien que certains en aient, hélas, des raisons sérieuses.

D'abord pour leurs enfants, pour leurs petits-enfants.

Il y a des mots dont le sens a changé. Tenez, « chômeur », par exemple. Dans la bouche de Gilbert, au temps où il courait comme un chat sur les toits et « bricolait » en plus le dimanche à la maison, c'était presque une insulte. Chômer en période de plein emploi pouvait en effet paraître incongru. Quand une valeur s'est ancrée dans les têtes, comme celle du travail dans la génération de l'après-guerre et des Trente Glorieuses, elle en sort difficilement.

Or chez les Mourot, chez les Daubré, chez les Marquay, comme chez les autres, parce que les tuiles ne tombent pas que chez eux, les autres, contrairement à ce qu'on croit, le chômage a frappé. Sandrine, la seconde femme d'Alain. Le mari d'Isabelle. Un neveu de Michel. Tous recasés, mais non sans mal. Personne ne les a accusés, ni même soupçonnés d'une quelconque responsabilité. Il faut maintenant accepter l'éventualité de la mobilité, changer de lieu, de région, et même de métier. Reprendre une formation, se reconvertir. Pointer à l'ANPE. Comment s'étonner dans de telles conditions que des jeunes doutent de leur avenir, ne croient plus à la vertu des études, changent d'orientation pour retarder le moment de se lancer dans une vie professionnelle incertaine ? Que certains manifestent leur inquiétude par des comportements désordonnés, voire dangereux ?

— Tu sais, mamie, a dit un jour Emma à Camille, dans mon collège (elle est en quatrième), y en a qui fument.

Dans son collège aussi Camille a fumé, avec Michel, ils avaient quinze ans, préparaient le brevet, et avec quelques autres avaient bravé les interdits de l'époque en allant fumer au fond de la cour, près des toilettes. Quelques cigarettes, des Pall Mall elle s'en souvient encore, oser les acheter avait déjà constitué un exploit.

— Pas des vraies cigarettes, avait précisé Emma, pour sa grand-mère qui avait compris toute seule.

La drogue, véritable fléau.

Vingt ans plus tôt déjà était apparu un autre danger, le sida, défini d'abord comme « le mystérieux cancer des homosexuels américains » avant qu'en soit identifiée la véritable cause, faisant planer la menace d'une autre

façon de « mourir d'aimer », peut-être moins romanesque mais tout aussi tragique que celle de Gabrielle Russier.

Simone était chez Juliette et Roland le soir où sur un plateau de télévision Clémentine Célarié avait embrassé sur la bouche un jeune « séropositif », encore un mot à intégrer dans le registre de l'évolution des comportements amoureux, et elle n'avait pas pu retenir un mouvement d'indignation. Quelques années plus tôt elle avait refusé de croire à la cause de la mort de Thierry Le Luron parce qu'elle n'admettait pas que cette maladie puisse concerner des personnes qu'elle aimait bien. Il n'y a pas eu d'alerte dans sa famille, heureusement.

Après la vague de libéralisation des mœurs s'est imposé le principe de précaution. « Sortez couverts. » L'amour autrement. Qui peut intriguer, inquiéter, au-delà du principe de liberté, les générations qui ont l'impression que le sentiment, l'émotion ont un peu, ou beaucoup, perdu au change.

À cela s'ajoutent les problèmes qui dépassent largement le cadre des familles et des relations, dont on ne comprend pas toujours les causes ni les effets mais dont on peut redouter les conséquences. La violence dans les banlieues où se déchaînent des jeunes révoltés. La misère physique et morale des laissés-pour-compte. Les sans-logis. Les expulsions sitôt l'hiver passé. Les sans-papiers. Tous ces drames qui génèrent un mélange de pitié et de crainte. Ces reportages qui montrent que cela non plus ça n'arrive pas qu'aux autres, et que, lorsqu'on perd sa place dans la société, on a vite fait de dégringoler. Le film de Gérard Jugnot, *Une époque formidable*, formidable au sens étymologique du mot, du latin *formidare*, « craindre ».

— Ça craint, mamie, ça craint, papy, répètent à qui mieux mieux les petits-enfants de Juliette et Camille.

Tout craint. La prof de français, les menus à la cantine, les fausses Converse, la couleur de la voiture de leur père, l'heure à laquelle ils doivent rentrer...

S'il n'y avait que cela qui craint...

*Comment ne pas perdre la tête
Serrée par des bras audacieux
Car l'on croit toujours
Aux doux mots d'amour
Quand ils sont dits avec les yeux*

Est-ce parce que le rythme de la valse n'est pas trop rapide que les couples sont nombreux à danser ? Le chanteur s'est-il dispensé d'en entonner les paroles parce qu'elles concernent particulièrement les femmes qui les connaissent par cœur, et vont elles-mêmes les chanter ou les fredonner en dansant, ou seulement osciller de la tête où elles entendent les mots se dérouler sans les prononcer ?

*Moi qui l'aimais tant
Je le trouvais le plus beau de Saint-Jean
Je restais grisée
Sans volonté
Sous ses baisers*

Elles ont toutes leurs histoires, ces femmes qui dansent, leurs histoires d'amour, heureuses ou malheureuses, éphémères ou durables, par amour ou par habitude ou encore par devoir, brisées par le destin ou par la volonté, la leur ou celle de leur conjoint, ou des deux. Peut-être bien aussi, hélas, seulement imaginaires pour certaines, des oubliées de Cupidon.

Dans quels bras valsent-elles ? Ceux de leurs maris pour la plupart. Ou alors d'amis, de simples connaissances. Pourquoi pas aussi d'anciens copains de jeunesse, avec lesquels elles ont dansé à seize ans, et peut-être « fait une touche », voire un peu plus. D'anciens amants... Ou encore prêtent-elles les bras qui les tiennent et les pas qui les guident à d'autres hommes que ceux qui les ont invitées, des hommes qui n'existent pas, dont elles rêvent, ou qui s'ils existent ne valseront jamais avec elles.

Comment le savoir, ou seulement le deviner ? À travers quelques regards, amusés par exemple, ou un peu gênés, les paupières vite baissées. Ou une expression un peu absente, les yeux mi-clos, la tête ailleurs.

*Il ne m'aime plus
C'est du passé
N'en parlons plus* [29](#)

La chanson ne signifie pas la même chose pour toutes les femmes qui viennent de valser sur sa mélodie. Pour celles qui n'ont aimé qu'une fois et s'en trouvent encore comblées, elle ne signifie rien. C'est une chanson, voilà tout, une de ces nombreuses chansons d'amour qui sont souvent mélancoliques, voire tristes, comme les romans du même genre. Alors que pour d'autres, sans doute plus nombreuses, elle les renvoie à des épisodes de leur propre vie. Celles qui ont eu un ou des amants, de Saint-Jean ou d'ailleurs, qui sont restées « grisées sans volonté sous les baisers », celles qui ont appris qu'« un serment n'est qu'un leurre » et qu'elles étaient folles « de croire au bonheur ».

Et parmi les hommes, combien sont susceptibles de se reconnaître dans cet amant ingrat ? Ou dans quelque autre type d'aventure ? Ces hommes maintenant seniors qui dansent placidement avec leur femme aux cheveux blancs sous la teinture ou pas...

Camille a valsé avec Michel. Sa tête s'est posée dans le creux de son cou. Et qu'est-ce qui lui a pris ? Elle s'est tout d'un coup souvenue d'un jeune homme, brun, en veste et pantalon beiges, chemise bleue oui c'est ça. Elle dansait avec lui. C'était il y a longtemps. À la discothèque ouverte en l'honneur des bacheliers tout frais. Ce n'était pas une valse, mais un slow. Mais même en valsant elle s'est imaginée avec lui. À cause des « bras audacieux », des « mots dits avec les yeux », et de « sans volonté sous ses baisers », même si après le slow il n'y en avait eu qu'un.

Un jeune homme, elle ne l'a jamais dit à personne, même pas à Juliette, qu'elle avait revu, quelques mois plus tard, par un hasard qui n'en était peut-être pas tout à fait un. Revu, et suivi. Parce que Michel était encore une fois à Paris pour la dernière séquence de sa formation. Peut-être surtout parce que le jeune homme avait remarqué que son parfum n'était pas le même que le soir du slow et que la couleur de ses cheveux avait un peu changé, légèrement plus dorée, le genre de choses qui touchent les femmes.

Quitte à s'apercevoir, bien avant que Cookie Dingler en fasse une chanson à succès, qu'

Être une femme libérée tu sais c'est pas si facile [30](#)

La valse finie, Michel a effleuré les cheveux de Camille d'un baiser furtif, et l'a prise par la main pour la raccompagner à leur table.

Emma, qui aurait bien voulu « voir » ce qui se passe dans les thés dansants, Emma à la langue aussi dégourdie que bien pendue, la petite-fille la plus proche de sa grand-mère, n'aurait pas manqué de dire en les voyant :

— Mais vous êtes encore amoureux comme des jeunes !

Et elle aurait eu une fois de plus raison. Enfin presque. Parce qu'amoureux oui, sans aucun doute, mais comme des jeunes, plus tout à fait, forcément. Mais pas à cause du garçon à la chemise bleue.

Roland et Michel vont prendre l'air, c'est-à-dire fumer une cigarette dehors. À la table les deux femmes sont silencieuses. Juliette regarde les couples qui dansent, un tango, le plus beau du monde, un air qui a su traverser les époques et continue de faire danser et rêver.

Juliette sourit, se penche un peu vers Camille.

— Si Emma était là, elle serait contente, elle verrait ce qu'elle aurait voulu voir. Tiens, là, justement, devant nous...

Un homme dit des choses à l'oreille de la petite femme avec laquelle il danse, elle lève les yeux vers lui, des yeux étonnés mais rieurs, les baisse aussitôt, et le bras de l'homme glisse dans son dos pour la serrer un peu plus fort.

Ils sortent du champ de vision de Camille et Juliette, y reviennent. La petite femme a les yeux à demi fermés, la main de l'homme qui tenait la sienne l'a complètement enfermée et la caresse.

Camille explique à Juliette qu'elle connaît un peu la petite femme, une veuve très discrète et réservée qui vit seule. Elle s'appelle madame Paulet. Elles se rencontrent parfois à la boulangerie et parlent un peu. Une sympathie s'est établie entre elles, et Camille a reçu quelques confidences de madame Paulet. Ainsi celle-ci lui a dit récemment qu'elle souffrait de sa

solitude, qu'elle aimerait bien « retrouver quelqu'un », que c'est pour ça qu'elle accepte de sortir avec un couple d'amis, âgés comme elle, qui l'encouragent. Mais des messieurs, a-t-elle ajouté, dans nos âges il n'y en a plus guère de libres, voyez-vous...

C'est un fait certain. Si bien qu'ils ont mathématiquement plus de chances de « retrouver » que les dames, ils ont davantage le choix. Comme au temps des danses bleues, quand les filles attendaient leur bon vouloir et espéraient, comme quand ils étaient impatients, exigeants. Ils ne le sont plus, ou ils le sont moins. Ils ne recherchent plus tout à fait les mêmes plaisirs.

« Retrouver quelqu'un »... Le terme n'est pas très heureux, pas très précis non plus. Il pourrait concerner d'autres circonstances. On peut penser à des retrouvailles avec des amis, des connaissances, des gens qui par exemple ont été des voisins et sur lesquels on tombe, par hasard, à l'occasion d'un voyage ou de vacances. On peut retrouver aussi des personnes qu'on cherchait, qui avaient disparu, ou avec qui on s'était fâché peut-être, ou qui avaient fait du mal.

« Retrouver quelqu'un »... C'est faute de mieux que l'expression s'est imposée, au fur et à mesure que le fait, par envie ou par besoin, ou les deux, de rompre la solitude, est devenu de plus en plus fréquent suivant l'évolution des mœurs et la longévité. C'est un sujet de conversation, dans les thés dansants par exemple.

— Saviez-vous que madame Unetelle, ou monsieur Untel, a retrouvé quelqu'un ? Non. Et alors ils vivent ensemble ? Pas complètement, chacun chez soi la semaine, ensemble le dimanche pour les sorties. Ah ça c'est bien, de quoi faire des jaloux, même dans des couples !

Il y a vraiment des lacunes dans le vocabulaire. Se courir après, faire une touche, dans les années 50 déjà ça ne rendait pas bien compte de la réalité, un demi-siècle plus tard rien n'a changé dans ce domaine.

C'est même pire. On n'a pas encore inventé les mots justes, qui diraient plus clairement le fait. Peut-être paraîtraient-ils trop osés, et pourquoi pas carrément déplacés pendant qu'on y est. Il faudrait des mots qui suggèrent aussi et surtout de la tendresse.

Camille et Juliette sourient, en pensant à ce qu'aurait pu dire Emma :

— Oh mamie, regarde, le vieux monsieur qui drague la vieille dame, tu crois qu'il va l'embrasser ?

Il en a peut-être bien envie, le vieux monsieur... et elle donc !

La vieille dame n'a plus d'âge. Sa main se blottit dans celle de son cavalier, son cœur s'accélère un peu, et pas seulement à cause de la danse. Que va-t-il se passer pour elle, quand la musique s'arrêtera ? Et après ?

Elle connaît tout de la vie. Elle a aimé, elle a été aimée, elle a souffert. Elle sait, pour l'avoir observé autour d'elle et peut-être aussi vécu, tout ce qui peut souder un couple, tout ce qui peut le séparer aussi. En tout cas elle en a connu le pire, la séparation définitive. Et malgré tout elle ressent la tentation de céder à ces instants d'émotion, et d'en espérer une suite.

Comme quand elle avait seize ans. À cela près qu'elle ne les a plus. Que son âge lui impose une retenue de bon aloi, en dépit de tout ce qu'elle sait. Tenez, pense-t-elle, si par exemple elle entourait de son bras libre le cou de son partenaire, son geste serait sans doute remarqué, et peut-être commenté. Oh pas forcément méchamment, avec l'indulgence un peu condescendante de ceux et celles qui tout à l'heure ne s'endormiront pas seuls, ne connaissent pas, et c'est tant mieux pour eux, la solitude. Mais cette retenue qu'elle s'impose ne la frustre pas, puisqu'elle la renvoie au temps de ses premiers émois.

C'est aussi la magie de la danse. Celle de donner à des attitudes et des gestes apparemment anodins le pouvoir de faire passer des sensations, des émotions, des désirs. Alors que certaines démonstrations plus spectaculaires peuvent être vides ou menteuses.

Juliette à nouveau se penche vers Camille.

— Tu sais, ou plutôt tu ne sais pas mais je vais te l'apprendre, lui dit-elle, Roland a eu quelques aventures, comme on dit. Pas avec la Reine, ajoute-t-elle avec un petit rictus. Il y a longtemps, plus de vingt ans, mais je n'ai jamais pu ou su le dire, à personne, même à toi.

Elle a parlé les yeux baissés.

Surprise, Camille regarde sa sœur, et sa première réaction intérieure est de se demander pourquoi elle lui dit cela maintenant, ici. Puis aussitôt l'idée la traverse de lui confier qu'elle aussi a eu une aventure, brève et regrettée, mais une aventure quand même, elle trouve même déjà les mots : tu sais, avec le garçon dont je t'ai parlé, il y a longtemps, celui par lequel je m'étais laissé embrasser, le soir du bac d'Isabelle, tu te souviens ? Et puis non, elle ne dit rien. Une autre fois peut-être, à chaque jour suffit sa surprise.

Juliette lève les yeux vers sa sœur. Elle sourit.

— Ne me regarde pas comme ça !

Camille sourit aussi, en constatant que décidément cette expression s'invite volontiers dans les moments un peu troublants de sa vie.

— Je ne suis pas la seule à qui c'est arrivé, va, poursuit Juliette, et heureusement ça n'a pas atteint le point de briser notre couple. Je peux même dire que je crois que ça l'a renforcé. Comprendre, accepter les faiblesses, les erreurs, réussir à leur donner leur juste place dans une vie, c'est aussi une preuve d'amour, pas la plus agréable je l'avoue, une forme supplémentaire de partage. Bien sûr ça ne marche pas à tous les coups. Pour ça aussi nous avons eu de la chance.

Un silence s'installe, auquel Juliette met fin en fredonnant : « C'est du passé n'en parlons plus... »

Le tango est fini. La petite femme est reconduite par son danseur à la table de ses amis. Roland et Michel reviennent porteurs d'une bouffée de l'air plus frais du dehors. Les musiciens entament un air de valse. D'un petit mouvement de la tête accompagné d'un clin d'œil, Roland invite Juliette. Camille et Michel admirent un instant le vrai couple, le beau couple qu'ils forment non plus encore mais toujours avant de s'engager eux aussi sur la piste.

Trois semaines plus tard Camille qui sort de la boulangerie croise madame Paulet qui s'apprête à y entrer. Elle la salue, et celle-ci d'un geste la retient.

— Oh madame Marquay, j'aimerais bien vous dire quelque chose, si vous avez un instant. Figurez-vous que... que j'ai retrouvé quelqu'un, un ami, enfin vous comprenez.

Ses yeux pétillent, son visage entier sourit, elle devait avoir envie, vraiment, de prononcer ces mots, de dire qu'elle avait trouvé son « jardinier de la fleur de l'âge », même si elle ignore la formule.

Camille cherche les mots qui conviendraient pour la féliciter, mais l'impatiente ne lui en laisse pas le temps.

— Vous étiez au thé dansant le jour où... où ça s'est fait. Je vous ai vue avec votre mari et un autre couple, tous les quatre des fameux danseurs. Faut dire que dans notre jeunesse, la danse, c'était notre principale distraction, n'est-ce pas ? Votre mari, vous l'avez sans doute rencontré dans un bal, vous aussi ?

Elle n'écoute pas la réponse, elle poursuit déjà. Ce n'est pas l'histoire de Camille qui l'intéresse, mais la sienne !

— Comme le mien, c'était à une fête de village. Je n'avais pas tout à fait vingt ans. Il dansait si bien. Il a tout de suite su me plaire. On s'est fréquentés, et puis on s'est mariés. On a vécu presque cinquante ans ensemble...

Elle a besoin de souffler un peu. Elle s'est livrée si vite.

Elle n'ose pas poursuivre, dire qu'elle n'a rien oublié de ce passé, qu'elle n'a rien trahi, qu'elle n'a pas vraiment cherché, mais que la solitude... Quelqu'un qui n'a pas connu de telles épreuves, même une personne gentille et sensible comme madame Marquay, ne peut sans doute pas comprendre. Mais Camille lui sourit.

— Ah la danse, reprend-elle alors, c'est magique n'est-ce pas ? Je pourrai dire que dans ma vie elle a compté, que c'est grâce à elle que j'ai trouvé le bonheur, et que je le retrouve maintenant. Mais je bavarde, madame Marquay, allez, je ne vous retiens pas plus longtemps.

Au cours de l'hiver 2007-2008, Madeleine s'en est allée doucement, sans attendre d'achever son siècle de vie. Michel en a été particulièrement ébranlé, malgré la logique de cette disparition. Il admirait sa mère autant pour le courage et la dignité dont elle avait fait preuve, jeune veuve aux

moyens très modestes, que pour la confiance avec laquelle elle avait entamé une nouvelle vie, pour son bonheur et celui de ses enfants.

Le cercle de famille n'a cependant pas bougé d'une unité, puisque au même moment naissait une petite Noémie, arrière-petite-fille de la demi-sœur de Michel.

— Comment tu dis, papy ? Arrière quoi de qui ?

Pas facile pour les plus jeunes pousses de l'arbre généalogique de s'y retrouver parmi toutes ces branches, les maîtresses, les adventives, les greffées, dans la règle de l'art ou non.

Il n'est plus possible maintenant de réunir toute la « tribu » dont Éric déjà devait réviser la composition trente ans plus tôt. En tout cas il n'a pas apporté sa contribution à son élargissement. Une « tante Hélène » qui ne l'est pas officiellement, quinquagénaire comme lui, l'a ramené dans sa Lorraine natale, où ils tentent sans grand espoir de succès de convertir, peut-être pas le monde mais au moins quelques proches, aux bienfaits de la décroissance qu'ils pratiquent.

Il y a eu des départs, volontaires ou forcés par les circonstances, le travail notamment, vers d'autres régions, ou la capitale, ou des pays étrangers. Et aussi des éloignements plus ou moins passagers suite à des malentendus, des disputes, des jalousies, des séparations, des « greffes » sensibles.

Des brouilles et des raccommodages. Comme dans toutes les familles, ou presque. Plus la vie simplement qui dans ces situations et ces milieux divers devient souvent une galère, où il faut composer avec les horaires, les transports, les embouteillages, les conditions de travail, les fins de mois, les vacances d'été, d'hiver, les enfants à emmener à la danse, au judo, ou encore chez papa, ou maman, quand c'est son tour...

Roland et Juliette, Michel et Camille commencent à se sentir un peu dépassés...

Ils « bouchent les trous » de ces emplois du temps trépidants, du moins pour les plus proches, reçoivent pour des journées, des week-ends ou des semaines des petits et des arrière-petits-enfants qu'ils peinent parfois à occuper et à intéresser. Leur parler de leur propre enfance, de leur

adolescence, de leur jeunesse, du temps des Miko au cinéma Jeanne d'Arc, du temps des vélos, de la guinguette, des robes du dimanche, des gaines, de la première auto de l'aïeul Gilbert, leur donne l'impression, en dépit des preuves fournies à l'appui, de raconter des histoires.

Tous ces enfants sont si différents, non seulement de ceux qu'ils ont été, et pour cause, mais aussi des leurs. Ce sont des enfants de maintenant, avec les connaissances et les libertés d'expression qui les caractérisent. Des enfants dégourdis capables de leur en remontrer, de les épater, de les choquer à l'occasion. Mais parfois aussi, hélas, incapables d'une attention soutenue, déjà pris dans le tourbillon effréné de la course vers l'après, vers l'ailleurs, vers la nouveauté. Certains se comportent carrément en enfants-roys, impatientes, exigeants, des mots qui dans la voix de Simone, quand elle parlait à ses filles, évoquaient des dangers totalement étrangers à l'enfance.

Le printemps est déjà largement entamé, et la Yamaha 850 de Michel est encore sous sa bâche dans le garage.

— Ta moto, papy, tu t'en sers plus ?

— Si, je la sortirai un de ces jours.

— Quand tu t'en serviras plus, t'en feras quoi ?

Qui lui a posé, un jour de visite d'une partie de la famille, cette question ? Hugo ? ou Anthony ? Michel ne s'en souvient plus, mais il n'a pas oublié la réflexion qui a suivi :

— Parce que moi, j'aurai jamais les moyens de m'en payer une pareille. Alors...

— Au fait, mamie, vous allez toujours danser à l'Étang bleu ?

Question posée cette fois à Juliette par l'une de ses petites-filles, laquelle, peu importe, un autre dimanche de réception chez elle.

Vous allez toujours danser ?... Tiens, tiens, d'« encore » nous voilà passés à « toujours ». Ce mot si généreux quand il ne limite pas le temps,

mais qui peut aussi bien en souligner une prolongation étonnante, voire davantage...

Sur le coup, sans rien dire, ignorant la question comme si elle ne l'avait pas entendue dans le bruit des conversations mêlées et dans son rôle d'hôtesse, elle avait pensé à une chanson de son enfance associée à une ronde : nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.

Dans sa cuisine, alors qu'elle confiait au lave-vaisselle, un peu rudement, la pile d'assiettes qu'elle rapportait de la salle à manger, elle avait été rejointe par Camille qui avait chantonné, faisant ainsi une belle démonstration de leur osmose de sœurs : nous n'irons plus au bal, le temps en est passé.

Alors elles avaient ri, ensemble, en se laissant choir sur les chaises de la cuisine. Puis Juliette, puisque c'était elle ce jour-là qui avait été la maîtresse de maison, s'était mise à masser doucement ses jambes, comme le faisait leur mère pour tout aveu de sa fatigue. Car fatiguées, comme elle, oui, il leur arrivait de l'être. Rien de plus normal.

Mais passé, le temps de la danse ? Allons donc !

Dans la salle à manger les convives encore attablés qui continuaient leurs discussions s'étaient tus en entendant des bruits de chaises déplacées puis des voix pleines de malice en provenance de la cuisine.

*Voulez-vous danser grand-mère
Voulez-vous valser grand-père
Tout comme au bon vieux temps* [31](#)

— Vous avez bien raison de continuer à danser, va, profitez-en ! avait soufflé l'un de ses gendres à l'oreille de Juliette au moment des au revoir.

Profitez-en... Pourquoi ? Parce que ça ne durera pas ? Comme s'ils ne le savaient pas, tous ces seniors qui prennent le dimanche la direction des pistes de danse, qu'ils sont en première ligne...

Comme s'ils ne savaient pas le temps qui défile. Le loup qui guette au coin du bois. Et qui surgira un jour ou l'autre. Sous quelle forme ? L'accident, une chute par exemple ? La maladie ? Il s'appellera comment

alors, le loup ? Alzheimer ? AVC ? Ou bien... Il n'aura que l'embarras du choix... parmi lesquels, maigre consolation, celui de l'indulgence, du départ en douceur.

— Ils ne sont pas là, aujourd'hui, madame Paulet et son ami ?

Juliette s'étonne de leur absence, à l'Étang bleu, où les deux couples sont une fois de plus réunis pour un après-midi de danse. Camille continue à rencontrer régulièrement la vieille dame de plus en plus diserte depuis qu'elle a « retrouvé quelqu'un », de bien, précise-t-elle fièrement, voilà maintenant plus de six mois. Elle peut donc la renseigner.

— Non, ils sont en voyage. Au Sénégal ! Madame Paulet n'avait pratiquement jamais quitté la Meuse et la voilà envolée vers un de ces « pays chauds », comme elle dit.

Mireille aussi est en voyage, elle en fait deux par an. Cette fois elle a choisi l'Égypte, une croisière de quatre jours sur le Nil, suivie de la visite du Caire et des Pyramides.

— Je l'imagine sur le bateau, dit Camille, sans doute tout habillée de blanc, avec un grand chapeau, point de mire des hommes, comme partout. Mais seule le soir dans sa cabine.

C'est comme ça. Les habitués remarquent les absences, en apprennent parfois les raisons, par des connaissances communes.

Des voyages, souvent. Ceux qui en sont friands en profitent pour rappeler les leurs.

— À Marrakech, ils sont, vous dites ? Ah nous aussi on y est allés, c'était en... voyons... la place D'jamâa el-Fna, il faut voir ça !

Des séjours chez les enfants, des petits-enfants à garder.

Parfois les nouvelles sont moins réjouissantes. Des maladies, bénignes, la grippe, il ou elle n'était donc pas vacciné (e) ? Des opérations, les hanches, les genoux, les pieds, tout ce qui « craint » quand on a plusieurs

fois vingt ans. Des choses plus graves. L'hôpital. Des points d'interrogation qui suspendent un instant les conversations.

Certains s'en vont, d'autres font leur apparition. Nouveaux habitants de la ville. Nouvelles connaissances. Nouvelles relations. Nouveaux couples.

On parle aussi, autour des tables, entre les danses, des proches, de la famille, des naissances, des études des petits-enfants, des succès, des problèmes, parce que des problèmes avec les jeunes, qui n'en a pas, n'est-ce pas ?

Et puis on danse. On est venu pour ça, d'abord, et surtout. Paso-doble, tangos, rumbas, valse, javas, et pourquoi pas un petit clin d'œil aux anciens, avec un charleston, ou aux jeunes, avec un rock...

Mireille aime bien le rock, le charleston aussi, elle excelle dans tout ce qui attire le regard. Des hommes dont les femmes n'ont pas sa trempe la cherchent des yeux, dommage, elle n'est pas là, elle vogue sur le Nil...

Légèreté, inconscience, recherche de l'illusion, course forcément perdue d'avance contre le temps ? Œillères pour ne pas voir, musique pour ne pas entendre tout ce qui inquiète, menace, angoisse, fait douter ? Est-ce ce qui les rassemble, tous ces danseurs du dimanche après-midi ?

Ou alors nostalgie du passé, de la jeunesse ? Mais pourquoi pas aussi foi en la vie, optimisme, dignité, espoir. À chacun sa façon de rester debout, de croire en soi.

Et si ce n'était que la recherche d'un plaisir, simplement ?

Se posent-ils toutes ces questions, quand ils dansent ? Non, ils dansent, et ils ont bien raison.

*Viens, découvrons toi et moi les plaisirs démodés
Ton cœur contre mon cœur malgré les rythmes fous
Je veux sentir mon corps par ton corps épousé
Dansons joue contre joue
Dansons joue contre joue [32](#)*

Fin

OceanofPDF.com

Du même auteur

Le Roi Basil, Buchet-Chastel, 1991

La Folle aux chats, Pierron, 1992

L'Oreille de nacre, Anne Carrière, 1996, et GLM

Amours d'automne, Anne Carrière, 1997, réédition 2006 et GLM

La Faute de Claire, Anne Carrière, 1998, et GLM

Leocadia, Pierron, 2000 *Stella*, Pierron, 2001

L'Enfant de l'autre, Presses de la Cité, 2004, Pocket, 2007, et GLM

L'Or blanc des pâturages, Presses de la Cité, 2005, Pocket et GLM

L'Enfant de la dernière chance, Presses de la Cité, 2006, et GLM

Le Choix de Pauline, Presses de la Cité, 2007, et GLM

La Petite Louison, Presses de la Cité, 2008, Pocket et GLM

Petite Mère, Presses de la Cité, 2009, Pocket et GLM

Le Rêveur de l'écluse, Presses de la Cité, 2010, et GLM

Une femme empêchée, Presses de la Cité, 2010, et GLM

Le Baron des champs, Calmann-Lévy, 2011, et GLM

OceanofPDF.com

Notes

[← 1]

Bal petit bal, paroles de Francis Lemarque, interprétée par Francis Lemarque, 1945.

[← 2]

Elle s'était fait couper les cheveux, paroles de Vincent Telly, interprétée par Dréan, 1924.

[← 3]

Le temps du tango, paroles de Jean-Roger Caussimon, interprétée par Léo Ferré, 1956.

[← 4]

Ah ! le petit vin blanc, paroles de Jean Dréjac, interprétée par Lina Margy, 1943.

[← 5]

Le plus beau tango du monde, paroles de René Sarvil, interprétée par Alibert, 1935.

[← 6]

Étoile des neiges, paroles de Jacques Plante, interprétée par Line Renaud, 1949.

[← 7]

La java bleue, paroles de Géo Koger et Noël Renard, interprétée par Fréhel, 1939.

[← 8]

Le guinche, paroles de Léo Ferré, interprétée par Léo Ferré, 1955.

[← 9]

Le guinche, paroles de Léo Ferré, interprétée par Léo Ferré, 1955.

[← 10]

Les roses blanches, paroles de Charles-Louis Pothier, interprétée par Berthe Sylva, 1926.

[← 11]

On n'a pas tous les jours vingt ans, paroles de Fernand Pothier, interprétée par Berthe Sylva, 1935.

[← 12]

Mes mains, paroles de Pierre Delanoë, interprétée par Gilbert Bécaud, 1954.

[← 13]

Le temps du tango, paroles de Jean-Roger Caussimon, interprétée par Léo Ferré, 1956.

[← 14]

La guinguette a fermé ses volets, paroles de Georges Swingeek, interprétée par Damia, 1935.

[← 15]

Emmène-moi danser ce soir, paroles de Jean Albertini, interprétée par Michèle Torr, 1978.

[← 16]

Pour un flirt, paroles de Michel Delpech, interprétée par Michel Delpech, 1971.

[← 17]

C'est extra, paroles de Léo Ferré, interprétée par Léo Ferré, 1969.

[← 18]

La plus belle pour aller danser, paroles de Charles Aznavour, interprétée par Sylvie Vartan, 1964.

[← 19]

Amoureux de ma femme, paroles de Miki Del Prête et Luciano Beretta, interprétée par Richard Anthony, 1974.

[← 20]

Voulez-vous danser grand-mère, paroles de Jean Lenoir, interprétée par Lina Margy, 1946.

[← 21]

Mamy blue, paroles d'Hubert Giraud, interprétée par Nicoletta, 1971.

[← 22]

L'âge d'or, paroles de Léo Ferré, interprétée par Léo Ferré, 1959.

[← 23]

On ne voit pas le temps passer, paroles de Jean Ferrat, interprétée par Jean Ferrat, 1965.

[← 24]

Elle a fait un bébé toute seule, paroles de Jean-Jacques Goldmann, interprétée par Jean-Jacques Goldman, 1987.

[← 25]

Toto trente ans, paroles d'Alain Souchon, interprétée par Alain Souchon, 1978.

[← 26]

Toutes les femmes sont belles, paroles de Frank Michael, interprétée par Frank Michael, 1997.

[← 27]

Avec le temps, paroles de Léo Ferré, interprétée par Léo Ferré, 1970.

[← 28]

Le guinche, paroles de Léo Ferré, interprétée par Léo Ferré, 1955.

[← 29]

Mon amour de Saint-Jean, paroles de Léon Agel, interprétée par Lucienne Delyle, 1942.

[← 30]

Femme libérée, paroles de Joëlle Kopf, interprétée par Cookie Dingler, 1984.

[← 31]

Voulez-vous danser grand-mère, paroles de Jean Lenoir, interprétée par Lina Margy, 1946.

[← 32]

Les plaisirs démodés, paroles de Charles Aznavour, interprétée par Charles Aznavour, 1972.

OceanofPDF.com